



Alexis Bouvier

IZA LOLOTTE ET COMPAGNIE (tome 2)

1881

édité par la
bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

F. GAILLIARD

Table des matières

DEUXIÈME PARTIE (SUITE) AMOURS DE DUCHESSE.....	3
III UNE VIEILLE CONNAISSANCE	3
IV LA FIN DE LA BANQUE	30
V UN MYSTÈRE	46
VI UNE RENCONTRE.....	64
VII LES SUITES D'UN MAUVAIS RÊVE.....	90
TROISIÈME PARTIE IZA LA RUINE	119
I LE PETIT HÔTEL DE LA RUE JEAN-GOUJON.....	119
II LES CONSEILS D'HURET	153
III LE CAISSIER DE LA BANQUE FLAMANDE	170
IV LA DERNIÈRE NUIT D'IZA.....	186
QUATRIÈME PARTIE LA CHUTE D'UN GENTILHOMME	196
ÉPILOGUE	196
Ce livre numérique.....	208

DEUXIÈME PARTIE (SUITE)

AMOURS DE DUCHESSE

III

UNE VIEILLE CONNAISSANCE

Depuis la veille au soir, Huret était aux aguets. Chadi était venu lui dire que la Grande Iza, après avoir fait préparer un souper pour Monsieur, qui, disait-elle, travaillerait toute la nuit, et après avoir fait dresser le couvert dans sa chambre, où Monsieur serait mieux – cette chambre étant la plus isolée de l'hôtel, – car il avait besoin de silence, – avait donné congé à tout le monde. Huret avait dit aussitôt :

— Il va se passer quelque chose de nouveau, ayons l'œil.

Puis Chadi ajoutait qu'Iza avait appelé sa femme de chambre et s'était fait préparer ses vêtements, parce qu'elle devait sortir dans la soirée, pour laisser Monsieur travailler ; elle devait aller passer la nuit à la petite maison de Laeken, à la campagne, où de Verchemont irait la retrouver le lendemain.

— Et elle a été raconter tout cela ?

— Non, mais elle agit comme si cela devait se passer ainsi.

— Il y a là-dedans encore une petite comédie. Et ma lettre ?

— Votre lettre ? Le portier, qui est le seul qui soit resté, ne voulait pas s'en charger ; les ordres sont précis, ils ne veulent pas être dérangés pour quoi que ce soit.

— Tu vas rester avec moi, et nous allons veiller. Si elle sort de l'hôtel, nous la suivrons ; s'ils sortent tous les deux, tu suivras l'un, moi l'autre, et tu reviendras ici après, où nous nous retrouverons. Nous n'avons pas à nous préoccuper l'un de l'autre ; cela nous gênerait dans notre action. Quoi qu'il advienne, rendez-vous ici.

— C'est entendu.

Et aussitôt Chadi s'était posté à la fenêtre, sous les rideaux, guettant tout ce qui sortait de l'hôtel.

Rien ne bougeait. Il était déjà tard ; il s'endormit.

Il fut éveillé par un coup violent sur l'épaule.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Voilà comme tu veilles !

— Brou !... je suis glacé ; je m'étais endormi.

— Heureusement je veillais. Descends vite.

La fenêtre était ouverte ; Huret, voyant son aide endormi, s'était mis à la fenêtre afin d'entendre le moindre bruit ; ne pouvant distinguer que vaguement dans le brouillard, il venait d'entendre la porte s'ouvrir.

Ils descendirent rapidement et arrivèrent dans la rue au moment où Iza, enveloppée de ses haillons, courait vers le boulevard.

Ils la suivirent, évitant d'être vus et de faire du bruit, marchant chacun d'un côté de la rue.

Ils la virent prendre le boulevard pour se rendre à la gare.

— Elle retourne à Anvers, pensa Huret, à un rendez-vous, comme l'autre jour.

Effectivement, ils la virent prendre son billet pour le train de Hollande.

Chadi alla prendre les places, et ils montèrent dans le même wagon, le compartiment derrière celui qu'occupait Iza.

À chaque station, Chadi passait la tête à la portière et regardait s'il voyait la grande fille descendre.

C'est ainsi qu'arrivés à Anvers, Iza descendant, ils la virent passer devant leur compartiment, regardant autour d'elle pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie.

— Elle est sur ses gardes !

— Oui, il ne faut pas la suivre tous les deux ; je m'en charge seul ; promène-toi dans la ville et sois ici dans deux heures. Si je n'y suis pas, repars à Bruxelles, c'est que je n'aurai pas besoin de toi. Tu retourneras à ton service.

— C'est entendu.

Et Huret se jeta à la poursuite d'Iza.

Nous avons vu ce qui était advenu.

Chadi, très content de se trouver seul à Anvers, se disposait à visiter la vieille cité ; mais il faisait un tel brouillard, qu'il ne voyait que les murs et les pavés. Las d'une promenade sans résultat, il revenait à la gare en grognant.

— Eh bien, c'est toujours ainsi quand vous voyagez ; croyez ce qu'on vous raconte ! À les entendre, c'est une ville étourdissante ; merci ! c'est moi qui ne serais pas long à fiche mon camp si je demeurais ici. Est-ce triste ! Eh bien ce n'est pas ici que je viendrai pour rigoler avec Denise. Où diable est la

gare ?... Je vais être en retard... Quel drôle de pays ! on dirait qu'on est toujours dans la même rue.

Arrivé devant la gare, malgré le brouillard, Chadi était en nage. Après avoir constaté qu'Huret n'était pas encore arrivé et que le train de Bruxelles ne partait que dans un quart d'heure, il entra dans la brasserie qui se trouvait vis-à-vis, – *À la vue de la gare* ; – il se mit à une table et se fit servir de la bière.

— Ah ! il faut que j'en aie une soif pour boire ce poison-là ! Et ils appellent ça de la bière !...

Et il regardait autour de lui, lorsqu'il aperçut à une table un matelot qu'il reconnut, car il exclama :

— Ah ! ce serait drôle si c'était le père Rivet ; mais ça passerait le temps.

Il alla vers la table et dit en saluant :

— Pardon, matelot, je crois ne pas me tromper, c'est au nommé Simon Rivet que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, mon petit père, c'est moi... Je vous connais, mais d'où ça ?

— À Paris, avec M. Huret ; vous ne vous souvenez pas ? Nous avons été vous voir pour M^{me} Séglin.

— Ah ! j'y suis, parfaitement... Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Moi, je me promène... Et vous-même ?

Le matelot montrait la bière.

— Vous buvez de ça,... vous ?

— C'est pas pour mon agrément. C'est une médecine ça, espère, espère... Garçon, donne-nous donc une bouteille de bon vin.

— À la bonne heure ! reprit Chadi, ça sera doublement agréable, boire bon et trinquer.

— Comment ! jeune homme, vous venez vous promener jusqu'en Belgique ?... Moi, j'arrive de voyage, nous avons débarqué à Anvers, et, comme ça me donne l'occasion de voir Bruxelles, moi aussi, nous ferons route ensemble. Espère, espère ! est-ce que vous connaissez le pays ?

— Ah ! oui, que je le connais. À Bruxelles, c'est pas comme ici : il n'y a qu'une rue. À Bruxelles, c'est gai ; je vous piloterai... À la vôtre.

— À la tienne ; ça fait plaisir de revoir un compatriote ! Eh bien, et cette affaire, qu'est-ce que ça devient ?

— Nous allons causer de cela... Mais vous n'êtes pas changé, vous !

— Tu ne m'avais pas donné à dessaler, je pense ; j'espère bien rester encore longtemps comme ça !

— Aussi beau que ça ? fit Chadi en riant.

Le matelot Simon Rivet était bien complet ; qu'on en juge. C'était un grand gaillard paraissant un peu plus de quarante ans ; très grand, maigre comme une arête ; il avait les cheveux ras, mais bruns ; les yeux bruns, les favoris bruns qui formaient le collier ; la peau brune, les lèvres rouges et épaisses ; la bouche énorme ; les dents étaient brunes aussi ; les narines toujours ouvertes ; ses oreilles plates et sans ourlet étaient ornées d'anneaux d'or grands comme des bracelets ; il avait au-dessus des yeux deux touffes de poils fauves qui ressemblaient à des brosses à dents : ses sourcils ! Et cependant, d'ensemble, cela était gai. Quoique habillé en civil, il avait toujours l'allure du matelot ; son pantalon, étroit aux genoux, faisait le pied d'éléphant sur la chaussure ; il portait, comme ceinture, un vieux châle à ramages ; sa chemise, à col large et sans empois, était rattachée sur la poitrine avec des ancres d'or et laissait voir

un tricot à raies rouges ; par-dessus, il portait une jaquette droite semblable à une vareuse ; il était couvert d'un petit chapeau bas, qu'il portait, par un miracle d'équilibre, tout à fait sur le derrière de la tête.

À cette heure, il était tout joyeux, le matelot, d'avoir rencontré quelqu'un à qui parler ; il frappait fort sur la table, commandant :

— Eh ! le cambusier, une autre bouteille, et du même !

— Comme vous y allez !

— Espère, espère ! c'est pas avec ça que nous serons mouillés. Ah ! tu vas à Bruxelles. J'ai eu joliment du nez de t'accoster ; nous allons tirer une bordée.

— Ma foi, ça va ; il y a longtemps que ça ne m'est arrivé.

— Il faut montrer à ces gens-là que nous savons nous amuser aussi. J'en ai assez de flotter, il faut que je marche.

— Il n'y a qu'une chose, c'est... si le bourgeois revient.

— Tu as un bourgeois ?... On le perd !

— Enfin, nous allons voir. Ça me rend gai, moi, de boire de ça.

— C'est encore la meilleure bière.

La cloche du chemin de fer se fit entendre.

— Espère, espère ! fit le matelot, faut pas nous ennuyer en route. Garçon, une bouteille !

— Eh bien ! nous serons frais en arrivant, de ce train-là ! fit joyeusement Chadi.

— Va donc toujours ; nous serons mouillés ; ous qu'est le mal ? Nous allons pas nous gêner pour les autres !

— Ah ! mais, soyez pas inquiet, j'en suis.

— Allons-y.

Et, prenant Chadi sous le bras, il se dirigea vers la gare en demandant :

— Combien reste-t-on dans la boîte pour aller à Bruxelles ?

— Une heure.

— Oh ! potence à l'ail, que nous serons altérés en arrivant !

Chadi était heureux d'avoir trouvé un compagnon de voyage, surtout un compagnon comme Simon, qui ne tarissait pas, car le matelot avait toujours des histoires à raconter ; et quelles histoires ! Les aventures de M. de Crac ne contenaient que des scènes vraies relativement aux récits de Simon.

Ce n'est guère qu'arrivés à la station avant Bruxelles que Chadi put à son tour placer quelques mots ; il raconta qu'il avait revu la femme Séglin.

— Et qu'est-elle devenue, cette gueuse ? demanda le matelot.

— Elle est plus belle que jamais ; elle mène une vie d'enfer ici.

— Quand j'ai connu ça, fit Simon, vois comme l'existence tient à peu de chose, je lui ai offert de l'épouser. Je serais gentil, aujourd'hui !

— Vous avez dû épouser Iza ?

— Espère, espère ! nous avons été naviguer avec mon lieutenant dans les eaux du vieux Rig ; oh ! c'était pas superbe par là. Nous l'avons vue chez le vieux sauvage, elle était habillée en bohémienne. Carcasse de chien ! qu'elle était jolie, cette gueuse ! Et, tu sais, je m'y connais en femmes ; j'en ai vu de toutes les couleurs ; et j'y étais pris ; pendant que le lieutenant

s'entendait avec le vieux marsouin, moi je voulais filer le parfait amour.

— Qu'est-ce que vous alliez faire là ? dit Chadi.

— Oh ! un vilain travail que le lieutenant allait demander au vieux Rig ; heureusement, tout ça, c'est fini... Tu ne sais pas que tous ces coquins, ça vend la mort comme ça vendrait du pain blanc.

— Comment ! la mort ?

— Oui, le père Rig avait un petit débit de poisons, et la Grande Iza, dans l'affaire d'il y a deux ans, a dû se servir des poisons du vieux sauvage, j'en donnerais mon nez aux requins.

— Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— Espère ! espère ! va, nous voilà arrivés... Là,... nous allons nous rafraîchir, dit le matelot en descendant de wagon.

Les deux amis étaient en belle humeur ; ils entrèrent boire de nouveau, et Chadi, se disposant à promener son compagnon, lui dit :

— Nous allons jusqu'à la rue de la Loi ; nous verrons s'il y a du nouveau.

— Où tu voudras, fiston.

Ils se dirigèrent vers le parc.

En arrivant rue de la Loi, Chadi, voyant un nombreux rassemblement devant la porte, dit :

— Oh ! mais, il y a quelque chose... Vite,... vite.

Et il se mit à courir, suivi du matelot étonné de ses agissements.

Chadi demanda ce qu'il y avait.

Il apprit qu'on venait de trouver le comte de Verchemont empoisonné dans son hôtel.

— Ah ! fit Chadi, et Huret qui n'est pas là !

Le jeune homme entra dans l'hôtel, priant le matelot de l'attendre. Là, il sut par les gens de la maison consternés ce qui s'était passé.

Madame ayant recommandé qu'on ne dérangeât pas M. le comte qui travaillait, on n'était pas entré dans la chambre le matin, pensant qu'il s'était mis au lit tard et qu'il désirait dormir. Le valet de chambre, ne l'ayant pas vu dans sa chambre et se doutant qu'il était dans celle de madame, n'avait plus à s'en occuper.

Quand monsieur était chez madame, les femmes ne devaient entrer que lorsqu'elles étaient appelées ; on ne bougeait pas dans l'hôtel.

Mais l'une des femmes assura que madame ne devait pas être à l'hôtel ; elle avait dit la veille que, pour laisser monsieur à ses affaires, elle irait à la petite maison de Laeken.

On commençait à être inquiet, lorsque le valet de chambre, entrant dans le bureau de son maître, vit une lettre placée bien en évidence sur un meuble, et sur laquelle il lut : « *Pour ouvrir après ma mort.* » Il se précipita dans l'hôtel en criant. On alla à la chambre d'Iza ; elle était fermée en dedans ; on frappa, pas de réponse.

Il y avait des doubles clefs : on voulut s'en servir, mais le verrou était mis. Alors les serviteurs, véritablement effrayés, passèrent par le cabinet de toilette et, en entrant dans la grande chambre, trouvèrent le corps du comte étendu sur le tapis, ayant à ses côtés une coupe de champagne vide ; on s'empressa autour de lui, mais il était mort.

Les docteurs, cependant, venaient d'arriver.

Chadi était tout bouleversé de ce qu'il apprenait, et, malgré lui, l'affaire de la rue Lacuée lui revint à la pensée. C'est ainsi qu'avait été trouvé le corps de Léa Médan ; elle aussi avait été empoisonnée par du champagne.

Le jeune homme ne savait pas ce qu'il devait faire ; devait-il raconter que le matin il avait vu M^{me} Séglin quitter l'hôtel et se rendre à Anvers ? Huret avait peut-être besoin que cela fût ignoré ; il se résigna à être circonspect.

Il sortit pour retrouver son matelot, auquel il raconta ce qui venait d'arriver. Celui-ci exclama aussitôt :

— Si c'est Iza la sauvage qui le lui a donné, c'est le poison de Rig... Y a-t-il des médecins là-haut ?

— Mais oui, ils sont en train d'essayer de le faire revenir.

— Espère ! espère ! mène-moi à eux.

— Ah ! c'est vrai, vous connaissez ça, vous...

— Si c'est le sirop du vieux Rig, jamais ils ne trouveront ce qu'il faut, et moi, je vais le leur dire.

Pendant que, dans l'hôtel, tout le monde allait, cherchant Iza, étonné de ne pas la voir, on avait envoyé à Laeken et elle n'y était pas venue. Un homme se tordait de douleur devant le corps du comte de Verchemont : c'était le vieil Eusèbe, arrivé le matin tout joyeux de la surprise qu'il allait faire et qui, après avoir attendu, sur les conseils du valet de chambre, que son maître fût éveillé, venait d'apprendre l'affreuse vérité.

Les médecins, après plusieurs vaines tentatives, hochaient la tête et renonçaient en disant :

— C'est fini, il est trop tard.

C'est alors que Chadi entra dans la chambre et dit au médecin de Verchemont :

— Monsieur le docteur, voulez-vous écouter un matelot qui veut vous parler sur cet empoisonnement ?

Ne comprenant pas ce que Chadi lui demandait, mais l'ayant vu dans la maison, il lui dit de faire entrer le matelot.

— Que voulez-vous ?

— Monsieur le major, laissez-moi voir le corps.

Le docteur le regarda, regrettant de l'avoir fait entrer, devant un naïf qui venait conseiller un remède de bonne femme.

Simon exclamait :

— Ça ressemble,... ça ressemble ;... mais si ; c'est bien ça... Vite, il faut se dépêcher.

— Que voulez-vous faire ? fit le docteur s'interposant.

Chadi vint à son tour et dit :

— Monsieur le docteur, ayez confiance en Simon. Nous ne pouvons pas vous raconter ça maintenant ; si le poison est celui qu'avait toujours M^{me} Iza, le matelot le connaît.

— Espère ! espère ! nous allons voir ça, et vous ne m'empêcherez pas de le sauver.

— Vite, vite, mon ami, disait Eusèbe suppliant.

Le matelot n'avait pas besoin d'être encouragé ; il avait découvert le corps de Verchemont et disait à Chadi :

— Oh là ! toi, Chadi, et à tour de bras frictionne-lui le ventre, que la peau éclate ; n'aie pas peur.

Et le matelot, appuyant sur l'épigastre du mort, y faisait des pressions régulières, pendant que, collant sa bouche sur ses lèvres, il lui jetait son souffle dans les poumons.

Tout autour d'eux, les assistants regardaient stupéfaits et épouvantés ; et c'était, de fait, un effrayant tableau, dans cette chambre sombre, sur ce grand lit, que ces deux hommes acharnés sur ce corps, qui semblait d'albâtre dans sa rigidité et sa blancheur.

Le matelot ne retirait sa bouche que pour respirer ; le temps passait sans qu'on y prît garde, car les docteurs, attentifs, remarquaient déjà quelques symptômes annonçant le retour de la vie.

Alors sur un ordre, le valet de chambre aida Chadi. Puis le matelot se dressa et dit :

— Chadi, vite, prends ma place... Il vivra.

Et, s'adressant au docteur :

— Monsieur le docteur, moi je ne saurais pas faire ça, mais je vais vous expliquer ce que Rig faisait quand la respiration commençait à revenir.

Et il expliqua l'opération, que les docteurs pratiquèrent aussitôt.

C'est-à-dire que, pendant que Chadi continuait ses insufflations, le docteur avait sorti sa trousse et pris un bistouri, une petite pince à verrou et une pelote de soie cirée.

Ayant placé tout cela près de lui, aidé de son collègue, il appliqua une main sur le front du sujet ; de l'autre, avec le bistouri, il coupa, en avant de l'oreille, l'artère temporale.

Un sang noir coula péniblement d'abord, puis il jaillit plus abondant. Le corps s'agita légèrement.

Le vieil Eusèbe, tout pleurant de joie, d'émotion, s'était agenouillé devant le lit.

Alors, le docteur ayant rassemblé, à l'aide de sa pince à verrou, les deux bouts de l'artère, son collègue fit une ligature avec le fil de soie préparé.

C'était un habile praticien, et l'opération avait été rapidement faite.

Le docteur, ayant placé sa main sur le cœur, dit :

— Il vit,... il est sauvé... M. de Verchemont n'est pas empoisonné par ce qu'il avait bu ; nous nous trouvons devant un cas d'empoisonnement par le curare, et la médication du matelot est celle de Claude Bernard, disait le docteur à son collègue. C'est un singulier suicide ; bien décidé à mourir, il n'avait bu que pour tromper ceux qui voudraient le sauver.

— Il faudrait interroger le matelot ; comment a-t-il découvert ce cas tout de suite ?

— Il nous l'a dit : la Lolotte a, paraît-il, toujours de ce poison.

— Singulière idée !

— N'avez-vous jamais entendu dire que c'était une ancienne zingari ?

— Oui, mais je n'y croyais pas.

— Verchemont, décidé à mourir, l'a éloignée et est venu dans sa chambre chercher le poison, et il s'est grisé avec du champagne pour se donner du courage.

— Il revient peu à peu.

— Oui, éloignez tout ce monde.

Les gens sortirent de la chambre, vivement impressionnés par ce qu'ils venaient de voir. Il ne resta plus que le matelot, Chadi, Eusèbe et les docteurs.

L'opération se continuait ; la vie revenait lentement ; mais déjà la peau reprenait sa teinte vivante, et le sang son mouvement régulier.

Le docteur, placé dans un coin de la chambre, expliquait à son collègue comment il croyait que Verchemont s'était donné la mort. Il disait :

— Le poison qu'il a employé est le curare. J'en reconnais maintenant absolument les effets, et, pour moi, je reconstitue ainsi ce qui s'est passé. Il a fait faire ou s'est procuré des perles de verre, petites ampoules à pointe effilée comme une aiguille, pleines de curarine et qui s'écrasent sous la pression. Il s'est fait une légère incision et a introduit la minuscule ampoule dans la petite plaie, l'a refermée du doigt ; l'ampoule s'est brisée, et le curare a commencé ses terribles effets. Il a bu pour se donner le courage d'attendre la mort sans se plaindre, ou peut-être pour faire croire à l'absorption d'un poison mêlé au vin qu'il avait bu. S'il n'était dans cet état, nous chercherions sur son corps, et nous trouverions l'incision, assurément. Le traitement que nous avons suivi est celui indiqué par Claude Bernard dans son traité sur les empoisonnements par le curare ; il dit positivement que la mort n'est encore qu'apparente dans le sujet, et il préconise la respiration artificielle. « On doit pratiquer, dit-il, des pressions alternatives sur le ventre et la poitrine ; ces pressions ont pour but de chasser l'air des poumons, et, dans l'intervalle des pressions, on insuffle de l'air par la bouche, en ayant soin d'agir doucement, pour que le courant d'air introduit dans les poumons ne vienne pas, par sa force et sa vitesse, rompre les alvéoles pulmonaires. On doit s'efforcer, dans ces deux temps de la respiration artificielle, de se rapprocher le plus possible de la respiration normale. »

— Cette opération doit être longtemps continuée, car beaucoup de sujets ont été rappelés à la vie après *plusieurs heures* de mort apparente. Ainsi, j'ai vu le docteur Claude opérer sur des

animaux qu'il rappelait à la vie le lendemain de l'immersion, alors qu'ils avaient les apparences de la mort.

— Je ne connaissais pas cette médication, dit le collègue du docteur ; du reste, je n'avais jamais eu l'occasion de voir un empoisonnement par le curare.

— Est-ce que, après le retour à la vie, des douleurs persistent ?

— Non, mais une action vive, rapide, comme un agissement nerveux ; les forces reviennent brusquement pour s'éteindre presque aussitôt, laissant le sujet dans un état d'anéantissement complet.

— Docteur, disait le matelot, cela va tout à fait bien.

— Vite alors, nous allons procéder au bandage du front, pour que la ligature ne se défasse pas. Puis nous nous retirons ; il faut laisser le malade seul ; il faut qu'à son réveil il ne puisse pas se rendre compte de ce qui s'est passé.

— Monsieur le docteur, supplia Eusèbe, permettez-moi en grâce de rester près de lui et de le veiller.

— Non pas, personne ; le valet de chambre seulement se tiendra à sa disposition derrière la porte pour ne venir qu'à son appel. Il faut le laisser agir ; qu'il ne sache pas s'il rêve ou s'il est dans la réalité.

Le front du malade était bandé, puis noué dans un foulard noir trouvé sur un fauteuil. Le docteur ferma les rideaux, ménageant un jour douteux à la chambre ; puis, ayant de nouveau attentivement regardé le malade, écouté les battements de son cœur, senti son pouls battre, il dit :

— Tout va bien ; retirons-nous.

Et, suivi de ceux qui étaient restés dans la chambre, il alla attendre dans le petit boudoir d'Iza.

Eusèbe, attentif, restait l'oreille appuyée contre la porte, écoutant l'appel tant désiré de son maître.

Les docteurs avaient emmené le matelot dans un coin du boudoir et l'interrogeaient.

— Comment avez-vous reconnu que M. de Verchemont était empoisonné par le curare ? Vous connaissez donc les effets de ce poison ?

— Espère ! espère ! dit le matelot ; j'en ai vu une fois l'expérience, Dieu de bon sang ! J'en peux connaître les effets, mais c'est pas sur le monsieur que je l'ai vu... Je vais vous dire : depuis longtemps je connais cette femme-là, moi.

— De quelle femme voulez-vous parler ?

— De la sauvage, pardi !

— Qu'est-ce que vous dites ? fit le médecin regardant son collègue et paraissant se demander si le matelot avait bien sa raison.

— Je vous dis : la sauvage,... Iza ; il y a longtemps que je la connais.

— Oh ! vous l'avez connue lorsqu'elle était zingari ?

— Oui, quand elle était... comme vous dites.

— Ah ! c'est vrai, cette jolie fille a été autrefois...

— Pardi, si c'est vrai ! Elle était avec le vieux Rig, un vieux brigand d'empoisonneur qui, Dieu merci, ne fera plus de mal à personne ; il se sera mordu la langue et se sera empoisonné lui-même.

— Qu'est-ce que ce Rig dont vous parlez ?

— Un ancien matelot qui avait vécu longtemps chez les sauvages, chez les Indiens de Messaya, une des tribus les plus

féroces de ces pays-là, un tas de mauvais coquins qui ne vivent que dans les forêts et ne cherchent que les mauvaises choses pour empoisonner l'humanité ; il avait rapporté de là-bas un tas de philtres mystérieux avec lesquels il aurait pu faire mourir tout Paris, le vieux coquin,... et un jour j'ai assisté une expérience.

— À une expérience ? sur un animal ?

— Non, non, sur un humain, sur un homme mieux que vous et moi.

— Que me dites-vous là ! fit le médecin sans s'arrêter à la distinction ; il a osé expérimenter sur un homme ?

— Oh ! il l'a bien fallu ! c'est pas lui qui l'a voulu, c'est mon lieutenant.

— Votre lieutenant, quel était-il ?

— Espère ! espère ! mon major, ça c'est mon affaire et je la garde pour moi.

— Mais cette expérience à laquelle vous avez assisté ?

— Voilà l'histoire : mon lieutenant, c'est un brave, un gail-
lard qui n'a pas froid aux yeux ; il voulait se... Non, ça ne vous regarde pas, ça... Il avait entendu parler de ça et il voulait goûter si c'était bon à prendre. Il était entendu avec le vieux coquin que l'autre l'empoisonnerait et qu'il paraîtrait mort pour tout le monde.

Comme le cas semblait étrange aux deux docteurs, qu'ils regardaient le matelot avec stupéfaction, celui-ci, un peu embarrassé, reprit :

— Je vais vous dire, je ne vous avais pas expliqué... et... espère ! espère ! c'était un pari : il fallait que tout le monde le croie mort ; puis, au bout de six heures, le vieux devait lui rendre la

vie. Oh ! bon sang de bon Dieu ! quand je pense à ça, je n'en ai plus une goutte de sang dans les veines.

— Vous assistiez à l'expérience ?

— Comme à celle de tout à l'heure.

— Et il lui a rendu la vie après six heures de mort apparente ?

— Après bien plus que ça, même.

— Comment lui a-t-il fait prendre le poison ?

— Voilà : il avait dans une boîte des petites espèces de perles pleines d'une substance blanchâtre, toutes petites, toutes petites, rondes d'un côté et finissant comme une petite aiguille ; il a levé le bras du lieutenant ; sous l'aisselle il lui a fait une petite incision, a glissé là-dedans sa drogue et lui a baissé le bras pour l'écraser dans la plaie. Vingt minutes après, il n'y avait plus personne. Et quand il s'est agi de le faire revenir, c'est moi qui ai aidé à faire tout le manège que nous avons fait pour ce monsieur tout à l'heure.

— Ce vieux matelot, dites-vous, se chargeait de semblables expériences ?

— Comme je vous le dis, monsieur le major. Il ne s'agissait que d'y mettre le prix. Quand on voulait, il n'en faisait même que la première partie. Il n'avait pas de scrupules pour la vie... des autres.

— Et c'est chez cet homme que M^{me} Zintsky a passé sa jeunesse ?

— Je crois que c'est lui qui l'a élevée et dressée.

— Cela nous donne l'explication. Elle aura gardé curieusement quelques-unes de ces perles minuscules, elle en aura raconté les terribles effets à de Verchemont, et celui-ci, décidé à

mourir, l'ayant éloignée, est venu dans sa chambre chercher les perles, puis a essayé de se donner la mort sur le lit de celle qu'il aimait.

Chadi, qui avait écouté l'entretien, avait toutes les peines du monde à retenir sa langue.

Il aurait bien voulu aussi raconter la mystérieuse affaire de la rue Lacuée, à laquelle la Grande Iza avait encore été mêlée dans des circonstances identiques. Mais il était dressé, Huret lui avait commandé le silence ; il se tut, se réservant de raconter à l'agent les rapprochements qu'il avait faits entre les deux affaires.

On entendit comme un cri dans la chambre. Eusèbe allait se précipiter ; le docteur le retint encore.

— Il s'éveille, attendez qu'il appelle ; il faut d'abord qu'il se reconnaisse, qu'il soit seul pour se rendre compte de sa situation.

Eusèbe Cadenac dut obéir ; tremblant d'émotion, haletant, il écoutait penché sur la porte.

On entendait aller, venir, dans la chambre ; on entendait des cris rauques ; puis la voix du comte parlait haut.

Le docteur dit alors :

— Monsieur, vous êtes son homme de confiance ?

— Oh ! monsieur, je l'ai vu naître.

— C'est vous qui entrerez lorsqu'il appellera. Ne lui dites rien de ce qui s'est passé, laissez-le vous interroger ; qu'il ignore, le plus longtemps possible, jusqu'au moment où il sera complètement revenu, les soins dont il a été l'objet ; qu'il puisse croire que sa tentative n'est connue que de vous, qui êtes entré seul dans sa chambre. Il saura bien vite tout ce qui s'est passé ; mais alors, il aura la force d'en entendre l'explication. Attendez.

Tout le monde était attentif dans le boudoir, vivement impressionné.

Le vieil Eusèbe attendait l'appel.

Dans la grande chambre noire, Oscar de Verchemont se relevait, s'accoudait sur le lit, cherchant à s'expliquer le lieu où il se trouvait et l'état dans lequel il était. Nous savons qu'il était presque nu. Il s'agita sur le lit, comme sous le coup d'une crise nerveuse, mais muette. Puis il voulut se lever. Vaguement, il reconnut la chambre d'Iza. En mettant les pieds sur les marches du lit, il trébucha ; il voulut se dresser et manqua tomber ; il se cramponna aux rideaux d'un effort violent.

Un des grands rideaux de velours noir tomba, l'enveloppant. Il réagit sous le choc ; la crise nerveuse lui donnait de la force ; il resta debout et marcha dans la chambre.

Sous le poids de l'étoffe, gêné dans ses mouvements, il se croyait dans sa robe de juge, et il marchait.

Il arriva devant la grande glace, qui le refléta des pieds à la tête.

En se voyant, il se redressa. C'était lui ; il se revoyait dans sa robe de magistrat ; dans le jour doucement ménagé, il prenait le bandeau noir qui serrait son front pour sa toque. La face était livide, les yeux caverneux, la bouche contractée ; il paraissait vieux.

Il eut un mouvement de recul, car il croyait voir son père, le premier président, le grand magistrat, celui duquel on disait : « Verchemont le vertueux ». Et la face du vieux président était sévère.

Vainement, dans son cerveau, troublé, il cherchait à s'expliquer l'étrange vision ; il regardait autour de lui, essayant toujours de s'expliquer le lieu singulier dans lequel il se trouvait, face à face avec l'ombre de son père.

Dans ses oreilles, le sang bourdonnait ; comme une grosse voix, il entendait :

— Comte de Verchemont, qu'as-tu fait de ton honneur ?... Comte de Verchemont ! tu n'es qu'un escroc... Tu es l'amant d'une fille perdue, tu as souillé ton nom... Comte de Verchemont, tu avais juré de mourir.

Et lui, éperdu, fou, il répondait à l'accusation qu'il croyait entendre :

— Non, non... Je ne suis pas un malhonnête homme ; non, je ne suis pas un misérable... Je suis un malheureux ; jugez-moi,... jugez-moi,... ne me condamnez pas... Ce n'est pas moi qui ai volé, ce sont eux... Monsieur mon père,... monsieur le comte,... vous êtes injuste,... écoutez-moi,... écoutez-moi !

Couvert de sa grande draperie, il étendait les bras, suppliant. Il lui sembla que le spectre menaçant qu'il avait devant les yeux étendait ses bras pour le prendre.

Alors il se recula, jetant un grand cri de désespoir, appelant :

— À moi !... à moi ! au secours.

Et vacillant, il allait dans la chambre, cherchant un cordon de sonnette pour appeler.

Mais, à ce cri, Eusèbe s'était précipité ; le comte l'avait reconnu, s'était jeté dans ses bras en gémissant.

— Eusèbe... Eusèbe, sauve-moi ! sauve-moi... Monsieur le comte vient me prendre...

Il avait perdu connaissance. Eusèbe, effrayé, cria :

— Au secours !

On vint aussitôt.

On prit le comte évanoui pour le placer sur le lit.

Le docteur le regarda attentivement, fit préparer un cordial ; puis, après quelques minutes, ils se retirèrent, le médecin recommandant encore à Eusèbe de rester près de lui et de le persuader qu'il était seul.

Le vieil intendant, seul avec le comte, prit sa tête dans ses mains et l'embrassa, le mouillant de ses larmes.

De Verchemont ouvrit les yeux, regarda celui qui était penché sur lui et dit :

— Ah ! c'est vous,... Eusèbe !

Puis il regarda autour de lui.

— Comment êtes-vous ici ?... J'étais malade,... on vous a fait venir ?

— Oui,... monsieur le comte.

— J'ai été bien malade... J'avais le délire ?... Oh ! les affreux cauchemars.

Et il porta la main à son front.

— Qu'est-ce là, fit-il, sentant le bandeau.

— Oh ! ne dérangez pas, ne dérangez pas ! fit vivement Eusèbe ; le docteur l'a bien recommandé.

— Ah ! fit Oscar avec un soupir de soulagement, c'est vrai, j'étais malade. Je suis glacé, les entrailles me brûlent. Donnez-moi à boire, Eusèbe.

Le vieux serviteur obéit, regardant toujours son maître avec inquiétude, redoutant une crise nouvelle.

Celui-ci, après avoir bu, ferma les yeux, semblant se recueillir. Au bout de quelques minutes, il se releva, s'accouda sur

l'oreiller et regarda autour de lui. L'œil était singulier, et le vieil Eusèbe, qui observait son maître, était tout tremblant ; ce regard inquisiteur l'effrayait.

Alors, d'une voix basse mais calme, Verchemont dit :

— Non, je n'étais pas malade, je me souviens ; la banque est volée, on m'accuse, je devais mourir... avec elle,... nous étions là...

Et s'adressant à Eusèbe :

— Mais où est-elle ?... où est-elle ?... Est-ce qu'elle est morte, elle !... est-ce qu'on l'a enlevée ?

— Mais non, mais non, monsieur le comte. Vous m'effrayez, mais je ne vous comprends pas.

— Eusèbe, je vous en prie, n'essayez pas de me tromper. Je suis trop faible pour pouvoir me lever, appeler ; dites-moi la vérité... Je me souviens de tout ;... nous voulions mourir, nous étions là côte à côte ; elle était morte avant moi... Où est-elle ? où est-elle ? Voyons, répondez donc ! On a enlevé son corps pour ne pas m'effrayer. Et moi je vis, et je serai accusé de vol et je suis la cause de sa mort... Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

Et le comte, se tordant de douleur, fondit en larmes.

Le comte de Verchemont se lamentait, gémissait, la tête plongée dans l'oreiller.

Eusèbe, tout tremblant, prit le verre qu'il venait de lui donner et, feignant de lui préparer un nouveau breuvage, se rendit dans le boudoir.

Le docteur était penché près de la porte et écoutait, Eusèbe lui raconta en deux mots ce qui s'était passé. Le comte pleurait. Que devait-il faire ? devait-il lui dire la vérité ?

— Il a pleuré ; dites-lui,... faites ce qu'il vous demandera, nous sommes là si une crise nouvelle survenait.

Eusèbe entra ; enfin il allait pouvoir parler.

Quand le comte se releva, visiblement plus calme, soulagé par ses larmes, il dit au vieil intendant :

— Eusèbe, la situation est grave ; dites-moi ce qui s'est passé ; il n'y a pas de ménagements à garder, il faut que j'agisse rapidement.

— Je suis à vos ordres, monsieur le comte.

— Parle vite, alors !

— J'arrivais ce matin, bien heureux, vous apportant la bonne nouvelle...

Il s'attendait qu'à ce mot le comte allait l'interrompre et lui exprimer son contentement ; mais celui-ci, se taisant, semblait ne pas avoir entendu. Il continua :

— Quand j'arrivai à l'hôtel, tout était tranquille ; je demandai à parler immédiatement à monsieur le comte, car la nouvelle,... (et il répéta) la bonne nouvelle que j'apportais ne souffrait pas de retard, quand on me dit que monsieur le comte dormait et qu'ayant travaillé la plus grande partie de la nuit, on ne voulait pas l'éveiller sitôt. Votre valet de chambre m'assurant que vous aviez dû vous coucher seulement au matin, je n'insistai pas, et, en attendant votre réveil, j'allai à la banque porter les titres, demandant qu'on vînt aussitôt remettre ici les espèces. Je revins, vous dormiez encore, nous le croyions du moins ; je ne voulais pas insister pour qu'on vous éveillât et j'attendis. L'heure passait ; enfin, inquiet, sur ma demande expresse, on entra chez vous. Ne vous voyant pas au lit, votre valet de chambre dit que vous étiez dans la chambre de madame ; on demanda à la femme de chambre, qui répondit que madame avait dit qu'elle irait passer la nuit et la journée d'aujourd'hui à

la maison de Laeken. Cette fois, alors, j'envoyai le valet de pied à Laeken ; il revint en disant qu'on n'avait vu personne. J'étais très inquiet ; je priai alors la femme de chambre d'entrer chez madame. Elle me dit que les portes étaient fermées et qu'en son absence elle ne voulait pas entrer chez elle. Votre valet de chambre partageait mon inquiétude, et, en prenant sur votre bureau vos clefs, il vit une lettre, ayant sur l'enveloppe une phrase qui nous épouvanta...

Et le vieux serviteur fondit en larmes ; puis, continuant d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Je les obligeai alors à forcer la porte. Elle était fermée en dedans, au verrou ; nous passâmes par le cabinet de toilette, seulement fermé à clef ; c'est alors que je trouvai monsieur le comte sur le lit, inanimé, déjà froid ; oh ! je devins presque fou. Je ne sais plus ce qu'on fit, monsieur ; on courut chercher des médecins et...

Le comte se redressait sur son lit, et, le visage bouleversé, il répondait :

— Mais elle, elle aussi était là ! Où est-elle ?... où est-elle ?...

— Mais, je ne sais, monsieur le comte, je ne sais ; vous seul étiez là.

— Qu'est-ce que cela veut dire, ô mon Dieu ?... Mais je suis perdu, et je vis !

Puis, jetant un cri :

— Mais je vais passer pour un voleur, pour un voleur... Il faut que je meure, Eusèbe !

— Point, monsieur le comte, mais ne vous désolez pas ; je sais tout depuis ce matin ; je suis venu et je vous ai apporté de l'argent...

— De l'argent ? mais c'est une somme folle qu'il faut !

— Je le sais bien, presque deux millions ; c'est ce que je vous apporte. L'affaire que je faisais a été reprise, liquidée hier, et je vous apporte les fonds aujourd'hui.

— Mais alors, on peut payer !

— Certes oui, monsieur le comte, les fonds sont là ! J'avais fait prévenir à la banque ; les sous-caissiers sont là, on attend, il ne faut que votre ordre.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, fit le comte, pleurant et souriant à la fois. Tu ne me trompes pas, Eusèbe, c'est vrai ? C'est vrai, tu as les fonds ?

— Ils sont là, monsieur, dans votre bureau, à la porte duquel les gens de la banque attendent.

— Oh ! mon vieil ami, mon vieil ami, fit-il en se jetant à son cou, l'embrassant en pleurant ; pleurant moins que le vieillard, qui lui rendait ses baisers, comme un père embrassant l'enfant qu'il voit revivre.

— Allons, debout, vite, vite,... habille-moi, Eusèbe. Vite... Ah ! mon pauvre vieil ami, aide-moi, aide-moi, je ne tiens plus debout ; conduis-moi jusqu'à mon bureau, que l'on paye d'abord. Il y a là-dessous quelque chose d'épouvantable que nous chercherons après. Vite,... vite, aide-moi.

Et le vieillard s'empressait, trop lentement pour satisfaire l'impatience fiévreuse de l'homme redevenu tout à coup le comte de Verchemont.

On avait tout vendu, il était ruiné, mais on allait tout payer.

Quelques minutes après, vacillant, appuyé sur l'épaule de son vieux serviteur, il entra dans son cabinet et payait, ayant dit :

— Messieurs, j'ai failli mourir cette nuit : c'est la cause du retard ; les fonds devaient être portés à la caisse ce matin ; vite, hâtez-vous.

On annonça le baron Van Ber-Costeinn qui, tout joyeux, insistait pour entrer, voulant prendre lui-même des nouvelles du malade.

IV

LA FIN DE LA BANQUE

Le comte de Verchemont reçut le baron Van Ber-Costeinn assez froidement. Il savait ce qu'il venait chercher ; il savait qu'il désirait moins avoir des nouvelles de sa santé que des renseignements sur la situation.

En le voyant, le comte lui dit brusquement la situation et voulut lui donner une couleur de vérité.

— Mon cher baron, je suis très faible, je suis encore malade, mais enfin je vais mieux.

— Mais qu'avez-vous eu ? fit celui-ci.

— C'est un petit secret que je n'ai pas à garder avec vous, puisque vous connaissez ma position. Je me suis fâché avec Iza hier ; une dispute dont je dois vous taire les détails ; vous savez quelle affection j'ai pour elle. À la suite de cette fâcherie, elle est partie ; j'ai eu une crise nerveuse : perdant connaissance, je suis tombé, je me suis blessé, c'était dans sa chambre, et je n'ai repris connaissance qu'au matin. Tout cela est affaire intime ; n'en parlons plus, je vous en prie, cela me gêne, m'embarrasse.

Le baron, souriant, lui dit :

— Mais, mon cher ami, je comprends tous vos tourments ; je sais l'amour que vous avez pour elle, et, quand on m'a parlé de suicide, c'est justement à cause de cela que j'ai insisté pour vous voir.

Le comte de Verchemont eut un sourire amer en lui disant :

— Je sais quelle affectueuse amitié vous avez pour moi et je vous en remercie ; tout cela est un conte.

Puis, se forçant à rire, il ajouta :

— Des histoires de femmes, comme on dit aujourd'hui. Je tiens à venir tout de suite au point qui nous intéresse ; vous savez la catastrophe arrivée à la banque ; je suis engagé, j'y ferai face ; les sommes que j'avais garanties, je les apporte. Elles sont à la banque, et l'on paye.

— Je le sais, je le sais, mon ami ; ne parlons plus de cela ; vous êtes faible encore, vous semblez souffrir.

— Au contraire, je tiens à en parler, à en finir vite pour pouvoir me reposer. Je ne puis plus supporter cette vie ; j'ai été un peu la cause de ce qui arrive.

— Ah ! mon cher comte, protesta le baron.

— C'est ma faute, monsieur le baron ; je le répète ; mais j'en supporterai les conséquences ; la banque ne perdra rien, je quitterai l'affaire.

— Mais vous êtes fou !

— Non pas ; ce genre d'affaires ne rentre pas dans mes aptitudes ; j'en suis la victime, j'en puis sortir encore honoré, je tiens à ne pas aller plus loin.

— Mon cher ami, ce n'est pas le moment de parler de tout cela : vous êtes malade, reposez-vous d'abord et nous causerons après.

— J'ai tenu à vous dire tout de suite mon idée absolument arrêtée.

— Mais enfin, ce voleur, on l'arrêtera, on pourra...

— Ceci n'est plus mon affaire. J'estime que tout est perdu, et je paye.

— Nous réunirons les actionnaires, et on ne vous laissera pas supporter cette perte à vous seul.

— Je vous supplie, monsieur le baron, de ne rien faire de ce que vous dites ; j'ai pris la banque, ayant confiance dans les affaires ; je l'ai prise, me déclarant responsable, je ne veux pas décliner cette responsabilité. C'est moi qui ai été fautif, j'ai légèrement agi. Ceux qui avaient confiance en moi ne doivent pas être victimes de ma légèreté.

Et, comme le baron protestait, il dit :

— Oh ! n'insistez pas, c'est ma volonté absolue. On réunira les actionnaires pour leur faire accepter ma démission et procéder à mon remplacement.

— Vous êtes malade encore, ne causons pas de tout cela ; je vous reverrai.

— Oui, nous nous reverrons ; mais déjà vous pouvez dire à tous que mon parti est irrévocablement arrêté. Au revoir, au revoir.

Au mouvement d'impatience du comte, le baron comprit qu'il devait se retirer.

Resté seul, le comte, fatigué, s'accouda sur son bureau, disant à Eusèbe :

— Donne-moi à boire.

Il but, car il était dévoré par la fièvre ; puis, comme dans son cerveau frappait toujours cette pensée : « Iza, qu'est devenue Iza ? » il voulut ne pas montrer au vieux serviteur l'objet de sa préoccupation et banalement il lui demanda :

— Eusèbe, dites-moi exactement les sommes reçues sur chaque propriété.

Que cela l'intéressait peu ! C'était bien pour parler qu'il le demandait.

Il fouillait dans son bureau pour prendre du papier et un crayon, pour faire croire qu'il allait aligner des chiffres ; mais que sa pensée était loin de tout cela !

« Où était Iza ? Comment était-elle disparue ? »

Il se souvenait bien, à cette heure, et il la voyait encore au moment où il s'était éveillé, étendue toute nue, morte, sur le grand lit de velours noir.

Qui l'avait enlevée d'auprès de lui ?

Il cherchait dans le tiroir, et il vit des lettres ouvertes. Une signature le frappa : *Zintsky* ! Il les lut vite ; il en resta tout stupéfait, paraissant faire des efforts de mémoire pour s'expliquer leur signification ; il les lut toutes, il y en avait quatre. Toutes disaient à peu près la même chose : « Monsieur le comte, d'après votre ordre, on portera ce soir chez vous les trois cent mille francs que vous m'avez fait demander. Je vous rappellerai que la caisse est presque vide, qu'il me faudrait avoir, au plus tôt, les valeurs dont vous m'avez parlé, afin d'en faire des fonds pour les prochaines échéances.

Le comte, lisant et relisant les lettres, répétait :

— Que signifient ces lettres ?... Mais je n'ai jamais demandé cela !

Le vieil Eusèbe l'observait ; il souffrait de le voir ainsi s'occuper de ses affaires. Il voulait lui dire : « Monsieur, ne parlons pas de comptes ; reposez-vous, remettez-vous ! »

Ce fut Verchemont qui, relevant la tête, lui demanda tout à coup :

— Vous me disiez tout à l'heure que M^{me} Zintsky allait à la campagne ; qui a dit cela ?

— La femme de chambre, monsieur.

— Vous m'avez dit autre chose, et vous vous êtes arrêté tout à coup,... qu'on l'avait vue ce matin.

— Un des serviteurs de monsieur disait qu'il croyait l'avoir rencontrée ; mais il s'est rétracté aussitôt, disant qu'il se trompait.

Le comte de Verchemont s'accoudait sur son bureau la tête dans ses mains ; tout cela lui semblait bien étrange.

Enfin, toujours poursuivi de cette pensée : « Elle... elle ! » il dit à Eusèbe :

— Quel est cet homme dont vous parlez ?

Eusèbe le regardait étonné.

— Ce serviteur qui croit avoir rencontré madame ?

— Ah ! c'est, je crois, un palefrenier ; je l'ai entendu appeler Leblanc.

— Je ne le connais pas, fit de Verchemont.

— Monsieur le comte ne l'a peut-être jamais vu ; je crois, du reste, qu'il n'est que depuis un mois dans la maison.

— Eusèbe, faites venir cet homme.

Quelques minutes après, Chadi se trouvait dans le cabinet du comte.

Eusèbe, sur l'ordre de son maître, était sorti.

Le comte, las, fatigué, était comme accroupi dans son fauteuil ; il regardait celui qui venait d'entrer, s'étonnant à la fois de connaître son visage et ne l'avoir jamais remarqué parmi ses gens.

Il lui demanda, et avec le même ton qu'il avait autrefois lorsqu'il était dans la magistrature :

— Vous êtes employé chez nous ? Je ne vous connais pas.

— Monsieur, il n'y a pas longtemps, il y a quelques mois, mon service est plutôt en bas.

— Oui, mais j'entends dire que je ne vous ai pas remarqué chez moi, et cependant je connais votre visage.

— Ça se peut, monsieur le comte.

— Comment vous nommez-vous ?

— Aristide Leblanc, dit Chadi.

— Vous êtes Français ?

— Plus que cela, monsieur, Parisien.

— Où vous ai-je vu ?... Vous ne me connaissez pas, vous ?

Chadi eut un balancement d'épaules, et il dit :

— Si, monsieur, je vous connais, et je suis entré chez vous pour ça ; je vous connais de Paris, quand vous étiez juge d'instruction.

— Ah !

Le comte de Verchemont fronçait le sourcil, regardait attentivement le jeune homme. Celui-ci, sans être embarrassé, brutalisant la situation, continua :

— Monsieur, vous m'avez interrogé comme témoin dans l'affaire de la rue Lacuée ; c'est moi qui venais défendre mon ami contre les accusations...

Le comte de Verchemont était devenu pâle et dit brusquement :

— Ah ! vous êtes entré ici sachant que...

— Sachant que M^{me} Iza de Zintsky était mêlée à l'affaire de la rue Lacuée, et que le magistrat qui l'avait sauvée de l'accusation vivait avec elle.

Le comte se redressa.

Il était froissé de ce que venait de lui dire Chadi.

Lorsqu'il se croyait au-dessus de tout soupçon, lorsqu'il se croyait oublié, abandonné à la vie qu'il avait choisie, il était surveillé.

Ainsi le magistrat démissionnaire n'était pas parti, il s'était sauvé ; on était toujours à ses trousses, on l'espionnait.

Toute cette vie qu'il avait cru mener dans l'inconnu ou plutôt dans l'oubli, loin du monde dans lequel il vivait, était sue et commentée ; on savait qu'il se ruinait pour la femme qu'il avait eu à juger ; on pensait qu'il l'avait disculpée et fait partir de Paris pour aller la rejoindre et pour vivre avec elle la singulière vie qu'il menait.

La police parisienne l'enveloppait de ses agents ; un des témoins de l'affaire qu'il avait été chargé d'instruire avait été placé chez lui.

Ainsi, tout ce qui s'était passé était su et connu ! Malgré lui, le comte de Verchemont ne put réprimer le mouvement de répulsion ressenti à l'aveu de ce jeune homme. Magistrat, il savait la nécessité du mouchard, mais il la déplorait.

Mais Chadi avait vu et le coup d'œil et le mouvement méprisant ; il s'était vite redressé, et il avait dit :

— Ah ! je vous demande pardon, monsieur le comte ; pas de confusion : je ne suis pas l'homme que vous croyez... Non, non, monsieur, je n'en suis pas ; je vous ai compris. L'homme qui a failli être injustement condamné dans l'affaire de la rue

Lacuée était mon ami ; il a été acquitté parce qu'il n'était pas coupable, mais l'affaire n'a jamais été bien éclaircie ; les coupables n'ont jamais été découverts ; il plane sur tout cela un doute qu'il est nécessaire de dissiper si l'occasion s'en présente. C'est cette occasion que j'ai cru avoir saisie lorsqu'un nouvel incident s'est produit rue Lacuée. Alors là, on m'a dit : « Les coupables sont les mêmes ; veux-tu aider à les chercher ? »

— Un nouvel incident s'est produit, demanda de Verchemont... Lequel ?

Chadi raconta tout ce que nous savons ; quand il eut fini, le comte, tout troublé, lui dit d'une voix sèche :

— Le coupable que vous cherchez, vous supposez que c'est M^{me} de Zintsky ?

— Oui, monsieur le comte.

— De plus, vous supposez que c'est elle qui a fait fracturer les portes de cette maison, afin d'y dérober les preuves qui pouvaient un jour se dresser contre elle ?

— Je ne sais si c'est pour cela, monsieur ; mais ce que je sais, c'est que, dirigé par M. Huret, je suis arrivé le lendemain à Bruxelles ; c'était le jour des grandes courses au bois de la Cambre ; nous avons guetté autour de cet hôtel avec lui ; de ce jour, si le mot vous plaît, nous vous avons mouchardé, et nous avons su qu'un homme était arrivé en même temps que nous, porteur d'une petite valise, qu'il arrivait de Paris, qu'il a été reçu par M^{me} de Zintsky avant son départ pour les courses ; qu'entré chez elle, en portant cette petite valise à la main, il en est ressorti quelques minutes après les mains vides.

— Et vous prétendez que cet homme était celui qui venait de commettre un crime à Paris et qu'il en rapportait le produit à M^{me} Zintsky ?

— Écoutez, monsieur, je ne prétends rien, mais je crois bien que je ne me trompe pas en pensant cela.

C'était un écrasement ; de Verchemont, accoudé sur son bureau, la tête dans ses mains, était comme atterré ; il n'aurait jamais pensé que des soupçons semblables pouvaient planer sur la tête de celle qu'il aimait ; il était effrayé de la déconsidération qu'une femme ainsi jugée avait pu jeter sur lui.

Du beau temple bâti dans son cœur pour ce culte intime, tout s'écroulait.

Il n'osait plus questionner. Qu'allait-on lui dire encore de cette femme ?

Mais, la situation l'embarrassant, il dit à Chadi :

— Vous avez des renseignements à me donner sur madame ? Vous l'avez vue ce matin ?

Chadi, sentant que le comte reculait, manquait aux promesses qu'il avait faites à Huret d'être discret ; il était lancé, il voulait aller jusqu'au bout.

Et, pressentant bien que l'heure de tout dire était venue, malgré la peine qu'il allait faire au comte, comme on l'avait blessé, il n'hésita pas.

— Mes renseignements, les voici, fit-il sans ménagements. Quand M. Huret a su par moi hier que le caissier était parti, il a dit : « Il se passe quelque chose, veillons ! » Lorsque, le soir, il a su que madame avait donné congé à tout le monde, disant que monsieur travaillerait toute la nuit, qu'on ne devait pas le déranger, il a trouvé ce congé singulier. Il m'a dit de venir passer la nuit près de lui, ce que j'ai fait... Il réside en face, justement.

— Ah ! il demeure en face ? fit Verchemont les lèvres serrées ; dans la rue de la Loi ?

— Oui, monsieur ; les fenêtres donnent juste ici.

— Et ce Huret est ce même agent rebelle qui se plaignait de mon instruction,... que je dus faire révoquer ?

— Oui, monsieur le comte, fit Chadi, c'est celui-là à cause duquel vous avez été obligé de donner votre démission.

De Verchemont se mordit les lèvres et reprit :

— Continuez... Vous deviez surveiller. Alors ?

— Alors, nous nous sommes mis en faction à la fenêtre, devant l'hôtel ; nous avons passé toute la nuit, et nous avons vu, ce matin, au petit jour, dans le brouillard, sortir M^{me} de Zintsky.

— À quelle heure ? fit le comte vivement, essayant de se redresser sur son fauteuil.

— Oh ! je ne sais pas au juste, je ne puis vous dire ; c'est ce matin ; il faisait à peine jour. C'est Huret qui l'a vue le premier ; elle est sortie...

— Seule ?...

— Seule, oui, monsieur, par la petite porte de l'hôtel. Elle était vêtue en bohémienne.

— Et vous l'avez suivie ?

— Naturellement, monsieur le comte, fit Chadi ; nous ne la guettions que pour cela.

— Où est-elle ? demanda-t-il vivement.

— Je vais vous dire tout cela, écoutez-moi. Nous l'avons suivie pas à pas sur les boulevards jusqu'à la gare. C'est moi qui la guettais ; je l'ai vue prendre un billet pour le train de Hollande, puis elle a été à la consigne prendre ses bagages...

— Et c'est là que vous l'avez quittée ?

— Non, nous sommes allés jusqu'à Anvers, et, heureusement pour vous, monsieur le comte, c'est là qu'elle est descendue, et c'est là que j'ai rencontré mon ami Simon, qui vous a sauvé.

De Verchemont n'entendait pas ; il demanda :

— Elle est descendue à Anvers ; et où est-elle allée ?

— Ça, monsieur le comte, je ne saurais vous le dire. M. Huret, craignant d'éveiller ses soupçons en la suivant à deux, m'avait dit de l'attendre à la gare pendant qu'il se mettait à sa piste. Il devait me retrouver deux heures après. Ne le voyant pas revenir, je suis parti, ainsi qu'il me l'avait recommandé. Et heureusement ; car, je vous le répète, monsieur le comte, je ramènerais avec moi le matelot auquel vous devez la vie.

— Il faut absolument que je voie ce Huret. Il le faut ! dit le comte préoccupé seulement d'Iza.

— Si monsieur le comte veut me le permettre, je vais traverser la rue, et je viens lui dire s'il est revenu.

— Allez vite.

Chadi sortit.

Seul, Verchemont, écrasé de honte et de douleur, cachant son visage dans ses mains, pleurait en gémissant.

— Oh ! la misérable ! la misérable ! c'est elle, elle a volé la banque !

Et le malheureux restait écrasé, cherchant à voir clair dans la situation. Convaincu, il se refusait à reconnaître l'infamie de celle qu'il aimait tant.

Le front dans ses mains, il pressait son cerveau, semblant en vouloir faire jaillir la vérité. Et les faits se groupaient ; il se souvenait des agissements d'Iza.

Alors, allant au plus loin, il se rappelait la légèreté avec laquelle elle avait quitté la France, sans penser à lui, qui s'était sacrifié pour elle.

C'était lui qui, fou, halluciné, avait été à la frontière pour la guetter, pour la reprendre. Et, depuis ce jour où tous les deux ils auraient dû chercher le calme et l'oubli, elle n'avait mené qu'une vie de scandale ; toujours la boue, dont il avait été éclaboussé sans cesse !

Aveugle, il n'avait rien compris, rien vu.

Alors qu'il ne voulait rien faire et qu'il pouvait modérer sa vie de luxe, elle l'avait toujours poussé dans le gouffre ; ils pouvaient vivre aisément avec ses revenus ; c'est elle qui l'avait voulu lancer dans les affaires financières.

C'est elle qui avait trouvé cette banque singulière ; tous ces gens étaient donc ses complices, tous ces gens auxquels elle avait si facilement enlevé cette grande affaire, et lui, – gogo, – on lui avait tout pris sans qu'il y vît rien.

C'est elle encore qui avait renvoyé ces gens, qui auraient pu demander leur part du butin qu'elle convoitait, et c'est elle enfin qui avait amené cet homme de confiance, ce caissier qui portait son nom et qui devait enlever tout.

Le doute n'était pas possible.

Le jour où le caissier disparaissait, Iza lui conseillait, à lui, Verchemont, de se tuer, et le niais acceptait.

Elle entourait le suicide de toutes les voluptés. Elle lui conseillait la mort au nom de son amour, au nom de son honneur ; il l'avait crue, et c'était là, après le vol, presque un assassinat.

Elle avait joué une honteuse comédie ; elle l'avait empoisonné, et, lorsqu'elle l'avait vu raide sur le lit, elle s'était sauvée.

Elle avait été retrouver ce caissier ; et, pardi !... le caissier, c'était son amant,... ils se sauvaient ensemble.

Le malheureux était anéanti ; c'était pour cette femme, cette fille, qu'il avait perdu sa vie !

Mais ce qui était plus épouvantable encore, c'est qu'à cette heure son cerveau était battu par le passé. Il se souvenait de leurs premières relations ; ce crime de la rue Lacuée, dans lequel elle avait été mêlée, c'est elle qui, grâce à lui, en avait bouleversé l'instruction.

Là encore, il avait été dupe ; ce qui était mystérieux s'éclairait. Son suicide, c'était le crime renouvelé de la rue Lacuée.

Ainsi qu'on avait retrouvé Léa Médan, le matin, morte au pied du grand lit, on l'avait retrouvé,... lui...

Mais cette femme, cette femme qu'il aimait, cette femme était donc un assassin ? Qu'allait-il faire ?

Un moment, il crut qu'il allait devenir fou sous ces orageuses pensées. Il se redressa, essaya de marcher, fit péniblement quelques pas et, retombant accablé sur un fauteuil, il exclama :

— Et... je l'aime,... je l'aime... Oh ! mon Dieu !... je l'aime !

Et il restait comme abruti, le front bas, l'œil fixe ; il se rendait compte de ce passé que nous devons redire, le jour où il s'avoua qu'Iza le dirigeait. Alors il était pris, c'était fini, il le sentait et il ne luttait pas ; il s'abandonnait, il envisageait les suites de cette passion et il ne reculait pas ; il pouvait y perdre sa situation, peu lui importait : l'amour d'Iza était assez grand pour emplir sa vie.

Oscar de Verchemont était jeune encore : il avait à peine quarante ans et était loin de paraître cet âge.

Grand, bien fait, il était svelte et élégant ; le geste était aisé et calme, les mouvements souples ; toujours très soigneusement vêtu, il représentait l'homme distingué par excellence...

La tête était fort belle ; l'œil, bleu, avait cette douceur lourde qu'on qualifie de regard somnolent ; mais la discussion, l'attention, la passion y apportaient aussitôt un éclair qui l'illuminait d'esprit ; il était peut-être un peu enfoncé sous des sourcils châtain brun, courbes, d'une ligne pure ; mais les paupières étaient épaisses et garnies de cils très bruns et très longs, qui faisaient encore ressortir le charme et la douceur du regard ; le nez était droit et fin ; la bouche, moyenne, avait des lèvres un peu lourdes, entre lesquelles le sourire montrait des dents toutes petites ; les lèvres et le menton étaient rasés, suivant la coutume de la magistrature ; il portait de petits favoris blond roux ; le visage était d'un ovale un peu long ; la peau était claire de teint, fraîche ; on y sentait la santé conservée dans la vie sage de province ; ses cheveux, fins comme de la soie, étaient bien plantés ; ils étaient blonds.

On le voit, Oscar de Verchemont était beau et bien digne, – physiquement, – de la belle créature à laquelle il voulait se sacrifier.

La vie de province, aux amours difficiles, l'avait rendu timide et craintif près des femmes. Le rude métier de juge d'instruction n'avait pas encore bronzé son cœur à la vue des hontes de notre société ; nous avons dit qu'il était à ses débuts.

Le meurtre de Léa Médan était la première grosse affaire qui lui avait été confiée. N'étant pas encore apprivoisé aux mœurs du Palais, à la vie parisienne, il paraissait timide.

Oscar de Verchemont était le dernier descendant d'une famille de soldats ; son père, le seul de sa famille qui eût été magistrat, était mort lorsqu'il était encore bien jeune, et sa veuve s'était consacrée tout entière à l'éducation de son fils ; de là venaient la timidité, la douceur et, disons le mot, la candeur du

jeune magistrat : l'éducation des femmes laisse toujours à l'enfant son caractère féminin.

Il avait fait son droit dans une Faculté de province, près de sa famille. Ses amours s'étaient bornées aux petites servantes de la maison et aux quelques femmes mariées qui avaient été obligées de lui faire leur déclaration... Il avait bien eu aussi, – et ç'avait été un grand scandale, – une veuve bien plus âgée que lui, qu'on surnommait, à cause de cela, la « voleuse d'enfant »... Enfin, ayant débuté dans la magistrature en province, grâce à de hautes protections il était venu bien vite à Paris.

Nous avons dit qu'il était de vieille noblesse.

Éloi, sire de Verchemont, avait été nommé, dans un édit de Charles le Chauve de 857, vidame et seigneur de Vaux, comte de Verchemont.

On retrouve un descendant de la famille dans un rescrit de Charles de Gonzague, lorsque, de la petite ville d'Arches, il fit Charlesville, en 1698. Éloi-Michel de Vaux est nommé sire et comte de Verchemont, sire et baron de Gaillon, grand bailli d'épée du duché de Mantes, prince du saint-empire romain, commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, de Malte.

Un comte Élie de Vaux de Verchemont fut pris, sous la République, correspondant avec l'armée de Condé. Jugé et condamné, il fut exécuté le 5 janvier 1793, pendant que son frère, Michel Verchemont, recevait un sabre d'honneur pour sa belle conduite devant l'ennemi.

Sous l'Empire, ce dernier était colonel ; il avait repris la particule de son nom : Michel, comte de Verchemont. Tué pendant la campagne de Russie, il laissait un fils, Oscar-Charles de Verchemont, le père du jeune magistrat.

Oscar de Verchemont avait été nommé juge d'instruction quelques mois après la mort de sa mère ; on le disait deux fois millionnaire.

En venant à Paris, il était assuré d'un avancement rapide.

Iza devait tout briser, oui, devait tout briser.

La catastrophe était arrivée, l'écroulement ; tout à la fois menaçait de sombrer : honneur, fortune ; mais le sang du gentilhomme bouillait dans ses veines ; il se redressa, en répétant le vieux dicton : « Tout est perdu, fors l'honneur. »

Exprimant ses pensées, il parla tout haut :

« Les poursuivre !... à quoi bon ? Qu'elle ait peur de moi ! je risque moins de la revoir. Moi seul je supporterai le coup. Tout cela n'est, heureusement, qu'une question d'argent ; j'y fais face. Point de poursuite, point de scandale ; que tout cela s'éteigne... On paye. Je liquiderai la banque et je travaillerai. »

Et alors, comme s'il revoyait encore devant lui le spectre qu'il avait vu en reprenant connaissance, il dit :

« Monsieur le comte, mon père, je vous jure que je serai digne de vous ! »

Puis, se replaçant à son bureau, il sonna et, le valet de chambre entrant, il demanda :

— Eusèbe.

Eusèbe était derrière le valet de chambre.

— Monsieur le comte ?

— Ah ! Eusèbe, asseyez-vous près de moi, nous allons finir toutes ces affaires.

V

UN MYSTÈRE

En quelques jours, de Verchemont fut tout à fait remis, non au moral, mais au physique, car le cœur était violemment atteint. C'est alors que, seul dans la ruine, il vit pour combien peu comptait l'amitié de ceux qui l'entouraient. Tous ceux que le luxe de la Grande Iza attirait, tous les amis de Lolotte disparurent. Il s'occupa immédiatement de liquider la situation. Le mobilier de l'hôtel de la rue de la Loi fut vendu, toutes les dettes payées, et le malheureux, n'ayant plus rien, reprit un soir la route de Paris, ne conservant près de lui que le vieil Eusèbe.

Pas une minute l'idée ne lui vint de déposer une plainte contre la misérable ; au contraire, il alla déclarer qu'il ne voulait pas donner suite à l'affaire du caissier, qu'il avait été dénoncer à la première heure.

Il était désespéré, il regrettait de n'être pas mort. Sa consolation était d'avoir pu rembourser tout le monde. Maintenant que cela était fait, il n'y avait plus en lui que cette pensée ; mourir. Il avait été trop cruellement blessé, il était convaincu qu'il ne se relèverait pas. Cette femme était toute sa vie.

Elle était méprisante, il le savait ; elle l'avait volé de complicité avec celui avec qui elle le trompait ; elle avait failli le déshonorer, — elle avait voulu le tuer pour vivre libre de ses dépouilles. Tout cela, il le savait, il en avait la preuve. C'était abominable ; et cependant il l'aimait, il l'aimait toujours, jusque dans son infamie, et il se demandait si la mort n'était pas préférable à cette gangrène qu'il portait en lui.

Eusèbe était très inquiet de voir son maître en cet état ; il avait peur. Il devinait que le comte n'avait d'autre pensée que de renouveler la tentative de laquelle on l'avait si miraculeusement sauvé.

Il voulut remmener dans le Poitou, dans le pays où il avait été élevé ; mais ç'eût été une trop cruelle épreuve pour le malheureux de revoir le vieux château, où tous les siens étaient morts honorés, habité par un autre ; et puis, de Verchemont voulait fuir la vue de ceux qu'il avait connus. Il lui semblait qu'on ne le regardait plus comme autrefois. Paris lui parut préférable : au milieu de tous, il était plus perdu, plus oublié.

Mais il fallait vivre, et le malheureux était ruiné. Le vieil Eusèbe, qui avait dirigé la liquidation, avait persuadé au comte de Verchemont qu'il lui restait encore une dizaine de milliers de francs, et c'était une partie des économies du vieil intendant.

Avec cette dizaine de mille francs, le comte pouvait s'installer modestement à Paris et vivre en attendant de s'être arrêté sur ce qu'il allait faire. Car là était l'embarras.

Le désœuvré n'avait guère d'aptitude ; il avait plus de courage que de moyens ; il était bien le fruit sec qu'on envoie de province occuper une sinécure à Paris. Il pouvait se faire inscrire au barreau ; mais ce n'était pas là un moyen rapide de trouver de quoi vivre, et puis de Verchemont ne se trompait pas, il se jugeait et se sentait insuffisant.

Il avait loué un modeste appartement dans le Marais. Eusèbe restait avec son maître, et, n'ayant plus à s'occuper de sa fortune, prêt à tous les dévouements, il s'occupait de sa personne.

Chaque jour le malheureux devenait plus triste, et le vieil Eusèbe, qui l'observait, en était navré ; il semblait que de Verchemont, pris de découragement, se décidait à aller jusqu'à son dernier sou, pour se tuer ensuite.

Sans rien lui dire, il fit des démarches auprès de ses anciens amis, et il fut étonné, dès les premiers mots, de rencontrer une vive sympathie.

Un jour, il rencontra les mêmes gens avec lesquels il avait traité de la vente des biens du comte, et ceux-ci lui proposèrent un prêt, assurés qu'ils étaient que le comte retrouverait bientôt la situation qu'il méritait. Le vieux serviteur était bien embarrassé : il savait que son maître, beaucoup moins confiant en l'avenir, ne voudrait jamais emprunter, n'étant pas certain de pouvoir rendre la somme ; de Verchemont ne voudrait pas faire de dupes.

Au grand étonnement d'Eusèbe, on revint lui proposer à nouveau, lui disant que l'on se contenterait de sa garantie, à lui Eusèbe.

Cela parut bien singulier au vieillard, qui résolut de chercher ce qu'il pouvait y avoir là-dessous ; le pauvre homme avait naïvement pensé d'abord que le misérable qui avait volé son maître, pris de remords, essayait une restitution, et il accepta une somme ronde, trente mille francs. C'était la vie ; il était temps ! Pour les faire recevoir par de Verchemont, ce fut simple.

Nous le savons, le malheureux vivait sombre, toujours à la pensée dans le passé, souffrant, et cherchant vainement à s'arracher du cœur cet autre poison qu'Iza lui avait versé, l'amour ; confiant dans Eusèbe, ne s'occupant pas des affaires matérielles, s'étant dit résolument : « Bah ! j'irai jusqu'au bout. Il ne faut qu'une seconde d'énergie pour mourir. »

Eusèbe lui dit un jour qu'il avait été appelé par les banquiers qui avaient traité de la vente des biens de de Verchemont. Celui-ci demanda avec inquiétude si des difficultés n'allaient pas surgir sur l'exagération du prix.

— Oh ! monsieur le comte, en tout cas, cela serait trop tard ; l'argent a été versé lorsque les actes ont été signés.

— À quel propos vous demande-t-on, alors ?

— C'est, je crois, parce que, dans ma hâte d'avoir les espèces, je me suis contenté, sauf réserve, des chèques, représentant une somme ronde ; une partie des revenus qui allaient échoir n'avait pas été touchée, et cet argent nous revenait. Je crois que c'est pour faire cette liquidation qu'on nous fait demander.

— Cela viendrait à propos, dit négligemment le comte.

Il fut convenu que le vieux serviteur irait le lendemain.

Eusèbe, le lendemain, dit au comte qu'effectivement c'était pour terminer qu'on le faisait appeler.

— Il revenait encore à monsieur le comte, tous frais payés, une somme ronde de trente mille francs.

— Trente mille francs ! répéta de Verchemont, et vous les avez touchés ?

— Oui, monsieur le comte.

— Nous voilà tranquilles pour quelque temps.

— Il faut espérer que nous le serons pour toujours.

— Que voulez-vous dire ?

Eusèbe dit gaiement :

— Des amis de monsieur le comte, qui me demandaient de ses nouvelles, m'ont dit qu'on s'occupait de trouver pour monsieur le comte un parti...

— À moi ?... fit de Verchemont stupéfait.

— Mais oui, monsieur le comte.

Alors Eusèbe forgea une longue histoire, dans laquelle il dit que chaque jour il était arrêté par d'anciens amis de son maître,

qui tous s'intéressaient à lui ; tout le monde le félicitait sur le sacrifice qu'il n'avait pas hésité à faire pour terminer en honnête homme les affaires de la banque. On savait qu'il avait beaucoup souffert ; on respectait sa retraite, attendant impatiemment de le voir reparaître dans le monde, où il trouverait aussitôt la place qu'il méritait.

Ces mensonges rendirent un peu d'énergie au comte.

Plus tranquille sur sa situation financière, il commença à sortir. Les mensonges, Eusèbe espérait bien en faire des vérités ; car, s'il n'avait pas rencontré les anciens amis de la famille de de Verchemont, connu de tous, il était résolu à aller les voir et à les intéresser au sort de son maître. Maintenant qu'il s'était débarrassé de la pieuvre qui l'étouffait, il était digne de toutes les sympathies, et il espérait bien que le comte en aurait bientôt la preuve.

De Verchemont, qui s'était d'abord abandonné, se redressa et redevint l'élégant cavalier qu'il était lorsqu'il vivait avec Iza. Il rendit quelques visites, et la réception qui lui fut faite le releva tout à fait ; il ne manquait à son calme que l'oubli de celle qui l'avait mis si bas.

L'oubli ! c'était beaucoup demander. Oublier Iza !!

Pendant que de Verchemont entraînait dans cette convalescence morale, le vieil Eusèbe cherchait ce qui poussait les gens qui avaient si largement et si follement payé les biens de son maître à lui faire un prêt aussi important avec une pareille légèreté. Plus que tout autre, il comprenait la sympathie qu'il pouvait inspirer, la confiance qu'il méritait ; mais il savait que les affaires se traitent avec des intérêts et non avec des sentiments.

D'abord, il fut très surpris par les premiers renseignements qu'il obtint ; les gens avec lesquels il avait traité étaient de pauvres diables de faiseurs d'affaires, que des financiers sérieux n'auraient pas pris pour agents. L'affaire était terminée. Les

gens n'avaient plus de réserve à garder, et Eusèbe résolut de s'adresser directement à eux, de plus en plus troublé par ce dilemme que, si c'étaient ceux qui avaient volé son maître qui cherchaient à lui restituer son argent, ils avaient donc volé la banque pour acheter les propriétés. Cela était absurde. Ce que le vieux serviteur redoutait par-dessus tout, c'était de rencontrer Iza dans cette affaire.

Si c'était Iza ! Oh ! cela serait bien malheureux ; ce serait le prélude d'une chute plus terrible pour son maître, et il faudrait aviser au plus tôt. Quoique l'argent venant de cette source eût le caractère d'une restitution, il serait inacceptable. Le vieil Eusèbe était très inquiet. Il s'adressa à un des hommes avec lesquels il avait traité. Celui-ci, bon diable, ne se fit pas prier, et il dit une phrase qui terrifia le malheureux intendant :

— Écoutez, mon cher monsieur, nous n'avons agi, toujours, que pour un brave homme qui m'avait tout l'air d'être un intendant. Mais nous savons qu'il agissait au nom d'une femme.

— D'une femme ! répéta Eusèbe tout pâle.

— Oui, on a dû négocier des titres nominatifs, et c'est ainsi que nous l'avons su.

— Son nom ?

Et il demandait cela, sachant bien qu'il n'y avait pas à douter. Une seule femme pouvait s'occuper de de Verchemont, et c'était Iza, – toujours la Grande Iza, – qui revenait maintenant le déshonorer par ses secours. L'homme répondit :

— Mon Dieu je pourrai vous dire le nom demain. Je ne me souviens plus. Ce que je sais, c'est que c'est une grande dame, une noble.

— Ah ! mon Dieu ! fit Eusèbe, se souvenant qu'Iza prétendait descendre des comtes de Zintsky.

— Mais, si vous voulez connaître l'homme qui faisait l'affaire, je puis vous le montrer. Tous les soirs il vient lire le journal dans un café du quai d'Orsay. C'est là que nous l'avons vu.

Eusèbe accepta, et il fut convenu que le lendemain, à quatre heures, ils se retrouveraient à la Bourse.

Eusèbe était bien tourmenté par ce qu'il venait d'apprendre ; il lui était impossible d'en rien dire à Verchemont, et cependant il ne pouvait laisser les choses en l'état.

C'était bien plus par acquit de conscience que pour s'affirmer la vérité qu'il devait se rendre le lendemain au rendez-vous, car le doute n'était pas possible.

Et cependant, cela était inexplicable ; toute chose a un but, tout crime a un mobile ; quel pouvait être celui de la Grande Iza ?

Il y avait encore là une machination contre laquelle il voulait protéger son maître.

Mais que cela était donc difficile ! Rendre l'argent, il n'y fallait pas penser ; que faire ?

Il se disait bien que son maître n'était engagé en rien ; la première somme, la somme considérable qui avait servi à sauver Verchemont, était le produit d'une vente légalement faite.

Mais il n'en était pas de même des trente autres mille francs. Après tout, dans cette dernière affaire, lui seul était engagé ; il est vrai que, si tout cela était fait dans un but de scandale, on ne manquerait pas de faire valoir que le prêt fait à l'intendant était pour le maître.

Cependant, il n'y avait pas moyen d'échapper à la situation. Eusèbe cherchait sans rien trouver.

En rentrant, il vit son maître plus calme, plus tranquille. Ayant été faire un tour au bois, il y avait rencontré quelques amis, qui tous lui avaient parlé de sa désastreuse affaire, mais dans des termes si flatteurs qu'il en avait été très ému.

Déjà cette affaire de la banque Flamande avait une légende ; il semblait que, sans qu'il le sût, des gens l'avaient racontée d'une façon bien singulière : « agissant en grand seigneur, il y avait jeté sa fortune, ne voulant pas qu'un seul des actionnaires y perdît un centime.

» Trompé par sa maîtresse en même temps que volé à la banque par le caissier, l'une avait dévoré une grande partie de sa fortune, l'autre avait enlevé ce qui lui restait.

» Et Verchemont, qui pouvait chasser la maîtresse sans payer les dettes considérables qu'elle avait faites par sa vie folle, s'en était séparé comme un galant homme, en payant tout.

« Verchemont, qui pouvait prouver qu'il n'était pas la cause des soustractions faites à la banque, en avait fait une question d'honneur ; on avait confiance en lui, il avait été trompé : il ne voulait pas décliner sa responsabilité, et il avait tout payé. »

De tout cela, il ressortait que le comte de Verchemont venait de reconquérir comme un brevet d'honorabilité ; et cela lui avait donné courage et espoir.

Il avait encore des amis puissants, les mêmes qui lui avaient tourné le dos lorsqu'il était parti avec Iza, et qui consentaient à s'occuper de lui désormais. Il pourrait reprendre sa carrière brisée, et, revenant à ses goûts modestes d'autrefois, il retrouverait la tranquillité.

Avait-il oublié Iza ?... Non ; mais, n'en entendant pas parler, le souvenir s'atténuait, et il voulait se persuader qu'il l'aimait moins.

En cela il y avait de la vérité ; elle avait été si indigne, et cela sans raison, puisqu'elle était sa maîtresse absolue, qu'elle pouvait obtenir ce qu'elle avait pris ; si indigne que, dans ses moments de bon sens et de calme, se rendant à l'évidence, il se sentait pris de dégoût pour elle.

Pour arracher tout à fait cet amour, déjà atteint, il eût fallu un amour nouveau ; mais cela était bien loin de la pensée et des désirs du comte.

Ce que le vieil Eusèbe constatait avec plaisir, c'est que, le courage et l'espérance étant revenus, la pensée de mourir s'envolait.

Le vieil intendant passa une fort mauvaise nuit, la tête bourrelée par ce qu'il avait appris, cherchant toujours un moyen d'agir.

Le lendemain, il alla au rendez-vous qui lui avait été donné ; il trouva son homme. Celui-ci l'emmena au café d'Orsay et lui montra assis dans un coin du café, seul, lisant son journal, l'homme dont il lui avait parlé.

— Ah ! mais c'est Denis ! exclama le vieil Eusèbe.

— Vous le connaissez ? fit l'individu.

— Oui, oui, parfaitement. Je vous remercie, laissez-moi.

— Pardon, fit l'homme, un mot.

Eusèbe crut que l'individu lui demandait de l'argent ; mais aussitôt l'autre, lui appuyant sur le bras :

— Est-ce que vous plaisantez ! Pour qui me prenez-vous ? J'ai seulement un mot à vous dire ; venez avec moi, écoutez.

Ils s'éloignèrent un peu du café, et l'homme dit :

— Ce que j'en fais, c'est pour vous être agréable ; vous m'avez paru attacher une grande importance à connaître la per-

sonne. Je fais des affaires avec lui, je pourrais en faire avec vous ; je voudrais que vous ne considérassiez ce que j'ai fait que comme un service rendu.

Eusèbe ne comprenait pas ; il ajouta :

— C'est-à-dire que vous ne dissiez pas que c'est moi qui vous ai renseigné, que c'est moi qui vous l'ai montré.

— Oh ! monsieur, fit Eusèbe en lui serrant la main, vous pouvez compter sur ma discrétion. Je vous suis trop reconnaissant de ce que vous avez fait, pour risquer en rien de vous être désagréable.

— Au revoir ; si vous avez besoin de moi, soit pour faire vendre, soit pour emprunter de l'argent, vous savez où me trouver.

— Oui, oui, nous nous reverrons. Au revoir.

L'homme partit. Eusèbe se promena un peu sur les quais pour se remettre, car il avait été bouleversé en reconnaissant la personne qu'on lui désignait, et il répétait :

— Denis, Denis, l'intendant de la duchesse !... Mon Dieu, qu'est-ce que cela veut dire ?

Mais, cependant, il était plus tranquille. Iza n'était pas dans tout cela.

Eusèbe, marchant sur les quais, réfléchissait ; il se disait :

— M^{me} la duchesse, sachant que les biens de M. le comte étaient à vendre, n'a pas voulu que ses biens passassent dans une autre famille, et elle les a fait racheter,... très cher. Cela est œuvre de bonne parente, sachant la situation de monsieur... Mais, ce prêt !... que je n'ai pas cherché, qu'on m'a proposé et consenti si légèrement... C'est M^{me} la duchesse. Ah ! si M. le comte y avait pensé ! C'est là qu'était le bonheur.

Puis, comme frappé d'une idée subite, il dit :

— Mais, mon Dieu, est-ce que M^{me} la duchesse en serait toujours... ? Elle l'aimait, autrefois, son grand cousin ; elle est veuve... Oh !... si cela était, si c'était dans ce but... Je n'ose l'espérer... Voyons !

Le vieil intendant était tout ému par ce qu'il pensait :

« Je vais voir Denis ; cela est tout naturel, je me mets à une table voisine de la sienne, puis je feins tout à coup de m'apercevoir qu'il est là... C'est ça. »

Et Eusèbe entra dans le café, alla se placer à une table près de celle de Denis, qui, plongé dans la lecture de son journal, ne leva pas la tête.

Eusèbe prit un journal illustré et le feuilleta.

Denis quittant son journal, leurs regards se rencontrèrent.

— Ah ! monsieur Denis, fit Eusèbe se levant, allant vers la table de Denis, qui s'était levé en disant :

— Tiens ! monsieur Cadenac ; et par quel heureux hasard êtes-vous ici ?

— Je faisais des courses pour M. le comte ; je suis rentré me reposer.

— Vous êtes donc fixés à Paris, maintenant ?

— Nous allons probablement nous y fixer. Et vous-même ? M^{me} la duchesse est à Paris, maintenant ?

— Momentanément, oui.

— Vous allez me donner de ses nouvelles. Ah ! mon Dieu, que M. le comte sera content !

— Je l'apprendrai à la duchesse, qui assurément attendra sa visite, sachant qu'il est à Paris.

— Ah ! que je suis content de vous voir !

— Asseyez-vous donc là, mon cher monsieur Cadenac ; il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus ! nous allons causer un peu.

— Ah ! oui, il est arrivé bien des choses depuis.

— Oui, nous avons su la catastrophe.

— Oh ! fit Eusèbe, vous savez...

Et il faisait tous ses efforts pour voiler son regard malicieux.

Il prit place devant l'intendant de la duchesse, se préparant à causer.

Ils ne se trompaient pas ni l'un ni l'autre en disant qu'ils étaient bien heureux de se rencontrer. Depuis longtemps, M. Denis avait reçu l'ordre de revoir l'intendant du comte de Verchemont ; mais il fallait pour cela agir discrètement, attendre les circonstances.

L'occasion se présentant, il la saisissait avec joie.

Le vieux Cadenac, de son côté, venait de tout deviner, et il était bien heureux, car il allait s'employer tout entier à faire le bonheur de son maître.

C'est une race aujourd'hui finie, c'est à peine s'il en reste encore quelques rares exemples au fond des campagnes, que celle de ces vieux et bons serviteurs de la famille, élevés chez les pères et qui reportaient sur les enfants l'affection qu'ils avaient eue pour leurs vieux maîtres.

Affection qui s'était augmentée, toute pleine de sacrifices ; l'enfant était le maître de ces vieillards.

Aujourd'hui, le domestique est autoritaire, c'est le serviteur qui est le maître ; il ne s'intéresse à celui qu'il doit servir que pour lui nuire. Le maître est l'ennemi.

Au contraire, les deux braves gens que nous avons vus assis l'un devant l'autre, au café d'Orsay, n'avaient qu'une même pensée, servir au mieux leurs maîtres.

Eusèbe dit :

— Ah ! mon cher Denis, que de malheurs depuis le jour où vous veniez chez nous !

— Oui, nous avons su cela.

— Maintenant, mon pauvre maître est obligé de chercher une situation. On a dit beaucoup de mensonges sur lui, allez ; il est toujours resté l'honnête homme qu'il devait être.

— Oh ! nous savons bien cela, fit Denis. Voyez-vous, Cadenac, quand les enfants de chez nous, élevés dans des principes pieux, arrivent à Paris et tombent dans les mains de ces créatures, ils deviennent aussitôt leur proie ; ils sont sans défense, ils ne peuvent réagir ; croyant au bien, ils s'abandonnent et sont bien vite perdus.

— Ah ! soupira Eusèbe, comme vous dites la vérité ! Mais enfin, nous avons une joie, c'est que maintenant il est arraché de ses griffes.

— Ainsi, c'est fini ?

— Oh ! absolument.

— Mais enfin, interrogea Denis, comment cela est-il arrivé ?

— C'est épouvantable. Écoutez.

Et Eusèbe lui raconta le plan conçu et exécuté par Iza.

— Mais c'est la dernière des coquines ! exclama Denis. Et M. le comte ne la poursuivra pas ?

— Pourquoi voulez-vous qu'il la poursuive ? Il faudrait révéler à tout le monde cette scandaleuse histoire ; à quoi bon ?

— Et maintenant, que dites-vous que va faire le comte ?

— Des amis s'intéressent à lui. Maintenant, on le sait beaucoup plus raisonnable, et nous espérons qu'il sera bientôt renommé.

— Est-ce bien là la situation qui convient à M. le comte ?

— Mais, mon pauvre Denis, je vous répète que la moindre situation nous agréerait, car nous sommes absolument sans rien.

Et, regardant fixement le vieil intendant, il ajouta :

— Savez-vous que nous ne vivons que d'emprunts ? Il faudra rendre un jour ou l'autre.

Denis cherchait sur la table, évitant le regard de son ami, qui continuait obstinément :

— Si vous saviez la joie que nous avons eue, dans ce désastre, de trouver des amis inconnus qui sont venus à notre aide pour nous sauver ! Ah ! mon pauvre Denis, sans eux, nous étions perdus ! Et que nous voudrions les connaître !

Denis baissait toujours la tête, de plus en plus embarrassé.

— Enfin, cela redonne du courage, et, grâce à eux, M. le comte se relèvera.

— Mais, demanda Denis, sait-on ce qu'est devenue cette femme ?

— Non.

— Et M. le comte ne s'en occupe pas, n'y pense pas ?

— Jamais, c'est une chose que je remarque avec plaisir : depuis la catastrophe, il a d'abord paru beaucoup souffrir ; puis cela s'est atténué ; il semblait que, redevenant maître de lui, jugeant la femme comme elle le méritait, l'affection qu'il avait eue s'envolait tout à fait. Alors c'est à peine s'il en parlait, il semblait qu'il évitait même de prononcer son nom ; maintenant, au contraire, il en parle avec indifférence. Quelquefois, sombre, pensant peut-être à la situation perdue, il lui jette une injure, et je l'entends dire : « Oh ! la misérable ! » Mais c'est tout.

— Et, demanda Denis en regardant bien fixement Eusèbe, vous croyez bien que cette passion est morte, qu'un jour ou l'autre cela ne renaîtra pas ?

— Oh ! non, non, non, cela n'est pas possible.

— Ceux qui nous ont parlé de cette femme,... du moins, reprit-il vivement, ceux qui m'ont parlé de cette femme disent que c'est une charmeuse ; quand elle tient un homme, il est impossible que cet homme s'en détache.

— Il y a bien un peu de cela ; mais, Dieu merci, le charme est rompu maintenant.

— En êtes-vous bien certain ?

— J'en suis convaincu.

Il y eut un silence, au bout duquel, un peu embarrassé, Denis reprit :

— La situation de M. le comte pourrait se rétablir ; je ne parle pas s'il retrouvait la place qu'il a tenue dans la magistrature, car ce n'est pas quand on a tenu le rang de M. le comte qu'une situation semblable peut suffire. M. de Verchemont est jeune encore. Il lui faudrait trouver un bon parti.

— Oh ! vous avez raison, répondit en souriant Eusèbe ; voilà, voilà ce qu'il faudrait. En même temps qu'un amour nouveau le relèverait, je reverrais le bonheur chez nous, une famille nouvelle... Ah ! mon cher Denis, si vous saviez combien j'ai rêvé cela !

— Maintenant, vous êtes seul avec M. le comte, vous êtes presque son conseiller ; voilà où vous devriez le pousser.

— Oui. Il faudrait connaître, voir quelqu'un.

— Cela me paraît facile. Si, d'abord, M. le comte en prenait le parti, il n'aurait qu'à voir autour de lui, dans ses relations.

— Oh ! c'est bien difficile à cette heure.

— Vous paraissez toujours redouter que l'amour ancien ne renaisse.

— Oh ! ce n'est point cela, répondit vivement Eusèbe, voyant bien où tendait Denis ; non, de ce côté, je suis certain de M. le comte, c'est fini, bien fini. Qu'aujourd'hui, demain, cette femme reparaisse : M. le comte refusera de la voir. Elle viendrait chez nous,... il la ferait chasser.

En disant cela, Eusèbe mentait. Il prenait son désir pour des réalités, car il savait bien que son maître n'aurait pas cette force. Ce qu'il redoutait le plus, c'était justement cette rencontre. Il n'était pas sûr que, le comte retrouvant Iza, Iza ne s'emparât de lui à nouveau ; il était tranquille dans la situation actuelle, car la grande fille ne donnait pas son amour, et le comte n'était plus assez riche pour l'acheter.

Mais, lorsque le comte de Verchemont se serait relevé, peut-être essaierait-elle de revenir ; pour y résister, il n'y avait qu'une chose au monde : une famille. C'était cette famille qu'il désirait que le comte eût au plus tôt.

Il affirma de nouveau que la pensée d'Iza était éteinte à jamais dans le cerveau de son maître. Alors Denis, accoudé sur la table, dit négligemment :

— Est-ce que M. le comte ne pense jamais au pays, là-bas ? Il n'a pas l'idée, pour oublier ce qui vient de se passer, d'aller se retremper dans ses souvenirs d'enfant ?

— Si, parfois, et je l'y pousse. Il y a quelques jours encore, on parlait de vous.

— De nous ?

— Oui, M. le comte racontait une histoire d'enfant, de lui et de M^{me} la duchesse.

Et, en riant, Eusèbe ajouta :

— Il l'appelait ma *petite bonne amie*.

— C'est vrai, madame raconte cela quelquefois. Il avait été question de mariage entre les parents.

Alors, comme si une idée subite jaillissait de son cerveau, Eusèbe s'écria :

— Ah ! voilà, voilà ce qu'il faudrait à monsieur, voilà le vrai parti ! ce serait de renouer aujourd'hui les projets d'autrefois.

— Eh ! eh ! eh ! fit en riant Denis, cela serait peut-être possible.

— Est-ce que vous croyez que M^{me} la duchesse accepterait ? Mon pauvre maître est ruiné.

— Oh ! mon cher Eusèbe, vous savez bien que ce n'est pas l'argent qui dirigerait M^{me} la duchesse en semblable affaire.

Eusèbe, appuyant sur le bras de Denis et le regardant finement, lui demanda :

— Croyez-vous, Denis, que la duchesse aimerait son cousin ?

— Mon ami, vous me faites une question à laquelle je serais fort embarrassé de répondre ; ce que je puis dire, c'est qu'elle a pour lui la plus grande estime ; c'est qu'elle a déploré ses agissements, c'est qu'elle a beaucoup souffert de sa conduite avec cette créature.

— Merci, fit Eusèbe.

Ils se turent, comme embarrassés d'en avoir autant dit.

Les deux vieux intendants venaient d'agir chacun pour son maître comme des grands-parents ; ils se taisaient, mais ils s'étaient compris, et ils allaient agir.

VI

UNE RENCONTRE

Quand les vieux amis se quittèrent, Eusèbe avait peine à contenir sa joie : il bâtissait déjà tout un avenir nouveau ; il ne savait pas encore comment il s'y prendrait pour engager son maître dans la voie qu'il voulait lui faire suivre, mais cependant il était assuré qu'il réussirait.

Il voyait déjà tout renaître : la vieille famille qu'il avait servie retrouvant sa splendeur, ceux qu'il aimait lui en apportant d'autres à aimer.

Il trouvait bien noble et bien digne la conduite de la duchesse, cette petite-cousine veillant dans l'ombre sur celui qu'elle aimait, ne jugeant pas ses fautes, ne considérant que le danger qu'il courait et ne reculant devant aucun sacrifice pour l'en tirer.

Il disait :

« Oh ! c'est bien là le sang de la famille. Bon sang ne peut mentir. »

Il fallait amener une entrevue entre la duchesse et le comte ; il fallait que ce dernier devînt un familier de la duchesse ; il fallait enfin que M. de Verchemont en devînt amoureux ; c'était bien des choses, et cependant Eusèbe était résolu à les faire arriver.

Il marchait allègrement ; quoique n'ayant rien à faire le soir, il semblait pressé d'être arrivé.

Lorsqu'il rentra, le comte était en ville ; il s'occupa vivement de faire dresser le couvert, désireux que celui-ci ne s'aperçût pas de son absence.

Quand le comte de Verchemont rentra, Eusèbe fut tout surpris de le voir sourdement agité, impatient.

Il était tout inquiet de le voir ainsi et de ne pouvoir l'interroger pour en savoir la cause.

Ce fut de Verchemont qui alla au-devant de ses désirs en disant :

— Eusèbe, vous vous souvenez de cet homme qui était depuis quelques jours à mon service à Bruxelles et qui me surveillait ?

— Oui, monsieur le comte.

— Cet homme me surveille encore. Voilà deux fois, hier et aujourd'hui, que je le rencontre à quelques pas d'ici.

— Est-ce que monsieur le comte l'a rencontré en revenant là ?

— Non seulement je l'ai rencontré, mais j'ai vu qu'il me suivait.

Le vieil Eusèbe, tout troublé, dit :

— Je demande à M. le comte la permission de sortir quelques minutes ; je vais voir s'il est venu demander des renseignements dans la maison.

— Allez.

Le vieil intendant, tout tremblant, sortit. C'est qu'il était très inquiet : quel nouvel obstacle allait encore surgir et renverser ses plans juste au moment où il croyait que la situation de son maître allait se rétablir ? N'était-ce pas Iza qui reparaisait ?

Cet homme n'était-il pas plutôt au service de cette femme que de ceux qui la poursuivaient ?

Il descendit rapidement. Il arriva sous la porte cochère juste au moment où Chadi entra, se dirigeant vers la loge du portier.

Eusèbe se plaça devant lui et, se dressant, lui dit avec sévérité :

— Que voulez-vous ? que venez-vous faire ici ?

— Oh ! c'est bien vous, fit Chadi... Mais rien du tout.

— Êtes-vous donc chargé de surveiller toujours M. de Verchemont ?

— Vous fâchez pas, je ne suis pas ce que vous croyez. Voilà encore que, comme lui, vous allez me prendre pour un mouchard.

— Cela en a l'air. Comment vous trouvez-vous ici ? qu'y venez-vous faire ?

Chadi était tout rouge ; il répondit vivement :

— Je vais vous dire ça en deux mots : je travaille à côté, là, au coin de la rue Saint-François, chez M. Tussaud ; tous les matins, je passe dans cette rue pour aller à mon travail ; tous les soirs j'y passe également pour retourner à la maison. Voilà deux jours que j'aperçois M. de Verchemont. Tout étonné de le revoir à Paris, je me suis demandé ce qu'il faisait dans le quartier. J'ai même pensé autre chose ; je me suis dit : est-ce qu'il serait à Paris avec sa Lolotte ? si je le rencontre encore, je le suivrai pour voir ça. Le rencontrant tout à l'heure, je l'ai suivi, et je venais ici demander à la concierge s'il vivait seul et ce qu'il faisait.

— Mais en quoi tout cela pourrait-il vous intéresser ?

— Oh ! en rien, c'est vrai ; cependant, je ne vous le cache pas, j'ai de l'affection pour M. de Verchemont, et ça m'ennuierait si ce que je vous dis était arrivé.

— Il faut que vous l'estimiez peu pour le supposer capable de ce que vous dites là.

— Ah ! bien, tant mieux.

Chadi, très embarrassé d'avoir été surpris, avait hâte de se retirer ; Eusèbe le retint en lui demandant :

— Vous m'avez parlé sincèrement ?

— Pardi ! pourquoi voulez-vous que je me cache ? J'ai rien fait de mal. Ce n'est pas pécher que d'être curieux.

— Vous n'êtes chargé par personne de faire le métier que vous faites ?

— Ah ! dites donc, vous, je vous ai déjà dit que je ne faisais pas ce métier-là. Pour qui donc me prenez-vous ?

— Ce n'est pas ce M. Huret qui vous a lancé sur nous ?

— Non !... puisque je vous dis que non !..., Huret, en voilà un encore qui ne se soucie guère de moi... Je ne sais pas ce qu'il est devenu ; il y a même des moments, quand j'y pense, où je trouve ça drôle.

— Vous ne savez pas ce qu'il est devenu ?

— Du tout, je suis revenu de Bruxelles tout seul.

— Ah !

Puis, Eusèbe demanda tout à coup :

— Voulez-vous monter avec moi voir monsieur et lui répéter ce que vous m'avez dit là ?

— Lui répéter que je ne suis chargé par personne de le surveiller ?

— Oui, cela lui fera plaisir.

— Je ne demande pas mieux, car je ne veux pas qu'il me prenne pour ce que je ne suis pas.

— Eh bien ! venez, dit Eusèbe en l'entraînant.

Quelques minutes après, Chadi se trouvait en présence du comte de Verchemont et il lui montrait que, loin de le surveiller, au contraire, lorsqu'il l'avait reconnu, il l'avait suivi pour obtenir des renseignements pour lui-même.

Il lui raconta que, depuis le jour où il l'avait vu pour la dernière fois à Bruxelles, il s'était mis à la recherche d'Huret sans pouvoir obtenir de ses nouvelles ; il était retourné à Anvers avec le matelot Simon ; là encore, il n'avait rien appris.

Alors, comme il ne pouvait rester dans cette inaction, il avait été obligé d'écrire à Paris et de demander de l'argent pour revenir.

Il y avait dans tout cela un inexplicable mystère ; car, dès son retour à Paris, il s'était rendu chez Huret, et là encore il avait appris que l'agent n'avait pas reparu. On ne savait pas ce qu'il était devenu.

De Verchemont paraissait très surpris ; il fit remarquer que le départ d'Iza coïncidait avec la disparition de l'agent.

Interrogeant Chadi, qui se livrait complètement, n'ayant plus mission de rien cacher, et avouait tout ce qui s'était passé à Bruxelles, il apprit le dernier jeu d'Huret qui consistait à feindre d'être éperdument épris de la Grande Iza.

Le comte, un peu blessé, observa qu'il était possible que l'agent eût été pris dans les filets qu'il avait tendus.

Il savait, par expérience qu'il était difficile de lutter contre la grande fille.

Quand Chadi se retira, de Verchemont se trouvait soulagé par l'entretien qu'il avait eu. Il avait appris tout ce qui était resté obscur pour lui depuis son départ de Bruxelles.

Cela était maintenant une affaire finie ; Iza était disparue, ainsi que ceux qui troublaient sa vie.

Visiblement, il était plus à l'aise.

Le vieux Cadenac commença son œuvre en disant à son maître qu'il avait rencontré dans ses courses l'intendant de la duchesse Hélène. Celle-ci était à Paris depuis quelque temps.

Il observait sur le visage du comte l'intérêt qu'il portait à ce qu'il lui disait ; mais de Verchemont sembla attacher peu d'importance à la nouvelle.

Alors Eusèbe dit que M. Denis devait annoncer à sa maîtresse la présence de M. de Verchemont à Paris. Le comte dit alors à Eusèbe qu'il eût préféré qu'on ne parlât pas de lui ; il se trouvait ainsi obligé de rendre une visite qui l'embarrassait dans la situation précaire où il se trouvait.

Eusèbe s'excusa ; mais, au fond, il était satisfait : le comte était résolu à se rendre chez sa cousine.

Le soir, de Verchemont en parlait à son intendant :

— Il y a bien dix ans que je n'ai vu Hélène, disait-il ; c'était alors presque une enfant. La reconnâitrai-je seulement !

— Monsieur le comte se souvient, quand M^{me} la duchesse était petite, on l'appelait sa petite bonne amie.

— C'est vrai ; si je n'avais perdu sitôt ceux que j'aimais, cette union se serait consommée, ma vie aurait été tout autre. Je ne serais pas où j'en suis. Voilà ce qui est pénible, Eusèbe, c'est

de se retrouver pauvre au milieu des siens, et pauvre par sa faute. Il semble que chaque mot qu'ils disent est une allusion aux fautes commises.

— Oh ! M. le comte n'a pas à redouter cela de la part de M^{me} la duchesse.

— Qu'en savez-vous ?

— Denis m'a dit qu'on parlait souvent de M. le comte, et dans les termes les plus flatteurs.

— Enfin, j'irai.

L'entretien en resta là ; le lendemain, le comte n'en parla plus. Eusèbe cherchait à tout propos le moyen de parler de la duchesse Hélène.

Trois jours après, il dit qu'il avait encore rencontré Denis ; le lendemain, le comte, en s'habillant, demanda à Eusèbe l'adresse de la duchesse. Il avait réfléchi ; il était décidé ; aussi le vieux domestique, enchanté de cette détermination de son maître, s'occupait-il minutieusement de sa toilette.

Verchemont se rendit rue des Pyramides ; il y fut reçu comme un homme qu'on attend, qu'on désire. Étonné et ravi de la beauté de sa cousine, il se trouva tout ému près d'elle.

L'impression qu'il ressentit l'étonna. C'était la première fois, depuis qu'il avait rompu avec Iza, qu'il se trouvait en présence d'une femme et qu'il la remarquait.

Prié de rester le soir au dîner où se trouvaient quelques anciens amis de la famille, il accepta, déjà entraîné par les charmes de la duchesse Hélène. Sans qu'il s'en doutât, tout avait été préparé.

En effet, Eusèbe, dès qu'il eut su que son maître allait voir sa cousine, avait fait prévenir Denis.

Aussitôt celui-ci avait, pour le soir, fait organiser le dîner, et de Verchemont se trouvait tout à coup en famille, sans embarras, au milieu des siens, ce qu'il n'aurait osé rechercher seul.

L'accueil qui lui fut fait le ravit ; aucun ne fit allusion aux douloureux événements de sa vie.

Au contraire, chacun lui conseillait de retourner au pays vivre bourgeoisement.

Tous feignaient d'ignorer le désastre.

Lorsqu'il partit, il était accompagné par un oncle de la duchesse, un cousin à lui.

Celui-ci lui dit :

— Mon cher Oscar, je n'ai point voulu vous parler là-haut de tout ce qui est survenu ; vous êtes jeune encore, vous devriez reprendre le rang que vous teniez ; pour cela, il suffit d'un peu de volonté.

Le comte, embarrassé, allait répondre ; mais, sans lui en laisser le temps, son interlocuteur continua :

— Je sais ce que vous allez me dire ; ne redoutez rien ; tous nous sommes autour de vous, prêts à vous servir. Je ne vous demande pas, mon cher ami, je pourrais dire mon cher enfant, de confiance embarrassante ; nous savons tout. Vous avez été bien malheureux ; mais vous avez courageusement agi, vous avez rompu avec ce passé douloureux. Nous sommes prêts, mon cher ami, à vous servir tous.

— Merci, fit le comte vivement ému, en prenant la main qu'on lui tendait ; il faut maintenant, sans plus attendre, que je me refasse une situation toute nouvelle. Je n'ai plus rien.

— Vous avez l'affection de ceux qui vous entourent. Vous êtes à l'âge où il faut se créer une situation définitive, une famille enfin.

— Ah ! mon cher Christian, que me dites-vous là ?... Une situation, une famille, me marier... Ce serait le bonheur. Mais que pourrais-je trouver dans la position où je suis ?

— Croyez-vous donc qu'autour de vous il n'est personne qui ne penserait à autre chose qu'à la fortune ?

— Mariage d'amour ! rêves que font les jeunes gens ! je ne suis plus de cet âge. Il n'y faut pas penser ; je vous remercie de votre sympathie. Je me réclame de vous pour m'aider à retrouver une situation qui me permette de vivre ; là est ma seule ambition.

— Voyons, Oscar, vous ne me comprenez pas ; vous ne voyez pas autour de vous ?

— Non.

— Hélène est veuve.

Le comte s'arrêta et regarda son cousin Christian.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, mon cher ami, que dites-vous là ? La pauvre chère belle duchesse s'affliger d'un pauvre diable tel que moi !

— Et pourquoi donc pas ?

— Ne pensez pas à cela. Elle est jeune, elle est belle, elle est riche, trop riche surtout ; moi, je suis pauvre, épuisé...

— Mais raisonnable...

— Oh ! trop raisonnable peut-être, pour elle.

À son tour, Christian prit le bras d'Oscar et l'arrêta pour lui dire :

— Et si je vous affirmais, moi, que la chose est possible ?...

— Je vous répondrais que vous êtes le plus charmant des hommes, que je suis bien heureux des marques d'intérêt et de sympathie que vous me montrez ; mais que vous prenez vos désirs pour des réalités.

— Point du tout... Voyons, Oscar, répondez-moi, ne discutons pas. Aimez-vous Hélène ?... ou vous sentez-vous capable de l'aimer ?

— Mon cher ami, ce n'est pas sérieux ce que vous me demandez là.

— Répondez-moi, laissez-vous aller à ma folie,... si vous voulez,... à mon rêve.

— Eh bien, fit en riant Oscar, oui, Hélène est adorable ;... évidemment je l'aimerais ; évidemment, si je devais me marier, j'aimerais à l'avoir pour femme.

— À la bonne heure ! c'est tout ce que je vous demande, et vous m'autorisez...

— À quoi ?

— À lui demander sa main.

— Mon cher Christian, si je ne vous connaissais, je vous dirais que vous êtes fou. Vous ne vouliez pas me rendre ridicule.

— Mon ami, vous savez assez quel est mon caractère pour que je ne m'engage pas sans raison dans une semblable affaire.

Et cette phrase était dite d'un ton qui la soulignait et qui fit lever la tête à de Verchemont.

— Que me dites-vous là ?

— Je vous demande encore une fois, Oscar, voulez-vous que je fasse cette démarche ?

— Faites, mon cher ami, faites, dit de Verchemont beaucoup plus ému qu'il ne voulait le paraître en remarquant l'insistance et l'assurance de son ami.

— Demain, vous aurez une réponse.

Ils se quittèrent. De Verchemont regagnait son petit appartement du Marais, tout bouleversé par ce qui venait de se passer, n'osant y croire.

Il rentra chez lui, rêvant à ce qu'on venait de lui dire.

Ce qu'il avait d'abord cru impossible lui semblait peu à peu, après réflexion, la chose la plus simple du monde ; puis il redoutait quelques minutes après que cela ne vînt à manquer.

À cette heure bourdonnaient dans son cerveau tous ses souvenirs d'enfant ; il se revoyait avec sa petite cousine Hélène, lui, le grand collégien, courant dans le parc. Il entendait encore la voix de ceux qui n'étaient plus : les grands-parents, les fiançant déjà l'un à l'autre.

Comment aussi, pourquoi, depuis si longtemps, était-il passé près d'elle sans la voir, sans y penser ? Car c'était là qu'était véritablement le bonheur. Elle était belle, charmante, et il n'avait rien vu.

Alors, le doute revenait ; il se disait que c'était une folie ; demain, lorsque le cousin parlerait à la duchesse, celle-ci aurait un petit mouvement d'épaules dédaigneux ; dans la situation brillante où elle se trouvait, il était fou de penser qu'elle consentît jamais à prendre sa misère.

Et puis, seul avec lui-même, se jugeant, il se trouvait indigne, et cela lui arrivait sans cesse.

Plus sévère que ceux qui l'entouraient, que ses amis, il se disait que ce n'était que par des expédients qu'il était sorti d'une mauvaise affaire.

Il avait été fou. Un homme de son rang, de son nom, ne se livre pas ainsi à une femme, ne mène pas la conduite scandaleuse qu'il avait menée. Tout cela était autant de raisons qui devaient éloigner de lui la belle duchesse Hélène.

Il passa toute la nuit dans ces alternatives de doute et d'espoir.

Le matin, plus calme en s'éveillant, considérant froidement la situation, il jugea que la chose était impossible ; un moment même il eut l'idée d'écrire à son cousin Christian, pour le prier de ne point donner suite à ce qu'ils avaient décidé la veille ; il ne le fit pas, parce qu'il ignorait sa demeure et se trouvait par conséquent dans l'impossibilité de lui faire parvenir la lettre.

Il était enragé d'avoir agi aussi légèrement, d'avoir cédé si vivement à ses instances ; assurément, par son refus, la duchesse le rendrait ridicule.

Il était nerveux, maussade, lorsque Eusèbe lui fit servir son déjeuner.

Le vieux serviteur était inquiet de voir ainsi son maître ; il n'osait l'interroger, et, ne pouvant se douter de ce qui s'était passé la veille, il ne savait que s'imaginer et craignait que son maître n'eût fait encore une désagréable rencontre.

Le comte achevait son déjeuner lorsqu'on sonna.

Un domestique apportait une lettre.

De Verchemont la lut vivement, et son visage se transforma, il devint radieux : c'était son ami Christian qui lui apprenait que la duchesse Hélène agréait sa demande.

Quelques minutes après, une nouvelle lettre arrivait, le priant d'aller le soir chez la duchesse.

Le comte était joyeux ; il se fit hâtivement habiller, impatient déjà d'être au rendez-vous.

La vie, si lugubre depuis deux ans, s'éclairait tout à coup ; il se sentait revivre, car c'était moins la situation de la duchesse qui le charmait que sa personne même ; un amour nouveau revenait en lui, arrachant la passion ancienne, effaçant tout.

À cette heure, il ne pensait plus à Iza.

Le soir, lorsqu'il arriva chez la duchesse, les parents étaient réunis, c'était un grand dîner de famille.

Hélène, en le recevant, le fit asseoir près d'elle et répondit franchement au premier compliment qu'il lui adressa :

— Depuis longtemps je vous attendais.

Il tomba à ses genoux et prit sa main qu'il couvrit de baisers.

Lorsqu'il voulut parler de lui, de ce qu'il était, de sa situation, elle lui imposa silence.

— Ne parlons point de cela, cousin ; je sais.

— Je suis un fou, j'étais un aveugle ; j'ai passé près de votre cœur sans le voir ; il m'a fallu le malheur pour me souvenir que vous étiez celle que ma mère me destinait, alors que j'étais indigne de vous.

— Oh ! ne dites pas cela ; vous étiez jeune, vous avez follement agi, mais vous êtes resté digne dans l'adversité.

— Je suis honteux, honteux même de ma pauvreté.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle folie ! Croyez-vous, cousin, que je pense qu'en me demandant ma main votre but est de conclure une affaire ? Je sais bien ce que je suis, ce que je vauz, et je sais bien que c'est moi, moi seule, que vous épousez.

De Verchemont la contemplait avec émotion. Les parents arrivaient. On les félicita tous les deux sur cette union qui devait

resserrer la famille, et de ce jour tout fut convenu, entendu, arrêté.

Tous les soirs, le comte de Verchemont venait chez la belle duchesse, sa cousine.

Dans les projets qu'ils firent, il fut entendu que le mariage se ferait le plus simplement du monde ; ils quitteraient Paris, ils iraient passer dans le Poitou la première année ; là s'effaceraient pour toujours, dans la vie tranquille de la famille, les douloureux souvenirs du passé.

La duchesse voulait surprendre agréablement son époux ; elle voulait, la cérémonie terminée, l'emmener dans le vieux château de la famille que nous l'avons vue racheter.

Eusèbe, préparant tout pour la cérémonie, s'entendant des différents détails avec Denis, voulut faire parler l'intendant de la duchesse. N'ayant plus les mêmes raisons pour se taire, Denis avoua tout. Au reste, la duchesse en avait parlé à son intendant, qui devait partir pour le Poitou, afin de faire les préparatifs nécessaires à leur réception.

Tout était donc bien ; après les grandes tourments, la vie reprenait son calme. De Verchemont s'abandonnait, la pensée toujours fixée sur cet horizon rose, entrevoyant un avenir de bonheur,... lorsque survint un incident que nous allons raconter.

Un jour de Verchemont accompagnait la duchesse au bois. Étendus sur les coussins de la voiture, ils causaient. Au tournant d'une allée, une voiture qui marchait au pas croisa la leur ; une femme admirablement belle y était assise.

En voyant de Verchemont, elle eut un mouvement de surprise, puis se pencha pour mieux voir.

De Verchemont, qui l'aperçut, tressaillit et devint pâle.

La duchesse avait remarqué le mouvement ; regardant de Verchemont toute tremblante, elle lui dit :

— C'est elle ?

Il baissa la tête et ne répondit pas. Il était embarrassé, ne savait que dire et aurait voulu lui assurer que cette femme lui était maintenant indifférente ; mais cela le gênait même de se défendre, il aurait préféré ne point parler d'elle.

Elle le comprit, et elle regrettait sa remarque faite à haute voix.

Il y avait là un danger, elle l'avait senti, et il fallait, avant d'aller plus loin, qu'il y eût, à ce sujet, une explication.

Elle ne voulait pas qu'il y eût entre elle et celui qui devait être son mari une femme dont la vue seule pût ainsi le bouleverser.

Ils rentrèrent rue des Pyramides.

De Verchemont allait se retirer, mais elle lui dit :

— Oscar, il faut que je vous parle.

De Verchemont fut pris d'un tremblement. Qu'allait-elle lui dire ? Au reste, mieux valait en finir une fois pour toutes et vider cette question.

Il n'aimait pas Iza. Il lui suffirait de dire la vérité sur elle pour qu'Hélène le comprît ; c'est ce qu'il prit la résolution de faire en suivant la duchesse.

Lorsqu'ils furent seuls, la duchesse lui dit :

— J'ai peur, Oscar ; j'ai beaucoup souffert tout à l'heure.

— Ma chère Hélène, fit-il vivement, je veux vous rassurer ; écoutez-moi... Aussi bien, je désire cette explication... Il faut que vous sachiez absolument que ce passé est fini, fini à jamais ; il

ne me reste pour cette femme que le mépris qu'elle mérite. J'ai honte de moi quand je pense à l'autorité qu'elle a eue un instant sur ma vie. Hélène, je vous aime, vous vénère, vous respecte, et le souvenir de cette femme ne pourra jamais troubler l'amour dont mon cœur est plein pour vous.

— En la voyant, vous avez pâli.

— Oui ; parce qu'elle a toujours été le malheur de ma vie, ma mauvaise étoile, et qu'en la voyant je me croyais menacé de malheurs nouveaux. J'ai peur qu'on ne trouble le rêve dans lequel je vis. Pour vous convaincre de l'impossibilité qu'il y a pour moi à penser à cette créature, à vous je dois dire franchement ce qu'elle a été, ce qu'elle est toujours.

J'étais fou, je ne sais de quel mal j'étais atteint ; elle avait toute puissance sur moi, et cela ne s'appuyait sur rien autre qu'une beauté sans pareille.

Je m'étais donné follement, faisant pour elle tous les sacrifices, compromettant ma situation, la perdant, courant le risque de perdre mon honneur ; et tout cela me faisait jouer le rôle le plus ridicule.

Moi, dont vous avez connu la jeunesse, la vie privée ; moi, élevé au milieu d'exemples de sagesse et de vertu, j'étais assez affolé pour consentir à vivre avec elle au milieu de cyniques, de débauchés ; elle m'a fait me lier même avec des escrocs.

C'est une confession, Hélène, que je vous fais ; je veux m'humilier par la vérité. J'avais commis une faute, mais je l'avais commise sans conscience, conduit par elle. Magistrat, me devant tout entier à la justice, pour elle j'ai manqué à tous mes devoirs ; pour elle, j'ai laissé condamner un innocent !

— Oh ! que me dites-vous là !

— La vérité ! la vérité, hélas ! et, maintenant qu'il y a une nouvelle victime, je crois que la véritable coupable c'est elle.

Cette fille, j'en suis convaincu, était la complice du caissier de la banque ; c'est elle qui lui a fait emporter l'argent. C'est de mes dépouilles qu'ils vivent aujourd'hui. Après tous les sacrifices que j'avais faits pour elle, elle s'est sauvée en m'abandonnant mort et déshonoré. Je vous laisse à juger maintenant si je peux avoir pour cette femme un autre sentiment que la haine et le mépris.

— Pauvre ami ! En vous voyant pâlir et trembler devant elle, j'ai redouté qu'elle n'exerçât encore sur vous une certaine influence. J'ai craint que, si elle le voulait, elle pût s'imposer à vous.

— S'imposer à moi ! J'ai reculé devant le scandale d'un procès, dans lequel j'aurais été forcé de montrer ma vie de honte, ma vie de fou. Mais, s'il le fallait, pour me débarrasser d'elle, je n'hésiterais pas à la livrer à ses juges. Non, Hélène, vous n'avez pas à redouter cette femme ; c'est vous que j'aime, vous qui, m'ayant vu désespéré, m'avez souri ; vous qui n'avez pas craint de recevoir le paria, qui m'avez relevé, enfin. Oh ! oui, je vous aime ! Toute ma vie, je me croirai indigne de l'affection que vous m'avez montrée.

Hélène souriait au comte ; elle oubliait ce qu'elle avait vu, elle croyait.

De Verchemont était un honnête homme. Il avait pu un jour, égaré, légèrement agir ; mais relevé, debout, on ne l'y reprendrait plus.

Quand ils se quittèrent, le nuage était dissipé. Seul, Verchemont était inquiet ; il avait dit la vérité en exprimant à Hélène les sentiments qu'il éprouvait en voyant Iza. Il avait véritablement peur de la grande fille ; elle était comme sa mauvaise étoile, un présage de malheur. Et puis, il ne croyait pas qu'après les événements de Bruxelles il la reverrait sitôt. Il ne croyait pas que, quoique expulsée de France, elle viendrait reprendre sa place à Paris. C'était bien de l'audace ! elle ne pouvait pas igno-

rer ce qui s'était passé à Bruxelles après son départ ; elle devait bien savoir qu'il n'était pas mort, lui, de Verchemont.

Du reste, en le rencontrant au bois, elle semblait plus curieuse que surprise et cherchait à voir la femme qui l'accompagnait. Il n'y voulut plus penser, et, avant de rentrer chez lui, il se rendit au cercle, un cercle voisin de l'Opéra, dans lequel des amis l'avaient présenté depuis quelques jours.

Il y dîna et, regardant machinalement autour de lui, il s'aperçut qu'un individu à la tournure militaire, jeune, beau, élégant, ayant un ruban rouge à sa boutonnière, le regardait curieusement. Il vit qu'il se penchait vers son voisin de table pour parler de lui, et cela l'embarrassa.

Assurément, on devait parler des malheureuses affaires auxquelles il avait été mêlé ; on devait parler de celle qu'il redoutait, raconter la comédie du suicide dans lequel il s'était trouvé ridicule ; cela le gênait, l'embarrassait. Le regard de l'homme était peu sympathique ; de Verchemont devinait en lui un ennemi !

Quand on se leva de table pour passer au salon ; l'homme évita de se trouver à côté de lui, le regardant toujours.

De Verchemont était devenu raisonnable ; il ne voulait plus compromettre sa vie nouvelle dans des aventures ; il n'était pas homme d'épée, et, sentant bien que, s'il restait, il risquait une querelle, il se résolut à quitter les salons, se promettant de ne plus revenir au cercle. Cet homme lui était désagréable, et il s'était bien aperçu que celui-ci éprouvait pour lui les mêmes sentiments.

Toute la soirée, toute la nuit, il fut tourmenté par ces deux incidents.

D'abord la rencontre d'Iza au bois, qui, heureusement, avait été le prétexte d'un entretien avec Hélène, entretien qu'il recherchait depuis longtemps.

Il aurait voulu ne plus la rencontrer, et il se demandait quel moyen employer pour y arriver sans scandale.

Comment était-elle revenue ? L'ordre d'expulsion était-il levé ? Si elle était rentrée sans s'en soucier, on pouvait la faire expulser de nouveau, sans que cela amenât le moindre scandale ; mais il lui répugnait d'agir ainsi envers une femme.

Il aurait voulu qu'une personne s'interposât auprès d'elle et lui persuadât de quitter Paris, en lui faisant comprendre qu'elle avait des choses graves à se reprocher.

Il se dit qu'il chargerait Eusèbe de chercher Chadi. Par Chadi, il retrouverait Huret, le même qui l'avait conduite à la frontière ; c'est à lui qu'il confierait cette tâche.

Cela arrêté, il pensa à l'homme qu'il avait remarqué au cercle.

Quel pouvait être cet homme ? Son allure révélait un officier de marine. Quel était-il ? Pourquoi le regardait-il ainsi ? Dans l'affaire de la banque Flamande, il n'avait pas fait de victimes ; seul il avait supporté la catastrophe. Ce n'était point par là qu'il s'était fait cet ennemi. Sa carrière de magistrat avait été trop courte pour que personne eût eu à se plaindre de son ministère comme juge d'instruction.

Il fronça le sourcil en pensant :

« Peut-être ne parlait-il point de mes relations avec Iza, mais de mon prochain mariage avec la duchesse Hélène. Serait-ce un prétendant évincé ? un jaloux ? Il faut que je sache quel est cet homme. »

C'est avec ces deux pensées qu'il s'endormit.

En dormant, Verchemont rêva.

Il lui sembla qu'une ombre se plaçait devant lui ; il recula.

Une voix qu'il connaissait lui dit :

— C'est moi, Oscar.

— Iza, te voilà donc ! fit-il en la prenant dans ses bras.

— Tais-toi, Oscar. Oh ! je suis bien fatiguée... j'ai froid, j'ai faim.

— Attends une seconde, fit Verchemont en passant un mouchoir sur son front.

Puis, prenant le bras de sa maîtresse :

— Viens, mon Iza, viens, nous allons faire notre souper de fiançailles... Puis on s'aimera toujours, maintenant ; la nuit, le jour.

Iza était bien changée. Ce n'était plus la superbe fille d'autrefois ; la misère avait, dans ses tenailles aux dents aiguës, meurtri les flancs de la *malheureuse*. Ses cheveux, mal soignés, tombaient en longues mèches sur son front pâle qu'une ride précoce traversait ; ses sourcils, froncés par l'inquiétude, jetaient l'ombre sur ses yeux. Son nez était pincé à la naissance ; sa bouche, serrée, semblait plus mince : on y voyait gravé l'irrésistible appétit de la mort.

Ses effets, limés par l'usage, étaient luisants, déchirés en maints endroits ; son linge était effiloqué.

Tous deux hâtaient le pas, pendant que Verchemont disait à sa maîtresse :

— Viens, viens vite à l'hôtel.

Ils y arrivèrent bientôt et pénétrèrent dans la salle à manger.

Le feu pétillait dans l'âtre. Sur la table, un souper copieusement servi était prêt.

Oscar poussa la jeune femme vers la cheminée, lui présenta un siège et amena la table auprès d'elle.

Puis, se plaçant à ses pieds et s'accoudant sur ses genoux, il lui dit :

— Eh bien ! mon Iza, qu'as-tu ?

— Oh ! j'ai froid, j'ai froid... va !

Et, se pelotonnant sur elle, elle s'approcha encore du feu.

— Tu as froid, parce que tu as faim.

Alors la jeune femme, grelottant, approcha son siège de la table et s'apprêta à faire honneur au souper. Puis, regardant Verchemont, le considérant longuement, comme étonnée, elle murmura faiblement :

— Oh ! tu es bon !

— Maintenant, Iza, qu'as-tu fait depuis deux mois ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que je t'ai... quittée riche, brillante, et que je te retrouve...

— Pauvre, bien pauvre.

— Pourquoi ?

— C'est une triste histoire qui ne peut t'intéresser et que je ne veux pas te dire.

— Un amour malheureux ?

— Oui... malheureux ?

— Tu le vois, moi seul te suis resté fidèle. Lorsque tu étais... impitoyable avec moi, mon Dieu, je me disais : « Laissons-la faire, elle est si... enfant, elle ne connaît pas la valeur exacte des

choses. Bientôt elle redeviendra ce qu'elle était auparavant ; elle comprendra combien sont ingrats ceux qui l'entourent aujourd'hui... L'ingratitude est une chose tout humaine. Je suis faible, mais je l'aime, et... Iza me retrouvera. » Eh bien ! me voilà, ma bien-aimée.

— Pauvre ami !

— Buvons, Iza, à nos amours nouvelles !

Verchemont remplit un verre de champagne, le présenta à Iza, qui en vida la moitié. Puis, reprenant le verre, il le porta à sa bouche, cherchant la place où sa maîtresse avait posé ses lèvres.

— Voyons, Iza, tu es belle encore, belle comme les amours ; je t'aime ! Abandonne ceux avec qui tu vivais, reviens avec moi.

— Mais comment feras-tu pour mener l'existence du passé ? tu es ruiné, maintenant !

— Mais... non...

— De quoi vis-tu ?

Verchemont ne voulait pas avouer à Iza que son mariage avec celle qu'il aimait allait relever sa situation ; il balbutia :

— Je... ne fais rien,... mais je suis protégé par ma famille... Je vais rentrer dans la magistrature.

— Mais, tu ne l'ignores pas, c'est impossible. Tous savent quel homme tu es.

Il fut épouvanté. Comment ! c'est elle qui l'accusait, c'est elle qui le trouvait indigne !

Iza, s'apercevant de l'effet produit par ses paroles, changea l'ordre de ses questions. Paraissant s'intéresser à la situation de son ancien amant, elle lui dit d'une voix câline :

— Alors, tu es heureux ?

— Heureux !... oui, sauf au jeu. Cela ne m'étonne pas, Iza, te voilà revenue. « Heureux au jeu, malheureux en amour ! » Nous allons connaître ce proverbe et savourer le bonheur des... pauvres.

— Alors nous sommes réunis pour toujours ?

— Oui, ma bien-aimée. Tu verras quelle vie agréable nous allons mener.

— Est-ce vrai ?

— Bien vrai !

Iza ne grelottait plus ; son visage était rasséréné ; elle se leva, et, les deux mains sur les épaules de Verchemont, debout, lui aussi, elle le regarda singulièrement, lui disant :

— Ainsi, il est bien vrai, tu... es protégé par ta famille... Tu vas rentrer... dans la magistrature ?

— Mais, fit Oscar étonné...

— Tu ne fais pas autre chose ?

— Je ne comprends pas, balbutia Verchemont.

— Laisse,... oublie... Je suis folle et ne sais plus ce que je dis.

Et, se penchant amoureusement vers Verchemont, elle l'embrassa sur le front.

Oscar soupira longuement, lui rendant ses baisers en murmurant :

— Assez, Iza, assez causé du passé... et du présent. Ne songeons qu'à nous... Il fait bien froid, au dehors ; il fait chaud ici, près de toi. Mon cœur est plein de ton amour ; viens, mon Iza, viens ! ma bien-aimée, aimons-nous.

— Oui, répondit Iza, dont les lèvres vinrent s'appuyer sur celles de Verchemont.

Au même instant, un coup violent fut frappé à la porte de la salle.

Iza trembla.

— Qui est là ? s'écria Verchemont.

Une voix répondit :

— Au nom de la loi, ouvrez.

En entendant ces mots, Iza, terrifiée, bondit hors de son siège. Elle tremblait de tous ses membres, ne songeant qu'à cette phrase qui sonnait à son oreille : « Au nom de la loi ! »

Sans se rendre compte de l'effet produit par son attitude sur Verchemont, elle allait fébrilement par la salle, comme une tigresse en sa cage. Elle murmurait des mots inintelligibles et lançait sur son ancien amant des regards qui l'eussent épouvanté s'il avait pu les voir.

Verchemont, surpris, s'écria :

— Mais c'est impossible ! ce ne peut être qu'une erreur !

Iza, souriant étrangement, dit :

— Ouvre, Oscar, ouvre, il le faut !

Verchemont obéit au moment même où, pour la seconde fois, l'injonction était faite.

— Qu'y a-t-il, messieurs ? fit Oscar. Ce ne peut-être qu'une erreur.

Sans répondre à ces paroles, trois hommes entrèrent ; à leur tête se trouvait Huret.

Oscar, reconnaissant l'agent, recula épouvanté, se demandant la cause de la présence de cet homme.

Huret, sans mot dire, s'avança vers Iza, mit la main sur son épaule et dit :

— Au nom de la loi, je vous arrête !

Sur un signe, les deux autres agents s'avancèrent et prirent les mains de la jeune femme.

Celle-ci, découragée, abattue, se laissait faire sans mot dire.

Verchemont, étourdi et par la présence de Huret, et par l'arrestation de celle qu'il aimait, se demandait s'il n'était pas fou.

S'avançant vers Huret, il lui dit :

— Mais, monsieur, vous ne voyez pas chez qui vous êtes ?

— Je le sais, monsieur le comte ; c'est bien chez vous que je venais.

— Madame est chez moi, et je m'étonne...

Huret s'inclina, souriant à demi, mais ne répondit pas.

Verchemont répéta son observation.

— Nous le savions et vous ne me l'aviez pas caché.

— Vous savez, monsieur Huret, que j'ai pour vous une considération toute spéciale qui...

Aux paroles prononcées par l'agent, Iza avait relevé la tête, regardant tour à tour l'agent et Oscar.

Son amant l'avait vendue ! le doute n'était pas possible.

Elle s'écria alors d'un accent sardonique :

— Je ne m'étais pas trompée, Verchemont, tu ne pouvais vivre avec les seules ressources restant de ton ancienne fortune ; il te fallait une position nouvelle, te procurant ce qui est nécessaire à tes besoins... Tu m'as vendue, comme sans doute tu en as vendu d'autres avant moi.

Verchemont, indigné, ne voulut pas répondre à cette horrible accusation ; bondissant vers la porte, il s'écria :

— Vous n'emmènerez pas cette femme, elle est chez moi, elle n'est pas coupable, je vous défends de l'emmener.

Iza secoua la tête et ricana :

— Allons, monsieur de Verchemont, cessez cette comédie, elle est mal placée en ce lieu, et je ne suis pas assez sotte pour m'y prêter un seul instant.

Puis, s'adressant à Huret :

— Je vous suis, monsieur.

Et, précédant les agents, elle quitta la salle, en jetant sur le malheureux un regard plein de haine et de mépris.

Verchemont s'éveilla, jetant un cri, se débattant, regardant autour de lui ; la sueur ruisselait sur son corps, il était épouvanté.

Était-ce vrai ? Appartenait-il encore à cette femme, et était-il devenu son complice ?

Mais, non, tout cela n'était qu'un rêve. Il eut un long soupir de soulagement et se rendormit.

VII

LES SUITES D'UN MAUVAIS RÊVE

Oscar de Verchemont avait la nature impressionnable et faible. Il se réveilla triste, maussade, ennuyé de l'incident de la veille et poursuivi par son rêve, y attachant une crainte superstitieuse.

Il avait fini son déjeuner et s'apprêtait à sortir, lorsque Eusèbe vint lui dire qu'un de ses amis désirait lui parler. Il le reçut.

C'était le baron de Lieusaint, un de ceux qui lui avaient servi de parrains au cercle.

À son allure embarrassée, il devina qu'il y avait quelque chose de nouveau. Son départ du cercle avait été suivi évidemment d'un incident.

Après les échanges de saluts, il pria son ami de s'asseoir et lui demanda les motifs de sa visite.

Le baron lui dit :

— Mon cher ami, je vais aller droit au but. Je suis chargé près de vous d'une mission, par deux de mes amis du cercle. Voici ce qui s'est passé : Hier, vous n'avez certainement pas manqué de remarquer l'insistance avec laquelle vous regardait une des personnes du cercle...

— Insistance de fort mauvais goût ; elle fut cause de mon départ. Je ne connais pas ce monsieur.

— C'est un charmant homme, le comte d'Ouille, lieutenant de vaisseau, en congé, amoureux fou d'une femme à cause de qui est venu l'incident d'hier.

À ces mots, de Verchemont se troubla ; ce qu'il avait prévu allait se réaliser. Le comte d'Ouille était amoureux de la duchesse Hélène ; c'était un jaloux qui voulait se mettre en travers de ses amours.

— Mais qu'a dit ce monsieur ?

— Lorsque vous êtes parti, quelques-uns de vos amis remarquèrent votre départ précipité et en demandèrent la cause. M. d'Ouille dit alors :

« Ce monsieur a bien fait de partir ; il ferait mieux encore de ne plus revenir. »

On s'étonna, on dit qu'il ne savait de qui il parlait, on vous nomma.

Il répondit qu'il savait qui vous étiez ; que vous aviez tenu, avec une femme qu'il connaissait, une conduite indigne d'un gentilhomme, que vous aviez trompé une femme du meilleur monde et que vous l'aviez abandonnée pour faire un riche mariage.

Aussitôt Bessac se leva et dit sévèrement à M. d'Ouille :

« D'Ouille, si nous n'étions amis, je ne vous dirais pas que vous vous trompez, je serais plus sévère. Vous ne connaissez pas le comte de Verchemont ; c'est un gentilhomme digne de ce nom. On vous a trompé, en vous racontant une histoire indigne. »

» Je la maintiens, répondit M. d'Ouille ; ce monsieur le sait tellement, que lorsqu'il m'a vu, quand on lui a dit mon nom, il s'est immédiatement retiré. »

Placé sur ce terrain, on intervint. L'affaire allait mal tourner, et il fut décidé qu'on vous informerait, Bessac ayant déclaré qu'il en faisait une affaire personnelle.

De Verchemont, en entendant le récit de ce qui s'était passé au cercle, était devenu livide. Ce qu'il redoutait arrivait. Il en avait bien le pressentiment, il ne se trompait pas. Ce n'était pas un jaloux, c'était l'amant d'Iza qui venait l'injurier ; mais quel pouvait être le sentiment qui le dirigeait ?

Cela était incompréhensible.

De Verchemont déclara d'abord qu'il n'acceptait l'intervention de personne dans l'affaire ; qu'il voulait que M. d'Ouille s'adressât personnellement à lui ; qu'il lui répondrait d'abord comme un gentilhomme doit le faire, et qu'après il lui fournirait des explications s'il était nécessaire. Il ne voulait pas que M. d'Ouille crût qu'il reculait devant ses menaces.

Le baron pria doucement Verchemont de ne pas écouter sa juste colère, mais bien la raison. L'affaire était placée sur un terrain qu'il ne fallait pas quitter, dans son intérêt même. Tout le monde lui était sympathique, il n'avait qu'un mot à dire pour se justifier : mieux valait le faire. M. d'Ouille, éclairé, serait le premier à le reconnaître et s'excuserait ; c'était ce que dictait le bon sens.

Mais ce moyen ne plaisait pas à Verchemont. Il lui fallait, pour répondre, raconter des faits qu'il ne voulait point faire connaître à tout le monde. Il ne consentait qu'à une chose : que M. d'Ouille apportât un fait, un seul. Il consentait à en démontrer la fausseté ; mais il ne pouvait pas, ne voulait pas entrer dans le récit détaillé de ses relations avec la personne dont il était question.

M. de Lieusaint déclara que sa mission à lui était toute conciliatrice, par cela toute confidentielle, qu'on s'en rapporterait à sa déclaration. Ce qu'il venait demander à Verchemont, c'était

une confidence ; on voulait éviter le scandale pouvant arrêter son mariage ; on voulait faire le silence sur cette affaire, dans l'intérêt de de Verchemont aussi bien que de d'Ouille.

— Il y a là, dit de Verchemont, une question d'honneur que je n'évitais pas quand tout cela devrait avoir pour moi les conséquences dont vous parlez.

— Enfin, vous ne voulez rien me dire ?

— Mon ami, je vous dis que la déclaration de M. d'Ouille est fausse en tous points.

— Et cela, mon ami, nous le pensons tous ; ma démarche en est la preuve.

Après une minute de réflexion, de Verchemont reprit :

— Quoi qu'il advienne, il faudra tôt ou tard que je parle à M. d'Ouille ; mais, pour satisfaire à votre désir, pour répondre aux marques de sympathie et d'intérêt que vous me donnez, je vais vous fournir quelques éclaircissements.

— Mon cher ami, cela vaut mieux. Vous n'êtes plus en situation d'agir légèrement sans compromettre à la fois votre mariage et la carrière honorable dans laquelle vous rentrez.

— Dans laquelle j'ai l'intention de rentrer, rectifia de Verchemont.

— J'ai vu ce matin, au *Moniteur*, votre nomination dans votre pays...

— Que me dites-vous là ? fit avec étonnement de Verchemont, oubliant une minute l'affaire dont il était question.

— N'en avez-vous pas encore reçu l'avis ?

— Point du tout.

Il eut un mouvement de satisfaction ; il se sentait relevé. Il dit :

— Vous l'avez lu ?

— Je l'ai lu de mes yeux, à mon réveil, en dépouillant les journaux.

— Merci pour cette bonne nouvelle, elle atténue un peu l'effet de l'autre. Vous avez raison ; il faut maintenant que j'agisse avec discernement. Voyons, savez-vous le nom de la personne dont il est question ? M. d'Ouille l'a-t-il prononcé ?

— Oui ; M^{lle} Iza de Zintsky, veuve du financier Séglin, qui s'est suicidé. Séglin était un ancien officier de marine, un ami de M. d'Ouille. À une soirée, à Auteuil, il connut M^{me} Séglin, en devint éperdument amoureux ; mais M^{me} Séglin était une honnête femme.

De Verchemont eut un sourire d'incrédulité.

— C'était l'épouse de son ami : il s'éloigna d'eux pour ne point trahir l'amitié. M^{me} Séglin était devenue veuve ; d'Ouille était loin de France, il n'en sut rien. C'est alors, paraît-il, qu'elle vous connut ; elle vous aimait, ayant foi en votre parole de gentilhomme ; elle vous céda, vous suivit dans la mauvaise fortune ; puis, lassé d'elle un jour, vous l'auriez abandonnée. Voilà l'histoire contée par M. d'Ouille.

De Verchemont était fiévreusement agité. Il serrait les lèvres pour ne pas parler. Sa main tremblait. Il demanda d'une voix sèche :

— Et, dans quels termes M^{me} Séglin est-elle avec M. d'Ouille ?

— Que voulez-vous dire ?

— Est-elle sa maîtresse ?

— Oh ! mais non !

— Ah !

— Il veut l'épouser.

— L'épouser, exclama de Verchemont, épouser Iza !

— Mais n'avez-vous pas promis vous-même le mariage à cette femme ?

— Mais c'est une folie ! Moi ? que me dites-vous là ? Épouser M^{me} Séglin !

De Verchemont marchait dans la chambre.

Après quelques minutes employées à se dompter, il vint se placer auprès de M. de Lieusaint :

— M. d'Ouille est un gentilhomme, n'est-ce pas ?

— C'est un honnête homme.

— Voyez-le, dites-lui qu'il se trompe, qu'on l'a trompé. Dites-lui que je me mets, s'il le veut, à sa disposition pour lui faire connaître la vérité sur tous ces faits. Je le ferai les preuves à la main.

— Mon ami, jugez bien, avant de faire cela, où vous pourrez être entraîné.

— Je n'ai pas à hésiter. J'agis en honnête homme, de gentilhomme à gentilhomme, sans reculer devant les conséquences.

— Ainsi, résumons-nous ; vous me dites ?

— Je dis que M. d'Ouille s'est trompé ou a été trompé ; je dis que M. de Bessac a eu raison d'infirmer les faits racontés ; je dis que je ne laisse à personne le soin de ma défense personnelle, celle de mon honneur surtout ; que je me mets à la disposition de M. d'Ouille, que je lui ferai le récit des faits qui ont été

racontés, les preuves en main. Je n'ai été que l'amant, l'amant malheureux de M^{me} Séglin ; je ne lui avais promis qu'une chose, me ruiner pour elle, et je l'ai fait.

— C'est votre dernier mot ?

— C'est mon dernier mot.

— Alors je me retire.

— Remerciez ces messieurs de la sympathie qu'ils m'ont montrée en cette occasion. Je me réserve moi-même de le faire. Ne vous préoccupez pas des suites de cette affaire.

— Au contraire, j'en ai peur.

— Il n'y a rien à redouter.

— Vous ne connaissez pas M. d'Ouille.

— C'est un gentilhomme, m'avez-vous dit.

— C'est vrai, mais il est d'une nature violente, emportée.

— Il se calmera quand je parlerai.

— Vous-même le verrez dans de mauvaises dispositions, après ce que je vous ai dit.

— Non pas ; je comprends qu'il ait agi ainsi, sachant qui le dirige.

— Qui le dirige ?

— Oui, cette femme, Iza.

— Vous croyez que c'est elle... qui se venge ?

— J'en suis certain. Je sais ce dont elle est capable.

— Nous permettrez-vous, en tout cas, de diriger cette affaire entre d'Ouille et vous ?

— Absolument. Mes déclarations ne seront secrètes que s'il l'exige.

— Eh bien, c'est entendu. Au revoir.

— Au revoir.

Ils se séparèrent.

De Verchemont resta un peu effrayé de la situation nouvelle qui se dessinait. Cependant il avait une consolation, c'est que la duchesse Hélène n'était en rien mêlée à toute cette affaire.

Il réfléchit longuement sur le parti qu'il devait prendre. Devait-il ne pas accuser Iza ou dire toute la vérité, pour en finir avec elle ? Pouvait-il ne dire seulement que ce qui était nécessaire pour se justifier ?

Il résolut d'attendre les événements.

Ce qu'il craignait, c'est que le bruit de cet incident ne parvînt jusqu'à la duchesse. Il regrettait de n'avoir pas recommandé le silence à M. de Lieusaint.

Au fond de tout cela, qu'y avait-il ? Rien ; une femme déclassée qui l'accusait de choses infâmes, déloyales. Mais ce qui s'était passé était trop connu pour ne pas détruire cette accusation. Restait donc le procédé, au moins singulier, de M. d'Ouille.

En effet, cela n'était rien ; il cherchait quel pouvait être le mobile d'Iza en cette affaire.

— Iza voulait épouser M. d'Ouille. C'était au moins une prétention étrange. Maintenant Iza avait besoin du silence autour d'elle ; pourquoi avait-elle été raconter si singulièrement sa laide histoire ? Autant de questions auxquelles il ne trouvait pas de réponse.

Mon Dieu ! cela, cependant, était bien simple. Iza, débarrassée d'Huret, débarrassée de Verchemont, de Carl, n'ayant rien derrière elle, enfin, revenait à Paris, au rendez-vous qui lui avait été donné par M. d'Ouille.

Quand il avait été question d'amour, Iza avait répondu mariage. Cela n'avait pas étonné le marin, qui n'avait connu que la brillante M^{me} Séglin. Dans les circonstances malheureuses qui avaient suivi la mort de son mari, il avait supposé une liaison, mais il ne supposait pas sa conduite légère. Il le croyait ainsi, parce qu'Iza lui avait raconté ses amours à sa façon. Lorsque M. d'Ouille lui avait dit : « Je vous aime, je ferai ce que vous voudrez, » elle avait répondu : « Je veux non pas trouver un amant, mais un époux. »

Celui-ci lui avait tendu la main.

Alors, sentant bien que, dans la vie nouvelle qu'elle cherchait, il lui demanderait la raison du mystère dont elle s'entourait à Anvers, elle alla au-devant ; elle lui dit :

— Je veux vous faire une confession. Je ne suis pas seulement M^{me} veuve Séglin, que vous connaissiez. Avant que vous me preniez pour femme, il faut que vous sachiez si j'en suis digne.

M. d'Ouille n'était pas seulement amoureux de la Grande Iza, il était fou d'elle.

Il lui répondit :

— Je ne vous demande rien, Iza ; lorsque je vous ai connue, vous m'avez dit : « Je ne veux pas que vous me demandiez rien avant que je sois à vous. »

— Il ne peut en être ainsi, répondit-elle, il faut que vous connaissiez ma vie entière. J'ai été trompée ; vous verrez.

Elle s'assit près de lui et raconta :

« Un jour, à la suite de la ruine de son mari, lorsqu'elle recherchait dans les épaves de la faillite le reste de sa fortune personnelle, elle s'était rencontrée avec un jeune magistrat qu'elle avait connu dans le monde. Cet homme lui montra la plus grande sympathie, se dévoua pour elle. Elle le remarqua, et, insensiblement, elle se livra, sur l'assurance formelle que des obstacles momentanés l'empêchaient seuls de se marier.

» Cet homme, avait continué Iza, quelque temps après fut compromis dans un procès ; il dut quitter la France et se rendit en Belgique. Elle le suivit, se dévoua à lui ; là, dans une vie de débauche, il dévora ce qu'il avait et le restant de sa fortune, à elle. Puis, voyant sa situation perdue, il l'avait entraînée dans une idée folle de suicide. Elle avait voulu mourir, car elle craignait que la honte de cet homme ne retombât sur elle ; lui seul était mort. »

Ce magistrat, M. d'Ouille demanda son nom.

Il s'appelait Oscar de Verchemont.

Alors le marin lui assura qu'elle était plus digne encore, après ses sacrifices, après les souffrances qu'elle avait endurées pour cet homme. Il la releva, et Iza fut assurée qu'elle aurait un nom.

Elle avait mêlé là une autre histoire d'héritage qui lui avait permis de revenir à Paris et d'y prendre un rang.

Elle soulignait que, en étant obligée de vivre avec de Verchemont, passant son temps dans une existence de débauche, elle avait la crainte des femmes de mauvaise vie fréquentées par le comte.

Mais M. d'Ouille lui assura que, quand elle porterait son nom, il ferait taire les médisants et les calomniateurs.

Le malheureux homme adorait cette femme, et il la plaignait véritablement, l'estimant plus en raison de ses malheurs.

Iza était redevenue la superbe femme d'autrefois, vivant seule toujours, ne recevant que le comte d'Ouville. Elle avait rêvé la fin de sa vie mariée au brave gentilhomme, allant vivre avec lui dans un poste important d'une station navale, adorée, respectée, une vie tout autre enfin que celle dont elle avait vécu jusqu'alors.

Son plan était bien réalisable au fond ; vivant austèrement à Paris, elle n'avait rien à redouter. Elle savait que Carl, le Moldave, ne manquait jamais son homme et, lorsqu'elle était repassée par Anvers, on lui avait assuré qu'Huret était mort. Elle s'était débarrassée de Carl en mettant, par une délation, la police à ses trousses, sous la double accusation de vol dans la banque Flamande et de l'assassinat de l'agent à Anvers. Se sachant poursuivi, traqué, Carl avait disparu ; il était devenu le bohémien farouche. Celui-là n'était plus à craindre.

Pour de Verchemont, elle ne s'en était même pas occupée ; elle savait que le poison du vieux Rig ne pardonnait pas. Lorsqu'elle s'était relevée et qu'elle avait trouvé près d'elle le corps de Verchemont, ce dernier n'était qu'engourdi par le soporifique qu'il avait bu. Alors, ainsi que l'avait raconté le matelot Simon, elle lui avait glissé sous l'aisselle la petite perle minuscule pleine de curarine ; elle l'avait brisée en appuyant de son pouce sur les chairs, Iza était certaine qu'on n'en pouvait revenir.

C'est dans la conviction que de Verchemont était mort qu'elle était retournée à Paris.

C'est par M. d'Ouville qu'un jour elle avait appris qu'il vivait encore. Elle avait d'abord été toute consternée, effrayée ; mais elle s'était remise aussitôt, et ç'avait été pour elle une arme de plus.

Elle avait dit alors que le suicide de Verchemont avait été une comédie. Elle avait retourné les rôles : enfin il avait cherché à la tuer pour revivre seul ; — elle allait plus loin : — se débarras-

ser d'elle pour garder la petite fortune résultant de ses économies.

C'était le comble de l'infamie, enfin.

Mais elle ne voulait qu'une chose : rendre de Verchemont assez misérable pour que M. d'Ouille ne fût pas tenté d'aller lui demander des explications.

Puis, elle avait appris le projet de mariage avec la duchesse.

Oh ! alors elle avait affirmé, en plus, qu'il y avait eu préméditation dans les manœuvres de de Verchemont. Elle était sûre du comte d'Ouille. Comme autrefois de Verchemont n'écoutait qu'elle, d'Ouille ne vivait que par elle, ne pensait que par elle. Elle savait le comte brave, adroit aux armes et elle se disait que, si jamais de Verchemont se mettait en travers de ses projets, elle pousserait le comte d'Ouille à lui demander une réparation, tout en sachant éviter qu'une explication eût lieu.

Nous avons vu que la plus grande partie de ses projets avait réussi.

En rencontrant de Verchemont au bois, elle s'était levée et l'avait regardé, non pour le gêner, non pour l'embarrasser, mais pour lui faire comprendre qu'elle ne voulait pas être attaquée, qu'elle lui résisterait, qu'elle était prête.

De ce qui s'était passé au cercle elle n'était pas cause, ni de ce qui devait suivre. C'était la première fois que le comte d'Ouille retournait au cercle ; on lui désignait les nouveaux venus ; c'est ainsi qu'il apprit que celui qui dînait au bout de la table était le comte de Verchemont.

Alors il fut pris d'une haine féroce pour cet homme qui avait aimé et avait été aimé de celle qu'il adorait. Il savait cet homme coupable, sur les dires d'Iza, et il souffrait d'être à la même table que ce... monsieur.

C'est ce cette façon qu'il l'avait qualifié à celui qui en répondant lui avait dit son nom.

— Quoi ! avait-il dit, c'est ça, ce..., monsieur, ce de Verchemont, qui arrive de Bruxelles ? On reçoit de pareilles gens ici ?

Celui qui lui parlait avait protesté aussitôt et lui avait répondu :

— Vous ne le connaissez pas.

— Je le connais, moi.

C'est alors qu'était survenue l'explication que nous avons vu M. de Lieusaint raconter à de Verchemont.

Iza avait appris ce qui avait eu lieu.

Un moment elle eut peur, sachant surtout qu'une explication devait avoir lieu. Quoiqu'elle fût sûre de M. d'Ouille, il fallait aussi faire la part de l'imprévu. Défendre à M. d'Ouille d'agir, ce n'était plus possible, vu l'état actuel des choses ; le pousser en avant sans qu'il entendît d'explications, c'était peut-être dangereux, eu égard aux gens qui s'interposeraient.

Qu'allait-elle faire ?

Il n'y avait qu'une chose : voir de Verchemont et composer avec lui. Elle pourrait, en le menaçant de briser son mariage, l'obliger à se taire ou à forger une histoire acceptable pour tous deux, refaire ce qu'elle avait bâti autrefois dans l'affaire de la rue Lacuée.

M. d'Ouille serait facile à tromper.

Mais comment voir de Verchemont d'une manière assez mystérieuse pour que personne ne le sût ? C'est à quoi elle songeait lorsque M. d'Ouille vint la voir et lui raconter ce que ses amis avaient décidé, en disant :

— Il sera confondu, exécuté, et alors nous aurons une affaire. Je le tuerai. Il disparaîtra, et ainsi je n'aurai pas à souffrir de sa vue.

Pendant ce temps, de Verchemont, plus calme, ayant pesé exactement la situation, tout entier à la joie de sa nouvelle nomination, se rendait chez les quelques amis qui l'avaient soutenu, pour les remercier, décidé à attendre avec calme les événements, mais en même temps résolu à agir s'ils prenaient une mauvaise tournure.

Eusèbe, sur l'ordre de son maître, s'était mis à la recherche de Chadi.

Le même soir, il l'avait retrouvé, et il le pria de venir parler à son maître.

Chadi ne fut pas peu étonné lorsque de Verchemont lui demanda s'il avait eu des nouvelles d'Huret.

— Aucune.

— Mon ami, j'aurais besoin de voir cet homme. Voudriez-vous vous mettre à sa recherche ?

— Dame ! monsieur, je peux retourner chez lui ; j'y ai déjà été : on ne l'avait pas revu depuis son départ avec moi. J'ai été plusieurs fois dans les endroits où je pensais le trouver, il n'y va plus.

— Avez-vous été à son bureau à la préfecture de police ?

— Oui, monsieur, une fois ; j'y ai même été assez mal reçu. Aussi je n'y suis plus retourné, d'autant que, s'il était à Paris, la première chose qu'il ferait serait d'aller chez lui.

— Il n'a pas déménagé ?

— Mais non, monsieur, puisqu'il n'est pas revenu.

— Il demeure toujours là ?

— Il y a son mobilier ; seulement on ne l'a pas vu. Je peux aller voir si la concierge n'a pas reçu de nouvelles. S'il venait à Paris, il irait chez lui.

— Où reste-t-il ?

— Oh ! tout près d'ici, dans le quartier Saint-Paul.

— Eh bien ! mon ami, voici ce qu'il faudrait faire : allez chez lui ; si on n'a pas de nouvelles, allez à la préfecture de police. Si cela est nécessaire, je vous donnerai un mot pour le chef de la sûreté.

— Monsieur le comte, donnez-le-moi tout de suite, cela vaut mieux. Comme cela, je suis certain de savoir quelque chose ; là ils doivent être renseignés.

De Verchemont écrivit quelques mots qu'il lui remit et lui dit :

— Mon ami, vous êtes un ouvrier, vous travaillez pour vivre. Je vous fais perdre du temps ; naturellement vous n'avez pas à vous en préoccuper.

— Oh ! monsieur, ne parlez pas de cela. Tant qu'il s'agit de M. Huret et de pincer l'autre, je suis prêt.

— Oui, oui, c'est bien. Nous arrangerons cela.

— Eh bien ! monsieur, j'y vais de ce pas.

— Allez, mon ami, et venez aussitôt me rendre réponse.

Et Chadi partit.

Après avoir rendu ses visites, de Verchemont passa la soirée chez la duchesse Hélène. Là, tous les tracas, tous les tourments de la journée furent oubliés. Le sourire de la belle veuve chassait chagrins et peines ; il se sentait revivre près d'elle. Il y puisait la force pour lutter à nouveau, se trouvant à l'aise, se trouvant bien dans ce milieu honnête.

Il chanta longuement, pendant la soirée, l'éternelle chanson des amoureux, aux souvenirs d'enfant mêlant les rêves d'avenir. Il lui raconta sa nomination, et elle parut surprise. Elle ne voulait pas qu'il se doutât que c'était à elle, surtout à elle, qu'il la devait.

De Verchemont s'était jugé plus sévèrement qu'il ne le devait ; l'affection des anciens parents, l'amitié de ceux qui l'entouraient, l'amour de la duchesse le réhabilitaient tout à fait. Il était heureux enfin, et, quand il rentra chez lui le soir, la lèvre encore frémissante du baiser qu'il avait donné à sa fiancée, il s'endormit d'un beau rêve.

Le lendemain, quand le vieil intendant qui lui servait de valet de chambre vint tirer les rideaux, il dormait encore ; il ne s'éveilla qu'en l'entendant.

Eusèbe lui remit une lettre qu'il lut aussitôt.

Cette lettre le surprit par sa forme mystérieuse. On lui disait :

« Monsieur,

» Vous êtes prié instamment de vous rendre dans la journée, à deux heures, rue Jean-Goujon, chez M. de Vilaine, pour causer de l'affaire de M. d'Ouville. »

Après les compliments d'usage suivait une signature illisible.

Le papier était sans armoiries.

Il regardait la lettre, cherchant à s'expliquer d'où elle venait. Il se dit qu'au fond tout cela n'était pas bien terrible et prouvait qu'à la suite de son entretien de la veille avec M. de Lieusaint, des amis étaient intervenus pour terminer secrètement l'affaire. Il en était satisfait ; cela allait se passer de-

vant deux ou trois personnes, au lieu de la voir se terminer en public et d'être obligé d'agir grossièrement à l'égard d'une femme qu'il méprisait, mais qu'au fond il ne voulait pas punir.

Se trouvant avec des amis sympathiques, il pouvait en deux mots expliquer ses relations avec Iza. Ceux-ci jugeraient ce qu'ils avaient à dire à M. d'Ouille ; ils lui raconteraient ce qu'il leur avait dit ou lui affirmeraient sur l'honneur qu'il s'était trompé dans le jugement porté contre lui. Et tout pourrait se terminer à la satisfaction de chacun.

Naturellement, il se promettait d'être très réservé dans les déclarations qu'il ferait sur Iza, ne voulant en aucune sorte empêcher la misérable de retrouver la situation qu'elle avait perdue, revenant sur la détermination qu'il avait prise, la veille, de tout dire à M. d'Ouille ; car à ce moment il pensait que, puisque Iza se trouvait à Paris, seule et cherchant fortune, c'est qu'elle n'était peut-être pas la complice du caissier de la banque Flamande.

Et puis il était heureux d'en finir au plus tôt avec cette éternelle pensée ; il était temps qu'Iza fût tout à fait oubliée. Il voulait se consacrer tout entier à celle qu'il aimait.

Dans la journée, Eusèbe vient lui dire que Chadi demandait à lui parler. Aussitôt il le fit entrer.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, avez-vous du nouveau ?

— Oh ! oui, monsieur. Avec votre lettre, je n'ai pas été reçu comme les autres fois ; c'était à qui me donnerait des renseignements.

— Vous avez retrouvé Huret ?

— Je l'ai retrouvé ?... non. Mais je sais où il est, et j'ai appris pourquoi le pauvre homme avait fait faux bond là-bas.

— Pourquoi ?

— Il paraît que, le même jour où nous avons été à Anvers ensemble, il a été frappé d'un coup de couteau et très grièvement blessé. Quelques jours même, on a cru qu'il n'en reviendrait pas.

— Comment cela ? à Anvers ?

— Oui, monsieur.

— Le jour même où vous étiez à la poursuite d'Iza ?

— Oui, monsieur le comte.

Verchemont fronça le sourcil et réfléchit quelques minutes ; malgré lui, il pensa que peut-être Iza n'était pas étrangère à la tentative faite sur l'agent.

— Comment a-t-il été blessé, et par qui ?

— Ça, monsieur, on n'a pas pu me le dire. Lui-même ne l'a pas écrit. On a eu des nouvelles de lui quinze jours après que la chose était arrivée. Il demandait de l'argent pour se faire transporter de l'hospice dans une maison de santé.

— Il n'a rien raconté de ce qui était arrivé ?... si c'était en poursuivant Iza ?

— Non, monsieur ; vous devez comprendre que ce n'est pas au bureau de la sûreté qu'on m'aurait donné hier ces renseignements-là. On m'a dit seulement qu'il est blessé, qu'il va mieux ; on m'a donné son adresse pour que je lui écrive : c'est déjà beaucoup. Il fallait votre lettre pour que j'aie tout cela. Pristi ! vous êtes considéré, là-bas. On m'a dit qu'on vous appelait M. le président.

Le comte de Verchemont sourit ; on connaissait sa nomination à un poste dont il était parti, quelques années avant, presque ridicule, à la suite de son instruction manquée.

Il se promena quelques minutes dans le petit salon, cherchant ce qu'il devait faire. Il éprouvait le besoin d'avoir, par Huret, des nouvelles certaines. Celui-là savait, celui-là l'éclairerait sur la situation ; puisque, le lendemain, il devait avoir une explication avec les amis de M. d'Ouille, le rapport d'Huret pouvait lui être nécessaire. Se tournant vers Chadi, il lui demanda :

— J'ai un grand intérêt, monsieur, à ce qu'on voie tout de suite, c'est-à-dire demain, M. Huret, pour pouvoir recevoir de lui une lettre relatant ce qu'il sait sur la fuite d'Iza. Pouvez-vous disposer de votre temps pendant un jour ou deux, vous rendre immédiatement à Anvers, le voir, lui expliquer ce que je demande, et, s'il est en état de faire le voyage, le ramener avec vous ?

— Si je veux ! si je veux ! J'aime ça, la ballade. Et puis ça me ferait plaisir d'avoir de ses nouvelles par lui-même, de revoir ce pauvre M. Huret.

— Vous consentiriez à partir immédiatement ?

— À l'instant ; le temps d'aller chez Maurice. Maurice, c'est un de mes patrons, la maison Tussaud et Maurice Ferrand. Vous le connaissez, pardi ! c'est celui qui...

— Oui, oui ! fit Verchemont embarrassé de ce souvenir.

— En lui indiquant le motif qui me fait partir, il me donnera carte blanche, comme il l'a fait le jour où j'ai suivi Huret.

— Ainsi vous êtes prêt ?

— Oui, monsieur, il ne me manque que l'argent.

— Je vais vous le donner ; vous prendrez l'express.

— Rien que cela ?

— Oui, oui ; il faut aller vite.

— Oh ! ça ne me gêne pas, c'est pas la première fois.

— Vous partez ce soir, et vous serez revenu ?

— Après-demain, au matin.

— C'est tard.

— Diable ! fit Chadi. L'express m'amène demain matin...

— Non, en partant maintenant, vous arriverez ce soir.

— Ce soir ? oui !

— Et, en partant de là-bas demain matin, vous arriverez ici dans la journée.

— Si ça se peut, c'est fait, monsieur.

— En tout cas, vous m'envoyez une dépêche aussitôt arrivé ?

— Oui, monsieur.

— Et, si Huret ne pouvait venir, vous prenez sa déclaration immédiatement.

— C'est compris, monsieur.

— Tenez, dit Verchemont.

Il donna deux billets de cent francs à Chadi.

— Vous m'en donnez deux, fit-il, ça fait deux cents francs. Ça ne coûte pas ça !

— Prenez toujours. Allez vite, vite ; dites à Huret que je lui exprime mes regrets du passé ; que, rentré dans la magistrature, je rachèterai tout le mal qu'inconsidérément j'ai pu faire.

— Eh bien ! monsieur, ce que vous dites là va joliment lui faire plaisir ; car voyez-vous, monsieur, Huret, c'est un homme qui, lorsqu'il fait le bien, aime qu'on lui en sache gré. Oui, ça va

lui faire plaisir. Rien que pour lui dire cela, je suis content de faire le voyage.

— Eh bien ! allez, mon ami, hâtez-vous ; en arrivant, un télégramme.

— C'est entendu, monsieur le comte ; avant une heure, je serai à la gare.

Et il sortit, laissant le comte pensif, toujours poursuivi par cette idée qu'il était bien singulier que Huret eût été assassiné en poursuivant Iza.

Huret, c'était la vérité ; et il pensa :

— Huret étant ici, je dégage toute cette affaire, la mettant au-dessous de moi, je ne veux plus m'en occuper. C'est à Huret, à l'agent chargé d'instruire, que j'adresserai ceux qui me demandent des comptes de ma conduite avec cette femme.

L'affaire du cercle tournait mal ; M. d'Ouille n'acceptait pas les déclinatoires de Verchemont. Il ne voulait ni explications ni enquêtes ; il maintenait tout ce qu'il avait dit et refusait d'accepter M. de Bessac pour arbitre. Il n'avait rien à voir en cette affaire. S'il insultait, s'il calomniait le comte de Verchemont, c'est à celui-ci seulement qu'il appartenait d'en demander raison, et, quoi qu'on fît, quoi qu'on dît, il était décidé à n'accepter aucune explication.

Il était visible que M. d'Ouille désirait et provoquerait par tous les moyens possibles une affaire avec le comte.

Jaloux du passé, il ne voulait pas que l'homme qui avait aimé Iza pût vivre ; ou il serait tué, ou il le tuerait. C'est ce que les amis communs de MM. d'Ouille et de Verchemont pensèrent ; aussi décida-t-on qu'on conseillera de Verchemont de refuser toute affaire. Il ne pouvait accepter une querelle sur ce terrain. Il devait, avant de se mettre à la disposition de son ad-

versaire, si celui-ci arrivait à le provoquer directement, laisser l'appréciation des faits, à un jury d'honneur.

De Verchemont ignorait tous ces détails. Tranquille sur ce qui pourrait lui arriver, il passait ses soirées chez la duchesse Hélène, avec laquelle il décidait déjà le jour prochain de leur union.

Le lendemain, il rentrait chez lui, revenant de chez la duchesse Hélène, lorsqu'il trouva Eusèbe qui l'attendait.

Celui-ci lui dit que son ami, M. de Lieusaint, était venu et l'avait attendu la plus grande partie de la soirée. Las de l'attendre, il avait écrit quelques lignes qu'il lui donna.

En quelques mots rapides, de Lieusaint lui disait d'éviter toute rencontre avec M. d'Ouille qui, maintenant ses affirmations, cherchait une querelle maladroite. Il le priait d'être pendant quelques jours sur ses gardes, le temps nécessaire pour que ses amis pussent s'entendre.

De Verchemont rattacha cette recommandation au rendez-vous qui lui était donné pour le lendemain. C'était là, sans doute, dans cette réunion d'amis, qu'on jugerait les suites qu'il convenait de donner à l'affaire...

Tout cela agaçait le comte et le blessait surtout. Il souffrait de penser qu'un homme, sur la foi d'une femme comme Iza, pouvait le croire capable de la conduite dont il était accusé. Il avait des mouvements de colère où, n'écoulant que son sang, il serait allé immédiatement au cercle, pour avoir une explication publique avec le comte d'Ouille. Il fallait en finir avec tout cela ; il n'était pas homme d'épée ; mais point n'est besoin à un homme de savoir tenir une arme pour se battre et prouver aux insulteurs qu'on n'est point un lâche.

Il était presque décidé à le faire, lorsqu'il entendit retentir le timbre de son appartement.

Qui pouvait venir à cette heure ? Il tressaillit.

Était-ce son ami Lieusaint qui revenait ? Est-ce que l'affaire au-devant de laquelle il allait aller devait aussitôt se terminer ?

Il attendit qu'Eusèbe vînt lui dire le nom du visiteur.

Le vieux serviteur entra lui dire :

— C'est ce jeune homme qu'on appelle Chadi. Il arrive d'Anvers avec l'homme que vous avez demandé.

— Huret ! exclama le comte.

— C'est cela, monsieur le comte.

— Qu'il entre ! qu'il entre vite !

Huret entra. Il était pâle, se tenait droit comme un militaire, respectueux comme autrefois devant un magistrat, attendant ses ordres pour parler.

De Verchemont dit aussitôt :

— Monsieur Huret, je vous ai méconnu ; j'ai été la cause pour vous de nombreux tourments, je m'en excuse. Pour vous prouver en quelle estime je vous tiens aujourd'hui, je viens solliciter vos services.

— Ah ! ce que vous me dites là me fait du bien, monsieur le comte ; parlez, je suis à vos ordres.

— Je n'ai pas besoin de vous expliquer l'affaire ; vous la connaissez aussi bien que moi, mieux que moi, même. Vous savez la vie que je menais à Bruxelles avec M^{me} Séglin.

Huret fit un signe de tête :

— Vous ne vous trompez pas ; je connaissais mieux que vous, monsieur le comte, l'existence que vous meniez avec la fille Iza.

Le qualificatif fit faire la grimace à Verchemont ; mais c'était là une coutume d'agent. Le comte reprit :

— Vous avez suivi Iza à l'heure où, échappant à notre tentative de suicide, elle se sauvait de l'hôtel de la rue de la Loi ?

— Oui, monsieur le comte.

— Où allait-elle ?

— À Anvers.

— Savez-vous chez qui elle allait ?

— Elle allait rejoindre son amant.

— Son amant ? fit le comte.

— Un de ses amants, rectifia froidement l'agent ; Carl Zintsky, le caissier de la banque.

— Ah ! c'était vrai ! Elle est partie avec lui ?

— Oui, monsieur le comte. Au moment où ils allaient fuir, elle m'a désigné à cet homme, lui disant : « Tue-le ! » L'homme est venu vers moi, m'a demandé ce que je voulais ; j'ai étendu la main pour l'arrêter, il m'a frappé d'un coup de couteau, je suis tombé. Depuis je ne sais ce qu'ils sont devenus.

— Oh ! les misérables !

— Est-ce tout ce que voulait savoir monsieur le comte ?

— Non. Avez-vous le désir de punir ceux qui vous ont frappé ?

Huret hocha la tête d'un air menaçant, en répondant :

— Oui, monsieur le comte, j'en ai le désir et la volonté. Il faut que je purge la société de ces deux coquins.

— Nous allons causer, alors.

Le comte obligea Chadi et Huret à s'asseoir ; puis, s'adressant à ce dernier, il lui dit :

— Voyons. Sur cette femme vous savez beaucoup de choses ; il faut absolument m'éclairer. Aujourd'hui, vous n'avez plus de ménagements à garder : parlez sans crainte de me blesser.

— Ah ! M. le comte en est arrivé à la haïr ?

— Plus : à la mépriser. Et maintenant j'en arrive à la redouter.

— Comment ? fit Huret sursautant. Est-ce qu'elle est ici, à Paris ?

— Oui.

— Oh ! c'est trop d'audace ! Elle est à Paris avec ce Carl ?

— Je l'ignore. Je ne sais ni où elle demeure, ni ce qu'elle fait, ni comment elle vit, ni avec qui. Je sais qu'elle est ici ; je sais qu'elle s'en va colportant contre moi les calomnies les plus odieuses.

— Oh ! mais ce n'est pas possible !

— C'est possible, à ce point que je risque d'être gravement compromis par elle.

— À toucher à la boue, on se tache !

— C'est vrai ! il faut absolument que je confonde cette femme.

— Mais que peut-elle dire contre vous ?

— Les choses les plus absurdes du monde, mais qu'on écouterait. Elle dit que je l'ai connue honorée, honnête ; que, par des promesses que je n'ai pas tenues, je l'ai entraînée. Elle a cédé, croyant un jour être ma femme ; elle avait une fortune per-

sonnelle. C'est moi qui ai dévoré cette fortune ; lorsqu'elle a été ruinée, j'ai joué la comédie d'un suicide, et je l'ai abandonnée. Voilà ce qu'elle dit.

Huret s'était redressé ; il était stupéfait et il regardait le comte comme s'il s'était refusé à croire ce qu'il entendait.

— Mais c'est abominable ce que vous me dites là. Ce cynisme dont l'audace dépasse tout...

— Et je crois encore que je ne sais que partie de la vérité ; mes amis n'osent pas tout me dire.

— Mais à qui raconte-t-elle cette fable ?

— Au comte d'Ouville.

— Un nouvel amant ?

— Non, fit en souriant ironiquement le comte, son fiancé.

— Comment ! il y a des gens capables de l'épouser !

— Vous savez bien qu'elle fait d'un homme tout ce qu'elle veut.

— Hélas ! pardon, monsieur le comte ; mais, qu'est-ce que ce M. d'Ouville ?

— Le comte d'Ouville est un lieutenant de marine qui l'a connue autrefois lorsqu'elle était mariée avec Séglin, un ancien officier de marine. C'était un ami de son mari.

— C'est bien. Vous ne connaissez pas du tout cet homme ?

— Non.

— Vous ne pouvez me donner aucun renseignement sur lui ?

— Aucun.

— D'Ouille, c'est bien ce nom, je me souviens ; je le prenais pour un de ses amants.

— Pour un de ses amants ! Vous connaissiez ce d'Ouille ?

— Quand vous restiez avec elle à Bruxelles, une fois déjà, je la filai jusqu'à Anvers, caché sous un déguisement. Elle descendit à l'hôtel Saint-Antoine et eut un entretien avec un individu qui l'attendait depuis trois jours ; je me renseignai et j'appris qu'il s'appelait le comte d'Ouille.

— Mais qu'est-ce que tout cela veut dire ? fit Verchemont. Comment ! lorsque j'étais avec elle, elle voyait ce M. d'Ouille ? Celui-ci, ne pouvant venir, lui donnait des rendez-vous à Anvers ? Il connaissait sa situation ? Qu'est-ce que cette comédie ?

Le comte, soucieux, restait silencieux. Huret l'observait, pendant que Chadi, las de son voyage, s'endormait sur le canapé.

Huret avait tiré son carnet et prenait des notes. Il dit au comte, toujours pensif :

— Par Simon, le matelot, j'aurai les renseignements que je voudrai.

— Le matelot Simon ! Celui qui m'a sauvé ?

— Chadi m'a conté cela. Celui-là même.

— Comment cela ?

— Simon connaissait Séglin ; il a servi sous ses ordres, ou plutôt sous les ordres de Pierre Davenne, son ami. Ces trois officiers devaient se connaître.

— Ah ! ah ! mais j'ai bien fait de m'adresser à vous. Vous trouvez bien vite une piste.

— Oui, et il regrettable, monsieur le comte, que vous ne l'ayez pas reconnu plus tôt.

De Verchemont ne répondit pas.

— Enfin, je résume la situation. Il faut au plus vite nous occuper de cette femme et de son complice. Cette femme et sa bande, pour dire le mot : Iza Lolotte et C^{ie}, comme on dirait là-bas. Vous me chargez de l'affaire ?

— Oui, non officiellement, mais officieusement, personnellement.

— Vous serez obligé d'aller plus loin, bientôt ; enfin, n'importe, j'accepte ainsi.

— Que voulez-vous ! je dois me marier. Cette femme peut empêcher mon mariage. D'un autre côté, son... amant – c'est ainsi que vous le qualifiez – me calomnie, et ma situation nouvelle m'oblige à éviter le scandale.

— Oh ! monsieur le comte, ce serait folie que de faire de cette histoire autre chose qu'une question de police ; il ne peut y avoir d'affaire d'honneur à cause de cette femme et des gens qui l'entourent. Je me charge de cela.

— Très bien ! mais qu'allez-vous faire ?

— Oh ! monsieur le comte, je l'ignore à cette heure. J'arrive du chemin de fer, exprès la nuit, pour ne pas être reconnu ; je viens chez vous aussitôt, vous m'apprenez ce dont il est question. Je n'ai le temps ni d'organiser un plan ni de rien juger ; demain je vous dirai cela.

— Très bien ! j'ai trop souffert d'avoir douté de vous une fois pour ne pas avoir confiance aujourd'hui.

— Voici d'abord ce que je juge. Pour qu'Iza ait eu l'audace de revenir à Paris, il fallait qu'elle fût convaincue que vous n'existiez plus et que, moi, j'étais mortellement frappé. Elle vous a vu surgir, elle se défend ; elle se croit forte contre vous, il faut la laisser dans cette erreur. Pour elle, je n'existe plus, moi qui la connais ; il faut donc, monsieur le comte, que l'on ignore mon

retour à Paris, ma résurrection pour elle. Je ne vais pas rentrer chez moi ; je vais demeurer chez le brave garçon que vous avez envoyé me chercher : chez Chadi. Je vais, sous des déguisements, prendre les renseignements qui me sont nécessaires, et nous arriverons. En tout cas, si vous en avez de votre côté envoyez-les-moi par Chadi ; il va vous laisser son adresse. Demain je vous verrai. Je ne vous donne ni heure ni rendez-vous ; je vous verrai.

— Très bien ! Je me fie à vous.

— Vous n'aurez pas à le regretter, reposez-vous sur moi. Permettez-moi, maintenant, de vous souhaiter le bonsoir. Puis, se tournant vers Chadi : Allons, Chadi debout ! Allons nous coucher.

— Me voilà, Denise, fit Chadi en bâillant.

Après cette réponse, qui excita l'hilarité générale, les deux hommes partirent.

TROISIÈME PARTIE

IZA LA RUINE

I

LE PETIT HÔTEL DE LA RUE JEAN-GOUJON

Il est temps que nous ramenions le lecteur chez notre héroïne.

Iza, en quittant Bruxelles, était revenue à Paris. Elle était descendue dans un hôtel, puis, bourgeoisement vêtue, était sortie pendant quelques jours en voiture de louage et avait loué un nouvel hôtel. Elle avait été chez le tapissier, chez le marchand de meubles, à l'hôtel des ventes ; elle avait refait son nid, enfin, ou plutôt son aire.

Cette maison, située vers le milieu de la rue Jean-Goujon, non loin des Champs-Élysées, semblait inhabitée, les persiennes étant hermétiquement fermées, et, dans les interstices des pavés qui se trouvaient devant la porte, l'herbe poussait.

Les grilles en fer forgé, d'un grand style, et dont toutes les palmes élégantes et légères étaient rehaussées d'or, étaient surmontées de deux becs de gaz et s'ouvraient sur une cour dont le milieu était occupé par un massif de fleurs, derrière lequel,

abrité par une marquise vitrée, se trouvait le perron donnant accès au vestibule peint tout en marbre et dans les angles duquel des consoles de chêne doré supportaient de grands vases de Chine tout remplis de fleurs.

L'hôtel avait deux étages ; les fenêtres, longues et étroites, avaient des rampes du même style que les grilles ; élégant de construction, riche de sculptures, le pavillon se dressait bien propre avec ses pierres blanches et ses briques rouges, tranchant joyeusement sur le fond vert des arbres d'un petit parc où l'on entendait crépiter l'eau d'un bassin.

Au fond du vestibule, en haut de quatre marches de marbre blanc, une grande porte vitrée s'ouvrait sur une antichambre peinte en chêne, dont le parquet était recouvert d'un tapis.

Dans l'antichambre, à droite et à gauche, une porte ; au fond, une grande baie fermée par de lourdes tapisseries.

La porte de droite communiquait avec un petit cabinet-bibliothèque garni de meubles d'ébène incrustée d'ivoire et de cuivre, et dans un angle duquel se trouvait un escalier dérobé communiquant avec les appartements particuliers ; celle de gauche s'ouvrait sur une vaste salle à manger dont les murs étaient recouverts de panneaux en chêne noirci, et le plafond à poutres saillantes était peint d'un bleu sombre semé de fleurs de lis d'or.

Au fond, une immense cheminée de marbre noir supportait une énorme pendule de bronze, dont le sujet était emprunté aux chefs-d'œuvre de Michel-Ange.

Au plafond pendait, au-dessus d'une grande table de chêne, un lustre d'acier poli.

Dans le milieu du panneau de gauche, une porte toute sculptée communiquait avec un petit salon tout tendu d'étoffes algériennes, qui s'ouvrait sur un jardin d'hiver et servait de fu-

moir et de galerie, car tout autour étaient accrochés des tableaux d'anciens et de jeunes maîtres.

En soulevant les tapisseries placées au fond du vestibule, on se trouvait au pied d'un grand escalier aux marches recouvertes d'un riche tapis et dont la rampe, composée d'ornements en rinceaux et de guirlandes de fleurs en bronze ciselé, était une merveille d'art et de goût.

Au haut de l'escalier, un petit salon tout capitonné de velours bleu avec ornements d'or, au milieu duquel était un divan circulaire, entourant une large corbeille de fleurs, servait de salon d'attente et séparait le grand salon de la chambre à coucher.

À droite se trouvait le grand salon ; lui seul faisait tache dans le grandiose et la richesse d'aspect des autres pièces, avec son luxe criard, avec ses fonds blancs et ses ornements d'or ; ses bronzes dorés en rocaille, que les gens du métier appellent de la camelote ; son meuble rouge, aux bois blancs et or ; son tapis à fond blanc, sur lequel s'étalait un bouquet de fleurs rouges, et son plafond à ciel, ciel étrange dans lequel il poussait des fleurs, rouges encore.

À droite du petit salon se trouvait la porte de la chambre à coucher.

En soulevant la portière, l'huis s'ouvrait sur une chambre superbe, toute tapissée de velours jaune, garni de passementeries noires. Aux fenêtres pendaient de grands rideaux de velours noir, maintenus par de lourdes torsades de soie jaune.

Le lit, capitonné, occupait, sous une lourde tenture de velours, tout le fond de la chambre ; c'était un lit immense, aussi large qu'il était long, très bas, mais placé sur une estrade de trois marches sur lesquelles s'étaient des fourrures sombres. Il était recouvert de velours noir.

Entre les deux hautes fenêtres qui donnaient sur le parc, au-dessus d'un petit meuble d'ébène très bas, de forme solide,

s'élevait une glace biseautée, encadrée de velours jaune comme les tentures, qui tenait tout l'espace resté libre entre les fenêtres et montait jusqu'au plafond.

Dans deux angles, deux petits fauteuils absolument capitonnés de satin jaune ; de chaque côté du lit, une porte cachée sous la tenture communiquait, l'une avec l'escalier dérobé et l'autre avec un cabinet de toilette, boudoir tendu de satin gris perle au dessous rose, dont les fenêtres donnaient sur la cour. Entre les deux fenêtres était une table couverte d'un tapis de satin gris brodé, sur laquelle se trouvait tout un arsenal de toilette.

Cette étrange demeure, peu de gens l'avaient vue ; à peine quelques boutiquiers du voisinage, qui y portaient les fournitures journalières.

Le personnel se composait de trois femmes, trois étrangères, aux costumes bizarres, qui ne sortaient jamais ; cela se racontait dans le quartier, avec des airs mystérieux.

C'est devant cette maison que, le lendemain, le comte de Verchemont s'arrêta.

Il regarda s'il ne se trompait pas.

La maison lui paraissait inhabitée.

Ayant jeté les yeux sur sa lettre, voyant que c'était bien là le numéro qui était inscrit, il sonna.

À peine le timbre avait-il retenti, qu'une femme vint ouvrir ; il voulut parler, on ne l'écouta pas. La femme marchait devant lui, le dirigeant.

Il la suivit, monta au premier étage ; on l'introduisit dans le petit boudoir. Là, la femme lui indiqua un siège et se retira.

Il regardait tout autour de lui ; il était gêné ; cette maison lui semblait étrange, cette réception, singulière ; et puis l'atmosphère était chargée d'un parfum qui lui montait au cerveau,

un parfum qu'il reconnaissait : le parfum subtil qui embaumait la chambre d'Iza.

Où était-il ?

Le lieu était bizarre pour un semblable rendez-vous.

Assurément il devait se trouver chez une femme ; et cela le révoltait.

Avait-il été attiré là par Iza ? Sous l'empire de cette pensée, Verchemont cherchait la porte ; il songeait à s'enfuir. À aucun prix, il ne voudrait avoir un entretien avec elle.

Tout à coup il entendit le froissement d'une tapisserie qui se soulevait ; il tourna la tête, et, dans l'embrasure de la porte, il vit Iza !

C'était elle ! Iza, à peine vêtue, toujours belle comme autrefois, drapée dans un long peignoir qui faisait mieux valoir ses attraits. Toujours charmante, chacun de ses mouvements ajoutait à sa grâce ; elle avait son fin sourire, son regard ardent, ses beaux cheveux noirs qui semblaient tomber négligemment sur ses épaules, faisant ressortir l'éclat de son teint, le charme sauvage de son visage.

Elle s'était avancée vers lui.

Il avait exclamé :

— C'est vous ! c'est vous ! Je ne veux pas vous voir ! Et il se sauvait, cherchant à ouvrir la porte, fermée au dehors.

Iza, souriant, lui avait retenu la main, disant :

— Voyons, je te fais peur ?

Et, en disant cela, elle lui jeta au visage le baiser de son haleine de violette et d'iris.

Comme autrefois, la Grande Iza, sans qu'on la vît, en caressant ses lèvres, étendait sur ses dents une goutte d'un parfum qu'elle portait toujours sur elle. Les petits hoquets de ses rires envoyaient des bouffées embaumées, et, comme autrefois, cette haleine enivrait de Verchemont.

Ne pouvant sortir, Oscar se retourna et lui dit :

— Que me voulez-vous ?

— Je veux causer avec toi, je veux causer en amie.

— Vous ne pouvez être mon amie ; vous êtes mon mauvais génie. Je suis épouvanté de l'audace que vous avez eue en me faisant venir ici.

— Mon cher Oscar, je l'ai fait dans votre intérêt beaucoup plus que dans le mien. Si vous voulez, ainsi que je vous le demande, m'accorder quelques minutes d'entretien, vous en jugerez.

— Je ne veux rien entendre ; je ne vous connais plus... Vous m'avez fait assez de mal ; je vous le pardonne ; mais laissez-moi, Ouvrez-moi votre porte, je veux sortir.

Et, en parlant, de Verchemont était agité ; il tremblait, il était troublé.

Iza était souriante. Elle l'obligea à s'asseoir sur un divan et se plaça près de lui, en disant :

— Tu ne partiras d'ici que lorsque tu auras entendu ce que j'ai à te dire.

— Je vous répète, Iza, que je ne veux rien entendre.

— Voyons, tout cela ce sont des bêtises, fit Iza gaiement, lui prenant les deux bras, en s'accotant presque sur lui. Que tu m'en veuilles pour ce que j'ai fait, c'est possible ; mais je reviens en amie, pour causer comme autrefois ; tu peux bien, pendant

une heure, me parler comme anciennement. Je ne suis pas devenue laide.

Et elle riait. Elle était admirable.

D'un mouvement, elle avait adroitement rompu le ruban qui nouait son peignoir, découvrant ses magnifiques épaules. Elle avait pris de Verchemont au col, l'enlaçant, en gaminant, toujours riant et disant :

— Pour une heure, je veux que tu sois comme autrefois. Et d'abord tu vas m'embrasser.

Et de Verchemont, troublé, embarrassé, détournait la tête.

Elle dit alors :

— Tu ne m'empêcheras pas de t'embrasser, toi.

Et, lui prenant la tête entre ses deux mains et la rapprochant d'elle, elle appuya ses lèvres sur celles de Verchemont.

Au fond, celui-ci se défendait peu ; son cerveau était enivré par le parfum de celle qu'il avait tant aimée.

Cela dura presque une grande minute, au bout de laquelle, l'œil brillant, les lèvres tremblantes, de Verchemont fit un effort et s'arracha de l'étreinte en disant :

— Non ! non ! laisse-moi, je ne veux être ici que ton ami.

— Tu n'es pas galant, fit Iza souriant ; mais enfin, j'aime mieux que tu dises cela. C'est en amis que nous allons parler.

— Que me veux-tu ? dit fiévreusement de Verchemont.

— Nous allons causer de notre avenir.

— De notre avenir ! fit-il en fronçant le sourcil.

— Oui, de notre avenir à chacun. Je sais ta situation comme tu connais la mienne. Nous pouvons nous suivre tous les deux,

nous pouvons également nous revoir, c'est pour cela que je t'ai fait demander.

— Je ne vois pas comment nous pourrions nous revoir. Après ce qui s'est passé entre nous, tu dois comprendre combien j'ai peu le désir de t'être utile.

— Il le faut, ton intérêt l'exige. Oui, mais procédons par ordre. D'abord, parlons du passé, de là-bas.

— Oh ! non, non ! ne revenons pas sur cette histoire.

— Au contraire, il le faut. Je tiens à ce que tu saches bien ce qui s'est passé, pour que tu ne m'accuses pas.

Tant d'audace, tant de calme stupéfiaient Verchemont, qui la regarda comme s'il ne comprenait pas.

— Quoi qu'on ait dit, je te jure, Oscar, sur ce que j'ai de plus saint au monde, je te jure que je t'aimais ; je vais plus loin, je t'aime encore. On n'aime qu'une fois ainsi. Oh ! oui, je comprends, tu me méprises maintenant ; tu regrettes mon amour, c'est bien. Tu m'as accusée d'avoir aidé mon cousin Carl pour le vol qu'il a commis.

— Cela est faux ! Je n'ai jamais accusé personne. Il a volé ; à la première heure j'ai déposé une plainte, puis, lorsque j'ai pu payer, j'ai retiré cette plainte ; de toi, il n'a jamais été question.

— Ah ! fit Iza, il n'y a pas eu de poursuites dans cette affaire ?

— Non, fit Verchemont remarquant qu'Iza recueillait précieusement ce renseignement.

— On m'avait dit que tu m'accusais. C'était indigne de toi, et je suis heureuse de voir que cela n'est pas vrai. J'étais décidée à mourir avec toi. Oh ! ne fais pas de mouvement d'incrédulité, je voulais mourir avec toi. Lorsque je t'ai vu près de moi, froid,

inanimé, j'ai eu peur ; je voulais mourir et je me suis sauvée, folle, pour me donner la mort.

De Verchemont souriait. Elle le regardait ; il lui dit :

— Tu t'es sauvée comme cela, et, malgré ta folie, tes transports, ton égarement, nue, près de moi, tu as pris ton costume de bohémienne, tu l'as revêtu et tu as été prendre le train d'Anvers.

— Ah ! fit Iza, tu sais cela ? Eh bien ! oui, c'est vrai. Quand je t'ai vu mort près de moi, j'ai eu peur. Je me suis demandé quel sort allait m'être fait quand, le lendemain, on te trouverait mort, et je me suis sauvée pour ne pas être prise. Voilà la vérité.

Et cela fut dit d'un ton sec, le regard fixé sur Verchemont.

Celui-ci se taisait, baissait la tête ; il craignait d'en avoir trop dit, se souvenant que, la veille, Huret lui avait recommandé la discrétion.

Iza continua :

— Je suis venue à Paris ; j'étais presque sans ressources.

— Ah ! fit Verchemont.

— J'y rencontrai un ami de mon mari, M. d'Ouille. M. d'Ouille me fit la cour ; je lui dis, — et c'est mon intention bien arrêtée, — que je voulais vivre comme je vivais autrefois, c'est-à-dire mariée.

— Et M. d'Ouille doit t'épouser ? fit d'un ton si singulier de Verchemont, qu'Iza répondit aussitôt :

— Mais oui, et pourquoi pas ? Oh !... Oscar, il ne faut pas être si dédaigneux. Souviens-toi bien que, si j'avais voulu me faire épouser par toi, je n'avais qu'à commander.

Oscar haussa la tête ; c'était vrai.

Il balbutia :

— Je ne te connaissais pas.

— Eh ! mon Dieu ! après, lorsque tu m'as connue, si je l'avais voulu, tu l'aurais fait encore, à Bruxelles, il y a six mois.

L'entretien prenait une tout autre tournure ; Iza changeait.

Elle avait cru que Verchemont se prêterait à ses caresses, à ses sourires ; il restait froid.

Elle était prête à tout ; elle se serait livrée de nouveau une heure, une nuit ; elle aurait obtenu de lui ce qu'elle voulait, les funérailles de leur amour. Elle ne croyait pas que son souvenir était à ce point effacé dans le cœur du malheureux. Elle pensait qu'il ignorait sa complicité dans le vol de la banque et sa tentative criminelle dans le suicide. Elle croyait que Verchemont n'avait à lui reprocher que son ingratitude et son abandon.

Elle était convaincue que tout son plan avait été assez adroitement exécuté pour qu'il n'y vît rien.

C'est pleine de cette assurance qu'elle lui avait donné ce mystérieux rendez-vous.

Iza se leva, poussa un petit siège devant Verchemont, s'y mit et reprit d'un autre ton :

— Je ne croyais pas que tu avais tant de haine et tant de mépris pour moi ; tu as raison, ne parlons plus de ce passé, mais seulement de l'affaire pour laquelle je t'ai fait venir.

— C'est cela, dit froidement Verchemont.

— Tu vas te marier : un superbe mariage, je le sais ; une femme adorable, je l'ai vue. Cela est très...

— Oh ! je vous en supplie, Iza, s'il vous plaît, ne parlez pas de cette dame.

— Mon Dieu ! mes paroles ne la souilleraient pas.

— Vos jugements sur elle me gênent, fit sèchement Verchemont.

Iza était blessée ; elle n'avait jamais vu Verchemont sous ce jour.

Elle reprit :

— Vous allez vous marier, vous avez tout intérêt à ce qu'il n'y ait pas de scandale, que des calomnies...

Verchemont l'interrompit aussitôt :

— Des calomnies ! Nous y arrivons, Iza ; je sais ce que vous avez fait déjà.

— Vous vous méprenez sur mes intentions. Ce que j'ai pu raconter ; je ne l'ai pas fait pour vous nuire. Oscar, je croyais que vous aviez été victime de votre tentative de suicide.

— Oh ! fit Verchemont avec un singulier sourire.

— Je parle franchement : je croyais que vous étiez mort ; il fallait justifier ma vie pour me marier avec M. d'Ouille. Alors, j'ai raconté que vous deviez m'épouser ; j'ai raconté que je n'avais cédé à votre amour que sur la promesse que vous m'aviez donnée. Tout cela, mon ami, c'est la justification d'une femme ; ce n'était pas pour te calomnier : je croyais que tu n'étais plus.

— Enfin, que veux-tu ?

— Ce que je veux est simple. Je sais qu'une explication doit avoir lieu entre tes amis, M. d'Ouille et toi, à mon sujet. Si tu veux consentir à dire à ces gens que tu m'as connue honnête, que je ne suis devenue ta maîtresse que sur la promesse formelle que tu me donnerais ton nom ; que, lorsque nous nous

sommes fâchés, tu voulais mourir, mais que tu n'as rien à me reprocher...

De Verchemont s'était redressé, l'œil ardent, les lèvres méprisantes :

— Oui, oui, je comprends enfin. M. d'Ouille est un honnête homme, un gentilhomme. Il a connu M^{me} Séglin, femme de son ami, un officier de marine ; elle était honorée et respectée. Il la retrouve plus tard, et elle lui dit qu'un misérable l'a séduite par des promesses qu'il n'a pas tenues, qu'elle a été sa maîtresse et sa victime. Plein d'amour et de pitié, il veut l'épouser. Il faut, moi, que j'aide à tromper cet honnête homme !

— À tromper ! fit Iza.

— Il faut que je lui dise qu'Iza de Zintsky, veuve de Séglin, celle qui m'a torturé le cœur pendant deux ans, celle qui me trompait sans cesse, revenait chez moi me tendre sa lèvre encore humide des baisers d'un autre !...

— Qui vous a dit cela ? C'est faux ! Dites donc le nom de celui avec lequel je vous ai trompé !

— Le nom ! Les noms, tu veux dire ! Et toi-même, toi-même ne pourrais les dire !

— Mais, mon cher, vous me traitez comme la dernière des filles !

— Voici la seule chose que je puisse dire à M. d'Ouille.

— Que lui direz-vous ?

— Je lui dirai qu'on aime Iza, qu'on ne l'épouse pas !

— Et c'est ce que vous allez dire ? demanda Iza menaçante.

— C'est la seule chose que je puisse dire.

— Ah ! c'est bien digne de vous, que de calomnier une femme.

— Ce n'est pas calomnier une femme, c'est sauver un gentilhomme.

— Vous êtes un niais, Oscar. M. d'Ouille m'aime, et vous savez, bien que, lorsqu'on m'aime, moi, on me croit. Il ne vous croira pas et me croira, moi. Des gens qui vous ont vu entrer vous verront sortir ; on dira que vous êtes venu chez moi, et que, ne pouvant m'obliger à céder, vous vous êtes vengé ; et cela se saura chez M^{me} la duchesse de...

— Taisez-vous ! Je vous défends de prononcer ce nom.

Iza se tut ; l'œil ardent, les lèvres, serrées, elle regardait de Verchemont. Oh ! que de rage, de haine farouche, il y avait dans ce regard.

Verchemont dit sèchement :

— Veuillez me faire ouvrir la porte, madame, que je parte.

— Non ! tu ne partiras pas ainsi. C'est ma vie brisée, cela. Oscar, réfléchis ; c'est ton mariage également brisé pour toi ; car, tu le sais bien, je me venge aussi !

— Et que pouvez-vous faire de plus contre moi que ce que vous avez fait ?

— Je peux dire que je m'étais trompée ; je peux dire que tu as tout payé ; que l'argent qui avait été ravi à la banque a été retrouvé ; je peux dire que je n'ai rien à te reprocher, qu'une chose : de m'avoir trop aimée, mais, ayant promis de m'épouser, de n'avoir point tenu ta promesse ; que je n'ai rien autre à dire contre toi. J'affirmerai cela si tu me promets de dire, que j'ai toujours été femme honnête, femme aimante, amante fidèle.

— Je ne peux consentir qu'à une chose, c'est à me taire. Tu dis que tu commandes à M. d'Ouille. Que M. d'Ouille rétracte

au cercle les paroles qu'il a dites ; qu'il déclare s'être trompé, et je déclarerai aussi, à ceux qui viendront m'interroger sur toi, qu'étant ma maîtresse, jusqu'au jour où tu m'as quitté, je n'ai rien eu à te reprocher. Je ne mentirai pas, puisque je n'ai connu qu'après qui tu étais.

— Il ne se contentera pas de cela.

— Et moi, je ne saurais mentir, pour faire de cet homme ta nouvelle dupe.

— Oscar, je t'en supplie, pour éviter de grands malheurs, consens à ce que je te demande. Aide-moi, je t'aiderai.

— Je refuse absolument ton aide.

— Mais tu veux donc faire de moi ton ennemie acharnée !

— Je ne veux rien faire que ce qu'un honnête homme peut faire.

— Eh bien ! prends garde alors.

— Ouvrez-moi, allez, Iza, et finissons. Soyez assez prudente pour arrêter le mal commencé, dans votre intérêt.

— Ainsi, tu ne veux pas ?

— Non ! ouvrez-moi.

— Tant pis ! fit Iza.

Et elle sonna.

La porte s'ouvrit en même temps qu'en bas s'ouvrait la porte du vestibule.

Iza se précipita sur Verchemont, et, le retenant encore, l'attirant dans le boudoir, elle lui dit, d'une voix sourde, comme si elle craignait d'être entendue :

— Oscar, réfléchis, il en est temps encore ; si nous nous fâchons, tout est perdu ! On peut te voir sortir d'ici.

— Eh ! que m'importe ? fit Oscar. En venant ici, je ne savais pas devoir vous y rencontrer ; le rendez-vous qui m'était donné était chez M. de Vilaine...

— Tout le monde sait bien que M. de Vilaine ne reste plus ici depuis un an. Restons amis ; aide-moi, je t'aiderai ; oh ! ne m'oblige pas à te faire du mal.

Verchemont haussa les épaules en disant :

— Mais, vous me prenez donc pour un malhonnête homme ? Laissez-moi ! Allons, adieu !

Il ouvrit la porte ; elle lui dit encore, en prenant l'accent des filles de sa race, des bohémiennes qui tirent les cartes :

— Va donc où le destin te pousse ! Va donc, orgueilleux imbécile ! Va donc te perdre à jamais. Encore une fois tu seras révoqué, chassé pour toujours de la magistrature ; tu n'épouseras jamais la duchesse de Solanges, et, avant un mois, si tu vis encore, tu verras à quoi aura servi ta niaiserie : je serai la comtesse d'Ouille.

— Allons ! c'est assez, laissez-moi sortir !

Iza souleva la portière et appela Fritzzy.

C'était sa femme de chambre. Elle échangea avec elle quelques mots dans une langue étrange.

Verchemont ne comprenait dans les phrases que le nom d'Ouille, deux fois répété.

Fritzzy disait :

— Madame, M. d'Ouille est en bas depuis quelques minutes ; il attend, il est dans la serre et pourrait voir sortir ; dois-je diriger monsieur par le petit escalier ?

— Non pas, qu'il sorte par la galerie, et qu'au contraire M. d'Ouille puisse le voir par les vitraux de la serre.

La servante fit un signe ; Verchemont la suivit, tout surpris, étant au milieu de l'escalier, d'entendre Iza lui dire d'une voix stridente, sèche :

— Et cela est fini dès aujourd'hui, monsieur, j'espère ; que je sois délivrée de votre présence à tout jamais !

Il s'arrêta stupéfait ; Iza venait de fermer la porte avec fracas.

Verchemont haussa les épaules et suivit la servante, qui le conduisit jusqu'à la grille.

Il n'avait pas vu, penché sur les vitraux de la serre, M. d'Ouille ; l'œil ardent, les poings serrés, étonné de le voir sortir de chez Iza.

À peine le comte était-il sorti que Fritzzy dirigea M. d'Ouille vers le boudoir où était Iza. Il entra pâle, les sourcils froncés, se contenant avec peine.

Iza était accroupie plutôt qu'assise sur un canapé, chiffonnant de ses mains fiévreuses un petit mouchoir de batiste, tressaillant, frissonnant comme sous le coup d'une attaque nerveuse.

Le comte d'Ouille s'avancait soupçonneux.

Iza, en le voyant, dit aussitôt :

— Ah ! c'est vous ! Vous avez tort de venir aujourd'hui ; laissez-moi, je suis malade, en colère ; il faut m'excuser.

— Non ! il faut que je vous parle, Iza. Vous m'avez dit que vous viviez seule ici, que vous ne receviez personne, que je pouvais venir quand il me plairait, que vous étiez toujours seule. Je suis venu, on m'a fait attendre en bas.

— Oh ! on n'a pas dû vous faire attendre longtemps.

— Oh ! je ne me plains pas de cela !... J'ai vu sortir...

Elle l'interrompit aussitôt en disant :

— Ah ! vous l'avez vu ? Eh bien, cela vaut mieux ! Cette confiance me restait à faire.

— Pourquoi est-il venu ? Pourquoi le recevez-vous ?

— Oh ! ne me faites pas de scène de jalousie, mon ami, je vous en prie ; il ne s'agit pas de cela. Il est venu, s'est traîné à mes genoux, m'a suppliée de rétracter ce que je vous avais dit, il m'a dit qu'il était perdu. Comme j'ai refusé, il m'a menacée. Il a dit qu'il me retrouverait, qu'il empêcherait notre mariage, qu'on ne se mariait pas avec une fille de ma sorte ! Des infamies !

Il m'a suppliée d'abord, continua Iza, il m'a fait les propositions les plus odieuses et, ne me voyant pas céder, blessé par mon refus, il m'a injuriée et menacée.

Oh ! ne m'obligez pas à vous répéter ce qu'il m'a dit, j'en ai le rouge au visage. Si j'avais cru que vous étiez en bas, je vous aurais appelé pour le chasser comme il le méritait !

— Mais cet homme est le dernier des misérables !

— Vous savez ce qu'il a fait et vous pouvez juger ce qu'il est capable de faire.

— Oh ! j'en finirai dès ce soir avec cet homme ; je veux terminer cette affaire.

— Non ! non ! fit Iza fondant en larmes ; je vous en prie, mon ami, méprisez-le comme je le méprise ; j'ai peur de cet homme, maintenant. Pour se disculper, il répétera toutes les infamies que je viens d'entendre, et, vous le savez bien, de la calomnie il reste toujours quelque chose...

— Je n'ai rien à redouter ; je l'obligerai au silence. Je ne veux ni explication ni rétractation ; je veux une réparation ; il faut que cet homme disparaisse : qu'il fuie, pour sa honte, ou qu'il meure !

Iza, accroupie sur le canapé, la tête dans ses mains, regardait entre ses doigts le visage du comte d'Ouville.

Oh ! il ne mentait pas. Elle vit dans son regard que de Verchemont était perdu.

Pour finir cette scène, Iza eut un tressaillement ; elle claquait des dents, frissonnant sous l'empire d'une crise nerveuse.

Le comte la prit aussitôt dans ses bras, en lui disant :

— Allons, Iza, calmez-vous, mon enfant ; ne parlons plus de ce misérable !

Elle lui sourit, passa la main devant son visage, et, se redressant, elle se plaça devant un miroir pour relever ses cheveux ; puis, dans la poche de son peignoir, prenant le petit flacon d'or à ressort, elle versa sur son doigt quelques gouttes de son parfum. Et, comme si elle passait la main sur son visage, elle essuya son doigt sur ses dents. Puis, après avoir longuement soupiré, elle dit :

— Donnez-moi donc le bras, Henri, que je marche un peu, ça va me remettre.

Elle prit son bras, pencha la tête sur son épaule, marchant à pas lents, le regardant amoureusement et lui jetant au visage des bouffées de son enivrante haleine.

Tout à coup, il lui sembla qu'on marchait dans le salon voisin.

Elle eut peur et craignit que de Verchemont ne se fût ravisé et ne fût revenu.

Elle quitta le bras du comte en s'excusant, souleva la draperie et appela Fritzzy pour savoir ce que c'était.

Le propriétaire avait envoyé son architecte faire l'état des lieux de l'hôtel ; c'étaient les employés qu'on entendait.

Iza revint près du comte ; elle n'attacha pas d'importance à cet incident, et cependant il était intéressant, curieux à voir, celui qui dressait l'état des lieux dans les appartements.

Il avait un type singulier, l'architecte du propriétaire de l'hôtel de la rue Jean-Goujon.

Qu'on en juge.

Cet étrange architecte était un grand gaillard assez bien vêtu ; au bout de ses longues jambes étaient deux pieds immenses. Il paraissait déjà d'un certain âge ; les cheveux étaient rares, le crâne chauve ; constamment il s'essuyait le front, quoiqu'il ne fût pas bien chaud dans les appartements. Les joues étaient d'un rouge couleur de brique, la bouche était cachée par des moustaches qui rejoignaient des favoris courts. Le regard était caché par une paire de lunettes aux verres de couleur.

Celui qui l'accompagnait, et qui paraissait beaucoup plus jeune, avait l'air assez vigoureux. Ses cheveux avaient une nuance étrange, plantés d'une façon si singulière, qu'on eût cru une perruque ; le nez était insolemment camard, la bouche lourde et rieuse. Mais le tout n'était pas naturel ; pour lui comme pour celui qui le dirigeait, on eût pu croire que le visage était peint. Cela n'était pas visible à cause du demi-jour qui régnait dans les appartements.

Ces deux hommes étaient venus à l'hôtel de la rue Jean-Goujon juste derrière M. d'Ouille ; on eût pu croire qu'ils le suivaient.

Après avoir déclaré leur qualité lorsque la femme de chambre les avait introduits dans les appartements, celui qui prenait les notes à mesure que la plus jeune mesurait avait dit :

— Veuillez, mademoiselle, nous dire dans quelle pièce se trouve madame ; nous ferons le travail des autres, en évitant de la déranger.

La femme de chambre, qui parlait fort mal le français, avait eu beaucoup de peine à s'expliquer pour désigner le petit salon.

Elle avait laissé les deux hommes, et, depuis qu'ils étaient entrés dans l'hôtel, ils étaient toujours dans la même pièce.

Dès qu'ils étaient seuls, le plus jeune, qui paraissait très inquiet de son travail, écoutait sans cesse de tous côtés, pendant que l'autre, ayant tiré une vrille de sa poche, avait percé dans l'angle d'une moulure la porte qui communiquait au petit salon, et il restait, l'oreille sur le petit trou, écoutant ce qui se passait dans le boudoir, depuis que M. d'Ouille était entré.

Dès qu'on entendait du bruit, le petit faisait un signe, l'homme se redressait et se mettait à écrire.

Dans le petit boudoir, M. d'Ouille était assis sur le canapé ; Iza devant lui, assise sur un coussin, lui demandait :

— Vous m'aimez assez pour m'entendre calomnier sans en rien croire ?

— Je vous aime, parce que je vois qui vous êtes ; je sais que vous méritez cet amour ; je sais que vous êtes une victime. J'ai vu l'homme et ce qu'il était sur son visage ; je sais bien que celle que j'ai connue autrefois, l'épouse de Séglin, est restée la femme digne qu'elle était. Vous avez été trompée, j'oublie.

— Un jour ou l'autre, ne me reprocherez-vous pas cette faute ?

— Jamais ! Cet homme a mal agi, il sera châtié, il sera puni ; ma seule souffrance est de voir vivant un homme auquel vous avez appartenu. Cela me serait impossible plus longtemps, au-dessus de mes forces ; il faut que cet homme meure !

— En parlant ainsi, vous me faites peur, fit Iza frissonnante. Je voudrais vous voir oublier tout cela ; je voudrais qu'on ne donnât pas suite à cette affaire ; vous ne devez pas écouter ces calomnies, car vous savez ce qu'elles valent.

Le comte d'Ouille eut un méchant sourire, en répondant :

— Je ne risque pas ma vie avec cet homme, soyez-en convaincue ; lui seul court un danger.

— Ainsi vous envisagez l'idée d'un combat sans trembler ?

Il sourit.

Elle continua :

— Vous ne pensez pas que cela pourrait vous être fatal ?

— Ma chère Iza, cette idée ne me ferait pas reculer. Dans cette affaire, la question d'honneur seule me dirige ; vous allez porter mon nom.

Iza s'était levée, et, arrivée près de lui, elle penchait calmement la tête sur les épaules du comte, qui dit :

— Vous devez être honorée et respectée. Cet homme ne peut vivre ; il n'y a là ni réparation ni excuse possible !

Et, fronçant le sourcil, d'un ton dur, comme s'il souffrait de dire ces mots, il ajouta :

— Vous devez concevoir, Iza, qu'il est impossible qu'un mari laisse vivre un homme qui pourrait dire : « J'ai été l'amant de sa femme ! »

Iza se tut, comme embarrassée ; d'Ouille reprit :

— C'est un pénible sujet de conversation ; laissons cela. Vivez heureuse, tranquille, vous préparant à notre union. Après, nous quitterons la France ; j'ai la promesse d'un poste important dans une station navale. Là, ma belle Iza, vous vivrez comme une reine ; là, je vous aimerai seul, je n'aurai plus de craintes jalouses !

— Vous êtes bon, fit-elle.

— C'est la seule pensée qui m'occupe toujours ; il en sera toujours ainsi, Iza.

— Nous nous marierons sans bruit, sans éclat.

— Oui, ma bien-aimée ; avant la fin de ce mois, du jour où ma nomination me permettra de fixer une date exacte, nous nous marierons le soir, sans bruit, comme vous le voudrez, pour partir aussitôt ; nous nous rendrons à mon poste en voyage de noces. C'est un monde tout nouveau que vous allez voir.

— J'aurai bien peur, fit Iza, car la mer m'effraye.

— Je serai près de vous.

Malgré elle, Iza revenait tout de suite à ce qui la préoccupait le plus, car elle dit :

— Dans la grave affaire que je déplore...

— Quelle affaire ?

— Avec M. de Verchemont...

— Oh ! encore !

— Oui, laissez-moi vous en parler ; cela me trouble, m'inquiète ; je voudrais que cela fût fini.

— Avant deux jours tout sera terminé.

— Deux jours ! fit Iza.

Elle eut un éclair dans les yeux et reprenait :

— D'ici là, venez sans cesse ; je veux être au courant de tout ce qui se passera. Mais, mon cher Henri, je vous en prie, il me serait pénible que vous eussiez un entretien personnel avec cet homme. Je sais bien que vous ne croirez pas ce qu'il vous dira, mais cela m'ennuie.

— Je vous répète encore, Iza, que j'ai dit à mes amis que l'affaire était d'une nature telle, que les explications n'étaient pas possibles ; je ne voulais ni en entendre ni en donner. Vraies ou fausses, je maintiens mes allégations ; je n'accepte ni d'enquête de Bessac ni de jury d'honneur des autres. Je maintiens que M. de Verchemont est le dernier des misérables, qu'il vous a outragée. S'il refuse de me rendre raison, s'il veut échapper à une rencontre, je me livrerai sur lui à des voies de fait qui l'obligeront bien à me répondre.

— Mon Dieu ! que je suis malheureuse, fit Iza ; je suis la cause de tout cela. Oh ! s'il vous arrivait malheur, j'en mourrais ! pourquoi ne me suis-je pas tue !

— Au contraire, ma chère Iza, vous avez agi très sagement, très loyalement ; je ne vous aurais pas pardonné de vous taire. C'eût été la cause d'une rupture. Au contraire, en m'avouant tout cela, vous avez expliqué le mystère dont vous vous enveloppiez à Anvers ; vous m'avez démontré que, si vous n'êtes pas restée telle que je vous avais connue, vous avez été indignement trompée. Vous m'avez donné là une preuve de loyauté dont je vous sais gré. Mais, ma chère amie, vous devez bien comprendre que nous ne pouvons laisser un calomniateur derrière nous.

— Je le comprends et je le déplore ; j'ai peur.

— Peur ! rassurez-vous, ma chère Iza. Ce sera ma cinquième affaire ; je n'ai jamais été blessé.

L'œil d'Iza s'alluma, ses narines frémirent ; sa nature de chat-tigre reprenait le dessus.

Se penchant sur d'Ouille, elle lui demanda :

— Cinq fois vous avez tué vos adversaires ?

— Non ! Deux ont été mortellement atteints, les autres n'ont été que blessés. Mais celui-là, de Verchemont, je le tuerai ! je le tuerai !

Iza avait de la peine à contenir la joie qu'elle ressentait en entendant le comte d'Ouille parler ainsi.

Elle pensait :

« Voilà l'homme qu'il me fallait ; celui-là me débarrassera de celui qui me gêne. »

Le comte, prenant Iza dans ses bras, l'attira vers lui, disant :

— Ne parlons donc plus de tout cela ; nous y revenons sans cesse, et pourquoi ?

— Pourquoi ! Parce que je tremble pour vous.

— N'y pensons plus, Iza ; je n'étais venu ici que pour une chose, pour vous répéter ce que je vous dis sans cesse...

— Quoi ? fit-elle en lutinant et en avançant la tête.

— Pour te dire que je t'aime, que je t'aime !

Et il l'embrassa ardemment, sans qu'elle s'en défendît.

— Oh ! que tu es belle ! et que je suis heureux de cette pensée, que, bientôt, tu seras à moi !

Il promenait la main sur ses cheveux, et il l'embrassait, tressaillant à son contact, enivré des parfums qui s'échappaient d'elle. Le comte d'Ouille était pris aux charmes de la grande courtisane.

Il était l'esclave ; elle n'avait qu'à commander, il obéirait.

Quand le comte sortit de l'hôtel de la rue Jean-Goujon, sans doute l'architecte vérificateur avait terminé son travail car il le suivit aussitôt.

Restée seule, Iza appela ses femmes et se mit aussitôt à sa toilette.

Oh ! ce n'était plus la femme souriante que nous venons de voir : son beau front se plissait sous le coup d'une pensée inquiète ; son regard avait une férocité étrange.

Pendant que, debout dans son *tob*, ses femmes versaient sur elle une eau fraîche et parfumée, il semblait que cette fraîcheur faisait du bien à son corps que la fièvre dévorait.

C'est qu'elle était véritablement inquiète, Iza ; elle savait bien ce qu'elle voulait. Le comte d'Ouille l'aimait, et, quand on l'aimait, on l'aimait follement. Mais elle ne recherchait plus, à cette heure, l'amour frivole de l'amant ; ce qu'elle voulait, c'était l'amour sérieux et sincère d'un époux.

Iza voulait finir sa vie honorée et respectée ; elle avait charmé M. d'Ouille, elle l'avait préparé à la comédie qu'elle jouait, parce que M. d'Ouille était l'homme qu'il lui fallait, un honnête, un brave, mais un naïf, n'ayant pas vécu ou peu vécu, ne croyant pas à tous les scandales qu'on lui racontait. Il croyait en Iza, il était bien convaincu qu'elle était calomniée par un homme qui l'avait exploitée. De la vie de Verchemont, pour le juger, il n'avait retenu que le scandale de sa révocation.

Partant de là, il avait pu le croire capable des infamies qu'Iza lui avait racontées.

Mais Iza avait peur, parce qu'elle voyait M. de Verchemont franchement décidé à la lutte ; elle avait vu de Verchemont tout autre qu'elle ne l'avait jamais connu. Cet homme faible, timide, soumis à toutes ses volontés, cet homme qu'elle croyait à elle pour toujours, – car Iza était restée convaincue que, lorsqu'on l'avait aimée, on ne pouvait se débarrasser de son amour, – cet

homme, elle l'avait vu menaçant, insolent, redoutable, surtout redoutable dans la situation où elle était placée.

Si des amis communs s'interposaient entre de Verchemont et M. d'Ouille, il était bien clair que le passé d'Iza allait être mis à nu. Et M. d'Ouille, qui pouvait douter de la parole de de Verchemont, serait bien obligé de se rendre aux déclarations des autres. Et Iza voulait à tout prix éviter cette entrevue.

Elle aurait voulu que d'Ouille ne la quittât pas ; il n'y avait plus à reculer. Il fallait absolument qu'une affaire eût lieu entre ces deux hommes. Sur ce point, elle n'avait pas de doute. Elle croyait de Verchemont sinon lâche, au moins peureux ; elle le savait ignorant en matière d'escrime ; tandis qu'au contraire M. d'Ouille était brave, résolu et passait pour un adroit tireur.

Ce qui lui donnait des mouvements de rage, c'était cette pensée qu'au jour où elle se croyait absolument sûre, débarrassée de ceux qui pouvaient lui nuire, de Verchemont paraissait tout à coup.

Mais pourquoi avait-elle été assez légère pour ne pas se renseigner ? Il est vrai qu'elle était si certaine de la violence du poison que la résurrection de de Verchemont était un miracle.

En revenant à Paris pour retrouver M. d'Ouille, elle était convaincue que personne ne pouvait lui reprocher le passé.

Des trois hommes qui savaient, deux étaient morts : Verchemont et Huret ; le troisième était en fuite.

Elle était donc bien calme dans l'avenir : elle allait épouser M. d'Ouille, et cela se ferait sans bruit ; personne n'allait chercher la Grande Iza dans celle que d'Ouille appelait M^{me} veuve Séglin. Elle n'avait plus que quelques jours à attendre, et le but était atteint, ce mariage avait lieu, elle s'appelait la comtesse d'Ouille. Elle partait avec son mari dans un poste d'une de nos stations navales, elle vivait dans un monde tout nouveau. C'était

sa rénovation, enfin ; et tout ce plan, ce beau rêve, tout s'écroulait à cause de de Verchemont !

Et cependant, ce n'était pas la faute du jeune magistrat ; c'était la fatalité qui venait encore se jeter dans ses projets.

Certaine que de Verchemont n'existait plus, ne pourrait la démentir, et ayant besoin de se justifier, d'expliquer sa vie à Bruxelles, elle avait forgé cette odieuse histoire que nous connaissons. Et voilà que, tout à coup, de Verchemont se trouve en présence de M. d'Ouille ; voilà, ce qui est tout naturel, que M. d'Ouille se fait son chevalier. Elle a été trompée ; il veut punir le séducteur et surtout se débarrasser d'un homme qui pourrait dire, en voyant sa femme à son bras :

« Cette femme fut ma maîtresse. »

Qu'allait-il advenir de tout cela ? Oh ! certainement, dans une explication, de Verchemont ne parviendrait pas à effacer ce qu'elle avait dit. Mais il pourrait raconter sur elle bien des choses, il pourrait obliger le comte d'Ouille à en voir les preuves, et alors tout serait perdu.

Il y avait une chose possible, mais dangereuse, car elle pouvait tout à coup lui retirer l'estime du comte ou le rendre fou d'elle : c'était un jeu.

Il fallait amener le comte, chez elle, à perdre la raison, l'amener à une déclaration folle ; les sens, l'esprit troublés, qu'il la violentât et qu'elle devînt ainsi sa maîtresse. Alors il restait toujours avec elle jusqu'à l'époque fixée pour le mariage ; il ne voyait plus ses amis ; elle le dirigeait enfin, sans avoir rien à redouter de personne.

Mais alors il pouvait se faire que, étant l'amant d'Iza, il ne voulût plus la prendre pour épouse.

C'était un jeu dangereux ; elle l'écarta.

Sans savoir ce qu'elle allait faire, elle résolut de brusquer la situation, d'une façon ou d'une autre.

Lorsqu'elle fut habillée, une voiture, qu'elle louait au mois, l'attendait. Elle monta et se fit conduire au bois, espérant y rencontrer encore la duchesse de Solanges.

Pendant ce temps, l'étrange architecte vérificateur que nous avons vu dans l'hôtel de la rue Jean-Goujon et son compagnon suivaient M. d'Ouille, lorsqu'ils le virent entrer boulevard des Italiens. Le plus jeune entra derrière lui, prendre des renseignements chez le concierge.

Il revint et dit à l'autre :

— Il va à un cercle qui est au second.

— Ah ! très bien, c'est ce fameux cercle. Nous savons ce qu'il était utile de savoir.

Il regarda sa montre et dit :

— C'est sans doute l'heure d'un dîner. Eh bien ! Chadi, nous, nous allons rentrer ; il faut que je voie ce soir M. de Verchemont. Nous allons nous habiller.

Les deux hommes se dirigèrent, en suivant les boulevards, du côté de la Bastille.

En arrivant à sa demeure, rue Saint-Paul, l'agent Huret tira de la serviette dans laquelle il était le long cahier sur lequel il avait griffonné pendant son excursion dans l'appartement d'Iza, et y prit une feuille de papier jauni, couverte d'une écriture étrange.

— Qu'est-ce que cela ? fit Chadi.

— Un papier qui doit dire quelque chose.

— Et que vous avez pris là-bas ?

— Oui ! Ah ! dans la première instruction de l'affaire de la rue Lacuée, j'avais trouvé des papiers semblables.

— Vous comprenez donc cette langue-là ? demanda Chadi à Huret.

— Non.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous allez faire de ça ?

— Le temps que je vais me déshabiller et me revêtir, tu vas courir à l'adresse que je vais t'écrire ; tu trouveras un brave garçon qui traduira ce qui est écrit là, et tu me le rapporteras immédiatement.

— Mais vous n'allez pas m'obliger à courir dans Paris habillé en singe comme je suis là !

— Ce n'est pas loin, et nous n'avons pas une minute à perdre, il faut que je rencontre M. de Verchemont.

Huret se mit à son bureau, écrivit quelques mots qu'il glissa sous une enveloppe avec la feuille de papier, et, la remettant à Chadi :

— Rue Sainte-Catherine ; tu vois, c'est tout près.

— Ah ! bien ; et il faut lui demander la traduction pour quel jour ?

— Comment ! mais je l'attends.

— Il va faire ça devant moi ?

Huret rit au nez de Chadi, qui s'écria :

— Ne vous moquez pas de moi. Je croyais qu'il faisait ça avec des dictionnaires. Moi, vous savez, j'ai fait mes classes à la Mutuelle.

— Allons, cours, je t'attends.

Le brave garçon partit aussitôt. Huret n'avait pas encore terminé sa toilette qu'il était de retour.

Il remit à Huret les feuillets que ce dernier lui avait demandés.

Huret, avant d'en commencer la lecture approfondie, les parcourut d'un regard rapide. Il remarqua que les phrases étaient coupées fréquemment par des alinéas ; quelques observations placées à la fin de certaines pages et les différences d'idées lui faisaient supposer que les pensées transcrites sur ces feuillets avaient été prises dans un moment particulier.

Il lut :

« Les morts ne parlent pas... Or, c'est sans conscience, et en échappant à tous, que j'ai commis ce qu'ils vont me reprocher... Sans preuves ! je nierais. Eh ! mon Dieu ! quelle belle chose aurais-je en gagnant ma vie ? Qu'en faire maintenant ? Vie de misère que je traînerai gueusement... sans bruit, sans affection... Jeunesse perdue !... je suis une déclassée. Je voulais par la force reprendre à la société ce qu'elle m'avait refusé ; je suis vaincue !...

» Vaincue !... peut-être ?

» Mais, si les événements tournent contre moi, tout est fini, je ne m'en relèverai pas... Pourtant si, abandonnant tout, je pouvais encore vivre ; si, tentant un dernier effort, je parvenais à sortir de cette situation !

» Après tout, vivons ! Vivons d'abord, oui, vivons !... Moi ! je suis une folle, une effrontée..., une fille perdue, qui marche en donnant à chacun un morceau de sa jeunesse... »

Huret quitta un instant sa lecture, baissant la tête, laissant son esprit aller à la rêverie et souriant parfois ironiquement.

Il continua en murmurant :

— Si M. d'Ouille pouvait lire les pensées de la grande Iza ?

« Quand on n'a connu de la vie que ses peines, ses misères et ses désespoirs... quand, enfant, on n'a eu ni père ni mère, pour vous apprendre à aimer ; que, jeune fille, on n'a eu ni soutien ni appui ; quand les mains qui se sont tendues vers vous ne cherchaient que votre... taille ; quand on n'a jamais eu d'affection pour les autres..., quand on est arrivée à cet âge, qu'on appelle le plus bel âge de la vie !... lorsque la misère vous a tenue du matin au soir sous ses griffes aiguës..., on se demande : Est-ce que ma vie vaut la peine qu'on la défende ? Non !... dirait-on !

» Mais, si peu que je sois, je ne veux pas être moins... Je suis une égarée, une fille perdue, une effrontée ; je marche sur toutes les convenances, je cherche à voler à la vie la compensation aux misères qu'elle m'a données dans la débauche, dans le vice... et peut-être... dans le crime.

» J'avais dix-neuf ans ; c'est l'âge où, folle encore, sans soucis et inconsciente de la misérable situation dans laquelle j'étais placée, je commençai ma vie... Légère et folle, je courais tous les endroits où je pouvais trouver la satisfaction de mes sens, toujours inassouvis... C'est à cette heure que j'ai rêvé la situation fortunée, au prix de tous les moyens... »

À cet endroit, les pensées suivaient un autre cours ; on sentait la crainte perpétuelle du châtiment.

Huret continua sa lecture :

« Non, c'est impossible, on ne condamne pas sans preuves, et quelles preuves ont-ils ? Aucune.

» Au reste, les questions sont simples. On demandera : Iza a-t-elle participé à la mort de Séglin ? Iza est-elle la complice de Houdard, dans l'assassinat de Léa Médan ? Iza a-t-elle tenté de tuer de Verchemont, après l'avoir dépouillé de toute sa fortune ?...

« Mais non, je suis folle !... Peut-on me poser de semblables questions ? Qui a connu Iza de Zintsky, la femme du baron Séglin ? Qui a su les amours de la baronne et la cause de la mort de mon mari ? Seule je la connais !...

» Qui peut affirmer que la Grande Iza était aimée de Houdard, et qu'elle a fait de son amant l'assassin de Léa ? Personne !...

» Qui, autre que Verchemont ?... Ah ! celui-là seul reste !... mais encore il ne peut m'accuser que des faits qui lui sont relatifs !...

» Pour les autres, rien, rien, rien !... Je suis seule !... »

— Avec moi ! murmura Huret, dont la bouche se contracta sous un sourire plein de promesses vengeresses.

« Pas d'accusations !... Seule, l'affaire de Verchemont avec la banque Flamande ! Là, c'est flagrant ; l'idée du vol et de l'assassinat, moi seule sais si je l'avais ! Oui, si Verchemont fait connaître... »

À cet endroit des notes, le caractère farouche d'Iza se montrait dans toute son horreur.

La grande courtisane, sous l'empire de la peur, affolée à l'idée d'une peine quelconque, augurant mal de sa situation et se plaçant au dernier degré de l'échelle des condamnés, se voyant sous le coup d'une réprobation générale, qui sait même ?

d'une condamnation fantastique, s'écriait avec le hurlement du désespoir :

« Ainsi, vous avez fini votre œuvre, bourreaux ; je vous appartiens maintenant ! Vous m'avez condamnée, assassinée et... tranquilles, fiers de votre œuvre, vous allez vivre heureux, joyeux même après le jugement que vous aurez porté... Vous n'aurez aucun regret, aucun remords,... vous dormirez du sommeil du juste... Vous m'avez condamnée, ne craignant pas la venue de mon fantôme !... Pourquoi me punissez-vous ?... Savez-vous si je n'aurais pas bien agi... un jour ?... Vous me qualifiez de monstre, mais je suis une femme ; seule, j'ai lutté contre vous,... mais je suis faible et vous êtes forts !... Vous êtes plus coupables que moi, car vous êtes nombreux contre moi seule vous criez : « Tuez ! tuez ! c'est un tigre ! »

» Au lieu de faire un tigre, si vous vouliez faire de moi une femme, il fallait dresser mon jeune cerveau ; il fallait me sortir de la misère, m'empêcher, dans ce manque absolu de soutien, de me vicier ! Vous me punissez aujourd'hui des fautes que vous ne m'avez pas désappries !

» Eh ! qui m'a donc dit : Ceci est bien, cela est mal ?... Personne.

» Vous donnez des conseils avec une condamnation atroce ! »

Les notes s'arrêtaient à ces mots. Peut-être d'autres feuillets existaient-ils, mais Huret n'avait en sa possession que ceux-là.

Il les posa sur la table, et, se levant, il murmura :

« Oui, Iza, vous avez prophétisé vrai, plus vrai que vous ne le croyiez, en écrivant les dernières pensées que je viens de lire. Vous avez songé à la condamnation, sans doute sous l'empire

d'un vertige momentané ; mais vous ignoriez, en ce moment, que le châtiment peut venir troubler votre quiétude. J'espère bien que ma vengeance vous trouvera, et je ne crois pas que le couteau d'un Carl viendra arrêter mon bras quand cette heure sonnera. »

— Chadi, tu vas venir avec moi.

— Toujours déguisé ?

— Oui ; que t'importe ? Il fait nuit.

— Oh ! ça n'est pas gênant.

Ayant soigneusement serré les feuillets dans son portefeuille, Huret sortit avec Chadi.

II

LES CONSEILS D'HURET

Huret se rendit aussitôt chez M. de Verchemont ; il était accompagné par son fidèle Chadi. Ce fut le vieil intendant Eusèbe qui les reçut.

M. de Verchemont était absent. Eusèbe, en sachant ce qu'était Huret, avait eu confiance en lui ; il les fit asseoir dans le petit cabinet où il restait toute la journée.

Il leur offrit de se rafraîchir, disant qu'il avait à parler sérieusement avec Huret ; celui-ci accepta.

Eusèbe, sachant qu'il avait devant lui deux serviteurs dévoués de son maître, leur raconta avec émotion que, depuis quelques jours, il était le plus malheureux des hommes.

Il savait par son ami Denis, l'intendant de la duchesse de Solanges, que des lettres anonymes étaient adressées à sa maîtresse, dans lesquelles de Verchemont était indignement calomnié.

Il est vrai que la duchesse faisait peu de cas de ces correspondances ; mais enfin cela montrait à ce vieux serviteur que son maître avait des ennemis qui cherchaient à lui nuire.

Il savait ce qu'Huret pouvait faire, et il lui demandait de veiller constamment de ce côté.

Il savait la situation du comte de Verchemont, sa fragilité.

Si le mariage convenu entre la duchesse et son maître ne s'accomplissait pas, de Verchemont, déjà très abattu par les catastrophes qu'il avait éprouvées, n'y résisterait pas.

Huret le rassura en disant que le danger n'était pas là ; le vieil intendant lui répondit :

— Le danger est là. La force, l'énergie, le courage de mon maître en dépendent. Si M. le comte n'avait pas au cœur cette passion, si sa vie n'avait pas ce rêve, il abandonnerait tout.

Je sais ce qui se passe autour de lui. Je sais bien qu'il y aura une affaire sous peu, toujours au sujet de cette fille, contre laquelle vous le protégez ; je sais tout cela, c'est visible.

Toute la journée, des gens vont et viennent ici au sujet de cette affaire. Mais le caractère et la situation de mon maître sont au-dessus de pareilles choses ; il n'ira pas se compromettre avec un fou, un bretteur, pour une fille qu'il méprise. Dieu, merci ! M. le comte est sorti sans tache des bras de cette femme ; il n'a pas à la défendre et ne veut pas l'accuser ; un magistrat ne peut accepter une affaire semblable, cela est au dessous de lui.

— Mon cher monsieur, dit Huret, vous touchez au point le plus important. Croyez-vous que M. de Verchemont aurait cette force ?

— J'en suis certain, monsieur.

— Croyez-vous qu'aussi violemment insulté, qu'aussi bruyamment provoqué, son sang ne brillera pas ses veines, son cerveau ne s'enflammera pas, et qu'il n'acceptera pas la provocation ?

Eusèbe sourit en disant :

— Non, monsieur. Je suis un vieux serviteur de la famille, j'ai vu M. le comte enfant, je le connais. Élevé par une famille de nobles d'épée, il a le courage de ses ancêtres. Soldat comme son aïeul, il se serait fait tuer en combattant. Magistrat comme son

père, il se serait fait tuer pour une cause juste. Mais il ne compromettrait pas son nom dans une folie de ce genre.

— Eh bien, mon cher monsieur, si j'étais convaincu de ce que vous me dites, je serais bien tranquille, car je ne redoute qu'une rencontre entre M. de Verchemont et M. d'Ouille : le bon sens, la raison, la justice abandonnés à la chance des armes. Si j'étais certain de voir M. de Verchemont ferme, résolu à tout subir plutôt qu'à se rendre sur le terrain, sachant que cette lutte ne signifie rien, je répondrais avant huit jours de l'avoir débarrassé de ce M. d'Ouille et de sa Lolotte.

— Huit jours ! dit Eusèbe.

— Moins même.

— Eh bien, monsieur Huret, je vous jure sur mon honneur que d'ici huit jours je m'arrangerai de manière que mon maître n'ait aucune entrevue avec ces messieurs.

— Il ne faut pas cependant qu'il soit ridicule.

— Oh ! monsieur Huret, je suis aussi soucieux que vous de son honneur.

Chadi les écoutait et les regardait bouche bée ; manifestant le peu de cas qu'il faisait de leur préoccupation, il haussa les épaules et dit :

— Vous faites là bien des affaires pour rien ; vous dites qu'il faut huit jours pour arriver à ce que M. Huret veut faire ; mais il y a des moyens plus simples que ça, et qui ne compromettent personne, pour empêcher une rencontre où il s'agit de la vie d'un homme. Dites-moi où je puis voir M. d'Ouille. Je vais le trouver avec un ami. Je m'arrange à avoir une petite dispute. Vous vous rappelez (comme avec Houdard), une rentrée de coups de poing. La trente-deuxième ! il aura la tête un peu abîmée et restera au moins pour quinze jours sans pouvoir se servir de son bras.

Le vieil intendant lui dit :

— Monsieur, vous êtes fou.

Huret se contenta de rire, pendant que Chadi levait les épaules en disant :

— Vous prenez des précautions avec des gens qui ne le méritent pas.

Le comte de Verchemont venait de rentrer.

Eusèbe courut aussitôt lui dire qu'Huret l'attendait ; il le fit immédiatement entrer.

En le voyant, Verchemont lui dit :

— J'ai du nouveau à vous apprendre.

Huret sourit en disant :

— Je ne le crois pas.

— Je connais la demeure d'Iza.

— Vous pouvez dire plus vrai : vous y êtes resté plus d'une heure seul avec elle.

— Vous savez cela ? fit le comte avec étonnement.

— Je sais que vous avez été pris au piège qu'elle vous tendait.

— Mais vous me rassurez complètement, Huret. Votre police est très bien faite.

— Monsieur le comte est trop bon ;... il faut bien faire les choses ou ne pas s'en mêler. Maintenant, si monsieur le comte veut m'écouter...

— Parlez.

— Iza vous a attiré chez elle à l'heure même où M. d'Ouille venait la voir.

— Ah ! ce monsieur était là ? fit Verchemont soucieux.

— Il vous a vu sortir, et Iza lui a dit que vous veniez la supplier de ne pas vous perdre en affirmant ce qu'elle avait raconté et qu'elle lui déclare toujours être la vérité. Vous êtes revenu chez elle parce que vous redoutiez que votre mariage ne fût brisé si l'on apprenait votre conduite avec elle.

— Oh ! la misérable ; mais c'est indigne, et je vais écrire à ce monsieur.

— N'en faites rien ; c'est ce qu'elle cherche.

— Comment ! c'est ce qu'elle cherche ?

— Oui, car son but est une rencontre entre vous et M. d'Ouille. Quoi qu'il arrive, ce scandale peut empêcher votre mariage. Elle le croit, car elle veut qu'on sache bien que c'est pour elle qu'on se battra.

— Il faut en finir, dit de Verchemont en se levant.

— En grâce, monsieur le comte, écoutez votre raison et non votre colère. Je suis venu pour cela. On va chercher, par tous les moyens possibles, à amener cette rencontre ; il faut, — si cruel que cela soit, — que vous l'évitiez. Vous n'êtes plus seulement M. de Verchemont, vous êtes président de chambre... Et puis il faut surtout qu'une affaire ne soit pas placée sur ce terrain. Il faut d'abord confondre la femme ; après, vous ferez de l'homme ce que vous jugerez devoir faire. Ce n'est pas par des coups d'épée que vous renverserez des calomnies, au contraire ; c'est par la lumière, par la clarté sur ce qui s'est passé et qui est tout à votre éloge.

— Mais que faire alors ? Parlez vite.

— Laissez-moi agir. J'assemble mes preuves, mes témoins ; je vous demande quelques jours seulement, pendant lesquels vous refuserez toute affaire, même toute entrevue. Je sais que ce soir ou demain matin au plus tard on viendra vous chercher pour faire du scandale... Il faut que vous y échappiez. Ah ! si vous pouviez ne pas rester à Paris pendant quelques jours !

— Cela n'est pas possible. Je dois aller chaque jour chez la duchesse ; il m'a semblé déjà que de ce côté l'on sait...

— C'est possible ; il met tout en œuvre.

De Verchemont se contenait visiblement ; il mordait ses lèvres ; il rageait d'être obligé de rester inactif, mais il était trop raisonnable pour ne pas comprendre que le conseil d'Huret était absolument juste.

— Enfin ! parlez, que dois-je faire ?

— C'est simple : on viendra, vous recevrez les témoins.

— Il est simple, évidemment, que je n'aie pas à accorder une réparation pour des calomnies qui me sont adressées.

— Justement ; on prétendra que c'est vous qui avez insulté une femme ; peut-être racontera-t-il que vous avez été vous jeter aux genoux d'Iza, que c'est de cette visite qu'il vous demande raison.

— Cela serait ridicule.

— Mais, monsieur le comte, tout est scandaleusement ridicule dans cette affaire, et je me charge justement de la terminer sans de grands efforts, à cause de cela, en quelques jours. Mais, pour Dieu, ne m'en empêchez pas par des actes qui paralyseraient mes efforts.

— Dites ce que je dois faire, je m'abandonne à vos conseils.

— Vous êtes magistrat ; on vous calomnie, vous n'avez pas de réparation par les armes à réclamer. Vous voulez que votre conduite soit jugée. Si vous avez mal agi, l'opinion publique vous condamnera ; si vous êtes diffamé, le tribunal condamnera les diffamateurs.

— C'est fort difficile ce que vous me conseillez là.

— Non, monsieur le comte, je sais bien qu'un homme de cœur ne se satisfait pas seulement de ce que je vous conseille. Aussi je ne vous demande cela que pour quelques jours. C'est un moyen non d'éviter, si vous le voulez, mais de reculer une affaire.

Ayant cette affaire aujourd'hui, c'est l'ancien amant d'Iza qui se bat avec le nouveau.

Iza connue et chassée, c'est un homme du monde demandant réparation d'un faux jugement porté contre lui.

— Vous avez raison, fit le comte.

— Il faut que vous soyez bien décidé, monsieur le comte, à agir ainsi, car tout va être tenté pour vous obliger à cette rencontre.

Après votre départ de chez Iza, le comte d'Ouille, qui vous avait vu sortir, est venu lui faire une scène de jalousie ; c'est alors qu'elle lui a raconté le motif de votre visite, cette invention infâme et absurde ; elle a fait tout pour augmenter sa haine pour vous et ne l'a laissé partir que lorsqu'elle l'a vu absolument décidé à en finir avec vous.

— Mais du moment qu'en suivant vos conseils je lui échappe, je fais de tout cela une affaire de diffamation, dont je laisse le soin de me venger au tribunal.

— Oui, mais ce n'est pas tout.

— Comment ! ce n'est pas tout ?

— Il ira plus loin, peut-être.

— Je ne vous comprends pas.

— Il faut bien que je vous renseigne sur tout, si pénible que cela soit, puisque j'ai entendu.

— Comment ! vous l'avez entendu ?... Vous avez donc assisté à cet entretien ?

— Sans être vu, oui ; je n'ai pas à vous dire les moyens que j'emploie ; je devais savoir : j'ai su.

— Vous avez été chez Iza ?

— Oui, monsieur le comte.

— Vous m'effrayez.

— C'est mon métier. Mais revenons à ce que je vous disais. Quand Iza, le poussant, lui disait que vous ne répondriez à ses attaques qu'en la calomniant, qu'il ne pouvait vous obliger à vous battre, il a déclaré qu'il ne reculerait devant rien et a dit même que, pour vous y contraindre, il se livrerait à des voies de fait.

De Verchemont eut un tressaillement ; il redressa vite la tête, comme si déjà on avait touché sa joue.

— Mais si pareille chose arrivait, je ne répondrais plus de moi alors. Le misérable !...

— Dites : le malheureux, le fou ! Voilà ce qu'il faut ne pas faire ; il faut éviter à tout prix que semblable chose n'arrive.

— C'est beaucoup me demander, monsieur Muret.

— Vous êtes trop raisonnable pour ne pas me comprendre, si vous voulez juger avec sang-froid.

— Eh ! le sang-froid,... le sang-froid ! croyez-vous qu'on le conserve quand il s'agit de pareilles choses !

On entendit résonner le timbre.

— Qu'est-ce que cela ? dit le comte.

Quelques minutes après, Eusèbe paraissait. En entrant, le vieil intendant échangea un signe d'yeux avec Huret.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le comte ; ne nous dérangez pas.

— C'est ce que j'ai pensé, monsieur le comte ; je ne voulais pas vous déranger... et j'ai dit que M. le comte n'était pas là...

— Qui venait ?

— Deux messieurs, qui m'ont laissé leurs cartes, disant qu'ils venaient de la part de M. le comte d'Ouille, priant M. le comte de les attendre demain matin ; ils seraient là avant dix heures.

De Verchemont devint pâle et dit :

— C'est bien ! donnez-moi ces cartes, je verrai ces messieurs demain.

— Je dois informer M. le comte que j'ai dit à ces messieurs que je ne savais pas si M. le comte reviendrait ce soir ni même demain.

— Vous n'aviez pas besoin de dire cela ; demain je recevrai ces messieurs.

Il jeta les cartes sur la table. Le vieil Eusèbe se retira tout tremblant, dirigeant sur Huret un regard suppliant.

Quand il fut sorti, Huret dit aussitôt :

— Vous voyez. Je vous avais prévenu, cela commence, et j'espère que vous allez faire ce dont nous sommes convenus. Vous n'allez pas recevoir ces gens ; vous allez partir de chez vous, et vous ne reviendrez que d'ici trois jours.

— Eh ! que me dites-vous là ? Mais songez donc ! je deviendrais ridicule ; je puis décliner une affaire, mais non la fuir...

— Il le faut absolument ; vous n'avez pas, monsieur le comte, à considérer le jugement qui sera porté contre vous.

Le trouble qui va se produire pendant quelques jours ne peut vous inquiéter, puisque, après, la clarté se fera, et alors il ressortira nécessairement que M. d'Ouille se trompait ; c'est un gentilhomme, il sera le premier à reconnaître ses torts, et tout finira là.

M. de Verchemont essaya de protester ; Huret l'arrêta en disant :

— Je vous ai dit que j'ai vu et entendu ce qui s'est passé entre Iza et M. d'Ouille. M. d'Ouille est fou d'elle ; tout ce qu'elle commandera, il le fera ; il n'a que sa volonté pour guide, il l'aime et la croit la plus honnête femme du monde ; il n'y a pas moyen d'agir contre cela. Ce n'est pas contre lui qu'il faut se dresser, c'est contre Iza ; c'est elle qu'il faut abattre ; c'est elle qu'il faut écraser.

— Pardonnez-moi, je ne suis point du tout de votre avis. Si misérable que soit cette femme, il me répugne de m'attaquer à elle ; un homme se place devant moi, c'est à lui seul que je veux m'adresser, car il faut en finir.

Huret voulut répondre ; le comte l'arrêta d'un geste.

— Mon cher monsieur Huret, si j'ai beaucoup souffert d'Iza, si j'ai enduré tout ce que j'ai enduré, vous le savez, sans me plaindre, sans rien faire après, c'est que j'estime qu'un

homme doit agir ainsi. Les relations d'un homme et d'une femme ne se terminent que par le pardon ; c'est ainsi que je juge...

— Non, monsieur, il faut être plus sévère avec Iza.

— J'ai des idées de chrétien : devant l'homme qui m'attaque, je résiste ; devant la femme, je pardonne. Iza se repentira un jour de ce qu'elle a fait ; pour l'amener à ce repentir, il faut être généreux avec elle.

Huret eut un mouvement de colère et, haussant les épaules, il dit :

— Permettez-moi, monsieur le comte, d'être d'un avis tout opposé au vôtre. Le jugement que vous portez est une question d'éducation ; il y a deux livres qui jouissent d'une réputation bien au-dessus de leur valeur : je parle de l'Évangile et de la *Morale en actions*.

— Que me dites-vous là ? exclama de Verchemont.

— Dans une société aussi corrompue que la nôtre, l'exemple du mal jamais puni, la promesse du pardon à toutes fautes entretiennent tout simplement les vices contre lesquels ces deux livres ont été écrits.

— Vous vous trompez.

— Pardon ! Tout en laissant dans l'éducation ces deux livres, on devrait leur donner, comme pendant, l'exemple du vice puni, la crainte de la condamnation pour toute faute ; l'assurance que l'homme qui s'agenouille au tribunal de la pénitence reçoit l'absolution des crimes qu'il a commis entretient dans notre société la culture de tous les crimes et délits. Il faut qu'on crie à tous : « À la faute, le châtement. » On devrait faire un livre brutal qui apprenne à chacun que la loi inflexible ne pardonne jamais, une grammaire de la vie. Vous êtes bon, monsieur le comte, vous ne vous révoltez pas du mal qu'on vous a

fait, mais de l'outrage. Vous pardonneriez à Iza et vous voudriez punir l'homme,... une autre victime d'Iza ! Je vous en prie, écoutez-moi ; laissez-moi exécuter cette misérable ; je vous fais le champ libre, et je vous demande pour cela quelques jours seulement. Vous êtes chrétien : la religion commande l'oubli des injures. Faites cela. M. d'Ouville est un homme qu'on trompe, qu'on dupe ; c'est un égaré qui sera le premier à retirer le jugement qui vous blesse ; mais, pour cela, il faut qu'il soit bien convaincu que celle qui le dirige est une misérable ; il faut que son amour devienne du mépris.

— Mais, enfin, que voulez-vous que je fasse dans cette situation ? Ces gens viennent demain ; que puis-je dire ?

— Il faut, pour justifier ce qu'a dit votre vieux serviteur, que, dès ce soir, vous vous éloigniez.

— Je ne puis partir ce soir.

— Ce n'est pas cela que je vous demande ; demain, lorsque ces gens viendront, que la même réponse leur soit faite : vous n'êtes pas à Paris.

— Et combien de temps devra durer cette comédie ?

— Si vous m'écoutez, je vous assure que vous en aurez fini en quatre jours ; si, au contraire, n'obéissant qu'à votre emportement, à votre juste colère, vous répondez à ces gens-là, ce que vous appelez une comédie deviendra un drame.

— Écoutez bien, Huret... Vous êtes un ancien soldat ?

— Oui, monsieur le comte.

— Vous savez qu'on ne transige pas avec les questions d'honneur ? Si je vous laisse agir, si j'écoute vos conseils, vous me promettez qu'il ne sera rien fait qu'un homme d'honneur ne puisse accepter ?

— Oh ! cela, je vous le jure. Je dirai plus, monsieur le comte : je vous promets que si, contrairement à ce que j'espère, cela tournait mal, si vous risquiez d'être compromis, je viendrais vous trouver et vous dire : « Battez-vous. »

De Verchemont le regardait fixement ; il vit l'importance que l'agent attachait à ses paroles et dit :

— C'est bien, je ferai ce que vous me dites ; mais hâtez-vous.

— Ainsi, reprit Huret, voici ce qui est convenu entre nous : vous ne pouvez partir ce soir, naturellement ; mais demain vous partirez. Je ne serai tranquille pour agir que quand je serai convaincu que vous n'êtes plus à Paris, que M. d'Ouille, qui va vous chercher, ne risque pas de vous rencontrer.

— Je vous le promets.

— Comme il faut que nous puissions correspondre ensemble, Eusèbe sera immédiatement informé de l'endroit où vous irez.

— Oui.

Ils arrêterent tous les menus détails de ce qui était entendu.

Au moment où Huret allait se retirer et où de Verchemont se disposait à se rendre chez la duchesse, Eusèbe parut, le visage riant, et présenta à son maître une lettre.

Pendant que le comte de Verchemont la décachetait, il échangeait un signe d'yeux avec Huret.

Le comte lut la lettre : la duchesse Hélène l'informait qu'elle était partie le matin chez des grands-parents habitant un château à Soisy ; elle priait son cousin de venir l'y voir dès le lendemain, sur l'invitation des parents chez lesquels elle se rendait.

La lettre sembla étonner de Verchemont ; il ne s'expliquait pas cette invitation brusque, surtout chez des gens qu'il connaissait peu ; mais Hélène commandait : il était prêt à obéir.

Il dit même joyeusement :

— Voilà qui tombe à merveille ! Je ne partirai pas demain, je partirai ce soir. On ne pourra pas dire ainsi que je suis parti le lendemain du jour où j'ai reçu la lettre ; je puis plus facilement paraître l'ignorer.

— Où allez-vous ?

— À Soisy, au-dessus de Champroseaux, chez la comtesse Yéville de Verchemont ; c'est là que vous m'écrirez.

— À la bonne heure ! car, je vous le jure, monsieur le comte, avant quatre jours vous serez débarrassé de toutes ces affaires. Voulez-vous me permettre de rester avec vous jusqu'à l'heure du départ ?

— Quoi ! fit de Verchemont en se redressant, doutez-vous de ce que je vous dis ?

— Oh ! monsieur le comte, non ; j'ai peur de vous. Je ne vous crois pas assez calme pour résister à une attaque, à une tentative. Je veux être là pour veiller.

Verchemont rit, en disant :

— Un garde du corps, qui va me conduire jusqu'au chemin de fer !

— Mais oui ; c'est cette grâce que je vous demande.

— Allons, dit de Verchemont d'un ton aimable, vous êtes décidément un brave homme, et il fait bon de vous confier ses intérêts. C'est convenu. Merci. Je vous attends.

Le comte appela Eusèbe et dit :

— Vite, Eusèbe, préparez-moi ma malle pour quatre ou cinq jours.

— C'est fait, dit Eusèbe, qui, se reprenant aussitôt, dit : Je vais... la faire,... monsieur te comte.

De Verchemont ne fit pas attention à son embarras.

Huret sortit pour retrouver Chadi, qui, assis dans la salle à manger, respirait bruyamment, la face rouge, buvant à larges lampées et s'essuyant le visage.

— Eh ! bon Dieu ! qu'as-tu fait ? dit Huret.

— Chut ! n'en dites rien ! fit mystérieusement Chadi, je n'en ai pas encore repris haleine. Le père Eusèbe, en votre nom, m'a envoyé porter... au bout du monde,... rue des Pyramides,... une lettre... à son ami Denis, l'intendant de M^{me} la duchesse de Solanges. Il paraît que c'était grave, que vous attendiez la réponse.

— Qu'est-ce que tu me dis là ? fit Huret commençant à s'expliquer les signes mystérieux que le vieux serviteur lui faisait en apportant la lettre, tu as été rue des Pyramides, chez la duchesse ?

— Tout d'une traite, en courant ;... je n'ai pas mis un quart d'heure.

— Et qu'a-t-on dit, là-bas ?

— Oh ! ça a dû bouleverser tout le monde : à peine l'autre vieux bonhomme, l'ami de celui-ci, avait-il lu la lettre, qu'il a couru parler à sa maîtresse ; alors on a donné des ordres à tout le monde ; des femmes couraient, allaient, venaient ; puis le bonhomme, le père Denis, est venu me chercher, m'a fait entrer dans un beau salon où la dame était là, la duchesse, — une duchesse, vous savez, une vraie ; — en voilà une qui est jolie ! Elle m'a parlé, vous savez ; j'étais tout tremblant, je ne savais plus quoi répondre.

— Mais qu'est-ce qu'elle t'a dit ? fit Huret impatienté.

— Elle m'a tendu la lettre ; elle m'a dit : « C'est vous, mon ami, qui venez d'apporter une lettre à Denis ? » Je ne me rappelle pas comment j'ai répondu. Alors, elle a ajouté : « Courez bien vite, bien vite ; donnez cette lettre à Eusèbe, pour qu'il la remette immédiatement à M. de Verchemont ; prenez une voiture, pour aller plus vite. » Elle a souri ; le vieux m'a poussé ; je suis sorti et me suis mis à courir, et ce n'est qu'en route que je me suis aperçu qu'elle m'avait donné deux jaunets avec. Une maison où l'on paye bien les courses !

— Ah ! je comprends, je comprends, fit Huret en hochant la tête.

— Eh bien, vous êtes plus heureux que moi, je n'ai pas compris un mot. Quelle course, mes enfants !

Et il but encore un coup.

— Et tu as remarqué un va-et-vient dans la maison ?

— Pendant que le vieux était allé porter la lettre à sa bourgeoise, oui, ça a été un branle-bas général... la valise,... la malle de madame ; on fera les malles demain,... on les apportera ;... la valise et le sac pour ce soir... J'avais l'air d'arriver enfin comme si on se préparait à partir.

— Allons, tout est pour le mieux, dit Huret ; Eusèbe a été le plus intelligent, il a trouvé tout de suite le véritable moyen de l'éloigner ; mais j'ignorais ces relations entre ces deux serviteurs, il faudra que je voie cela.

On entendait les portes se fermer ; le vieil Eusèbe allait et venait. Huret dit à Chadi :

— Lève-toi, viens par ici, que le comte ne se doute pas que c'est toi qui as apporté la lettre.

— Oh ! le vieux m'avait déjà recommandé cela, n'ayez pas peur... Et que vais-je faire ?

— Toi, tu vas partir ; je te reverrai demain.

— Bien.

Eusèbe paraissait. Huret lui dit :

— Faites partir Chadi, que le comte ne puisse le voir en cet état.

— Oui, vous avez raison ; pendant que je le reconduis, entrez. M. le comte nous attend, il est prêt.

Une demi-heure après, Huret, sortant de la gare, respirait bruyamment en disant :

— Il est parti ; maintenant, je vais pouvoir agir ; à nous deux, la belle !

III

LE CAISSIER DE LA BANQUE FLAMANDE

Le lendemain, Huret faisait prendre des informations au cercle ; il apprenait que M. d'Ouille avait eu un entretien avec les témoins qu'il avait envoyés chez le comte de Verchemont, qu'à la suite de cet entretien tout était rentré dans le calme le plus absolu.

Il n'était plus question d'affaire, on était d'une discrétion absolue ; ceux qui pouvaient donner des renseignements évitaient toute question ; cela semblait singulier à l'agent, mais au fond il en trouvait l'explication.

Il croyait que M. d'Ouille ne faisait ainsi le mystère autour de cette affaire que pour mieux surprendre de Verchemont.

Huret était convaincu qu'il le guettait pour se livrer sur lui à des voies de fait qui l'obligeraient à accepter la rencontre qu'il cherchait.

Mais il était tranquille, il avait confiance dans la promesse de Verchemont, qui lui semblait à l'abri de toutes tentatives semblables.

Huret se trompait ; la chose était plus simple et plus digne des deux gentilshommes qu'Iza poussait l'un sur l'autre.

Acceptant de haut les conseils d'Huret, Oscar de Verchemont ne s'engageait à les suivre que dans ce qui était compatible avec sa dignité.

Huret lui avait demandé huit jours pour confondre la Grande Iza ; ces huit jours, il avait trouvé le moyen de les lui

donner. Il avait écrit à M. d'Ouille qu'en raison d'affaires de famille, qu'il ne devait pas ignorer, il se trouvait obligé à un voyage qui durerait huit jours ; il le pria de lui accorder ce temps, au bout duquel il se mettrait à son entière disposition.

Un dernier paragraphe de la lettre faisait une question d'honneur de la discrétion réclamée à ce sujet, et, scrupuleux observateur des réclamations de son adversaire, M. d'Ouille laissait supposer à ceux qui l'interrogeaient que l'affaire était terminée.

Le lendemain, on n'en parlait plus au cercle.

Huret faisait surveiller M. d'Ouille ; seule, Iza était inquiète ; même vis-à-vis d'elle, M. d'Ouille avait tenu sa parole ; il avait dit que, l'affaire étant terminée, il s'en rapportait à la parole d'Iza.

M. de Verchemont avait quitté Paris, il allait dans son pays pour se marier lui-même ; lui, d'Ouille ne devait-il pas bientôt quitter la France en emmenant Iza ?

M. de Verchemont n'ayant pas protesté contre ce qu'il avait dit hautement au cercle, il n'y avait pas lieu de donner suite à l'affaire.

Iza fut un peu rassurée après avoir reçu ces explications ; mais, agitée, fiévreuse, elle avait hâte de quitter Paris.

Dans d'état où étaient les choses, l'occasion se trouvait belle ; elle évitait ainsi ce qu'elle appelait les calomnies de Verchemont.

Elle ne pensa plus qu'à hâter son départ.

Trois jours après, le comte d'Ouille, tout bouleversé, arrivait chez elle ; en le voyant entrer si brusquement, elle eut peur.

Qu'arrivait-il de nouveau ?

Il venait lui dire qu'il avait reçu, la veille au soir, l'ordre du ministre de se rendre au poste où il était nommé. Il devait partir dans les vingt-quatre heures.

Depuis le matin, il courait, il avait été au ministère, cherchant à obtenir quelques jours de délai ; on les lui avait refusés ; il fallait partir ou refuser sa nomination.

Il venait prendre conseil d'Iza ; que devait-il faire ?

Celle-ci dit aussitôt :

— Partons, je suis prête.

— Nous ne pouvons partir ainsi.

— Qu'importe ! je n'ai pas le droit de briser votre situation ; vous êtes un gentilhomme, je m'abandonne à vous, je vous promets que je vous suivrai si vous vous en allez là-bas.

Henri d'Ouille, plein d'amour, la prit dans ses bras, étourdi de ce qu'elle venait de lui dire ; quoi ! elle s'abandonnait ainsi, elle lui donnait cette preuve d'amour ! Cette farouche, cette rebelle, qu'il courtisait depuis plus d'un an, se livrait tout à coup à la seule crainte de son départ !

Oh ! c'est qu'il était bien sûr que ce n'était pas pour sa fortune qu'elle l'aimait ; elle était plus riche que lui, malgré les désastres de la banque Flamande, auxquels elle prétendait avoir fait face en partie ; elle possédait des terres pour plus d'un million. Ce n'était pas pour son nom, puisque, princesse de Zintsky, elle avait épousé son malheureux ami Séglin.

Veuve, elle était une femme respectée ; elle était de race noble, elle n'avait donc rien à désirer de lui.

C'était son cœur seul qu'elle écoutait, son affection qui l'entraînait dans cet élan.

Il lui dit :

— Iza, je te jure que tu seras ma femme.

— Je vous crois, fit-elle en tombant dans ses bras.

Et il l'embrassa sur ses lèvres embaumées.

Elle le repoussa, tremblante, en disant :

— Partez, partez, laissez-moi !

Le comte était trop fiévreux pour se dompter. Cependant, plus calme, il lui dit :

— Iza, nous partons dans deux jours, alors.

— Oui, répondit-elle d'une voix sèche comme prenant une résolution.

— Nous partirons après-demain soir.

— Je serai prête, on vendra tout ici demain. Demain soir je serai sans gîte ; si je dois être votre femme, demain venez me prendre.

M. d'Ouille lui tendit la main, disant :

— Par Dieu, madame, je le jure, vous serez ma femme.

— À demain soir, fit Iza, se dégageant toute frissonnante.

Elle disparut, se sauvant, laissant M. d'Ouille seul, étourdi et comme fou.

Il se leva.

En sortant, il était un peu comme un homme ivre ; il avait l'hébétement du buveur qui balbutie le même mot, répondant à sa pensée. Il disait :

— Je t'aime !... je t'aime !...

Oh ! le pauvre matelot, le sublime naïf, qui avait toujours vécu loin du faux monde, qui ne croyait qu'au bien, qui respectait la femme, parce que, de nature, la femme doit être bonne.

Les filles qu'il avait connues étaient les femmes de couleur qui échouent dans nos possessions, créatures abjectes, qui n'ont pour elles que leur beauté bizarre.

Marin crédule, qui, vivant aux âcres senteurs iodées de la mer, aux odeurs dures du goudron, sortait de chez la Grande Iza, tout bouleversé par les parfums subtils, terribles comme ces poisons indiens qu'il suffit de respirer pour troubler le cerveau.

Il était perdu, il ne discernait plus, il confondait la folie et la logique, la morale et le scandale... Il aimait, il aimait enfin,... et Iza, en s'abandonnant, augmentait encore cette passion.

Cette minute d'élan de l'adroite courtisane avait secoué ses sens ; son sang coulait plus vite dans ses veines.

Il croyait à un sacrifice superbe.

Ce n'est que dans la rue, à la fraîcheur du soir, que le calme lui revint.

Baissant la tête, il dit :

— Nous partons, c'est bien ; mais comment finir mon affaire avec de Verchemont ?

Tout soucieux, il se dirigea vers son cercle.

Pendant ce temps-là, l'avenir d'Iza se jouait. Nous devons, en quelques lignes, expliquer la situation d'Huret qui, grièvement blessé à Anvers en accomplissant son service, c'est-à-dire en *pistant* un individu, – c'est le terme consacré, – ramassé dans la rue, avait été mené à l'hôpital. Quand il fut remis, il avait télégraphié immédiatement à Paris, informant le chef de la sûreté de ce qui lui était arrivé.

Réclamant le secret, il déclarait que cet incident nouveau l'aiderait dans ses recherches ; tout à son devoir, il ne s'occupait pas de lui.

Pendant que, par sa blessure, il était retenu inactif, d'après ses renseignements d'autres agents étaient lancés sur la piste de celui qui l'avait frappé.

Iza était disparue sans laisser de trace, et, contrairement aux agissements ordinaires de la police – *cherchez la femme* – c'est l'homme que l'on cherchait pour retrouver Iza.

Car les renseignements qu'il avait donnés étaient ceux-ci : Iza, sans valise, sans malles, vêtue en pauvre, en bohémienne, était venue rejoindre son amant, assurément porteur des fonds volés à la banque Flamande, pour s'embarquer avec lui.

L'agent avait d'abord été soigné à l'hôpital ; puis, ayant reçu les secours nécessaires, il avait été transporté dans une maison particulière.

Pendant qu'il se rétablissait, ses collègues cherchaient le caissier Carl.

Huret entra en convalescence, lorsqu'il apprit que Carl était arrêté, qu'il avait été pris au moment où il débarquait en France.

Ayant vainement attendu Iza, qui devait le rejoindre en Angleterre, il venait en France la chercher.

Mais l'action était difficile à diriger contre Carl ; l'agent ne voulait pas de poursuites pour la tentative d'assassinat commise contre lui.

Les débats auraient révélé des choses qu'il était nécessaire de tenir secrètes : les agissements de la police contre la Grande Iza, relativement à l'affaire de la rue Lacuée, d'une part, et les

tripotages financiers de la banque Flamande que M. de Verchemont ne voulait pas faire connaître.

Cependant, en arrêtant Carl, on lui laissait supposer qu'il était pris à la fois sous la double accusation de vol et de tentative d'assassinat. On l'avait ainsi rendu plus souple.

Les premiers renseignements avaient été demandés à Huret, encore dans l'impossibilité de revenir à Paris.

C'est dans ces conditions que le misérable avait subi un interrogatoire.

Il était malheureux, il était pris, il était abandonné, il avait peur, et il était lâche.

Pour se disculper, il raconta tout, et comme on lui demandait où étaient les millions, l'argent volé à la banque, il dut dire que c'était Iza qui avait tout emporté.

Il raconta que, par les soins d'Iza, les titres avaient été envoyés sur le marché de Londres et immédiatement vendus. C'était là qu'avec elle il devait retrouver la somme, puis partir en Amérique sous un faux nom ; ils auraient voyagé quelques années et seraient retournés dans leur pays pour y jouir de leur fortune.

Ces réponses avaient été communiquées à Huret, qui avait recommandé qu'on enfermât Carl et qu'on veillât bien sur lui, sans lui faire subir d'autre interrogatoire. Il priait qu'on lui laissât ce soin ; il était convaincu qu'il obtiendrait des révélations sur ce qu'il cherchait.

On lui avait obéi ; c'est sur ces entrefaites que Chadi était venu le retrouver à Anvers. Il ne devait revenir que quelques jours plus tard ; rien d'urgent ne l'appelant à Paris, il prolongeait sa convalescence.

Mais, apprenant, en rentrant chez lui, que M. de Verchemont le demandait, cet allié, ce témoin si redoutable pour Iza, il était parti aussitôt.

Deux jours après son arrivée à Paris, pour récompenser les services rendus au péril de sa vie, il avait été nommé à la place de son chef mis à la retraite ; ainsi, il pourrait agir librement, plus audacieusement, ayant des hommes à son service et surtout se sentant fort ; car celui qui le dirigeait, auquel il obéissait, semblait être rentré en grâce, être protégé.

C'était M. de Verchemont, récemment nommé président de chambre.

Nous l'avons vu, dès son arrivée, à la recherche d'Iza ; la recherche était facile, car celle-ci, bien assurée que ceux qui la poursuivaient étaient morts, ne se cachait pas. Elle était réservée seulement, et cela à cause de celui qu'elle cherchait à duper, le comte d'Ouille ; et Huret l'avait rapidement trouvée.

Pour celui que nous avons vu successivement se transformer en gentleman, en vieux soldat, comme le capitaine Crochet, en membre de l'administration de la banque Flamande, c'était peu de chose, en suivant M. d'Ouille, de jouer le rôle de l'architecte vérificateur, dans l'hôtel de la rue Jean-Goujon.

En quatre jours, Huret, s'aidant de Chadi et renseigné par les hommes de son service, avait mis à nu la nouvelle vie d'Iza.

Il avait chaque jour un rapport sur ce qui se disait au cercle dans l'entourage de M. d'Ouille. Il connaissait les faits et gestes d'Iza, et cela par une des étrangères à son service.

Il était ainsi maître de la situation.

Ce n'était donc pas une vaine menace qu'il avait lancée lorsque, parlant de la belle madame, il disait :

— Maintenant, à nous deux.

Huret était à son bureau, lisant les derniers rapports ; il finissait celui qu'on lui adressait de la demeure d'Iza et qu'on venait de lui traduire.

C'était la scène détaillée à laquelle nous avons assisté : Iza apprenant par M. d'Ouville sa nomination au poste qu'il avait demandé ; l'obligation absolue de s'y rendre vivement et la décision prise par Iza de se livrer au comte.

Cela était même suivi de détails piquants dans lesquels la femme de chambre racontait les apprêts faits pour la soirée où le comte devait venir chercher Iza et dans laquelle elle devait enfin s'abandonner.

Iza préparait ses comédies, elle mettait tout en scène d'avance, gardant seulement ses baisers pour l'improvisation.

Quand il eut tout lu, l'agent se redressa, secoua la tête en souriant, puis il alla s'accouder à la cheminée et sonna.

Le garçon de bureau entra ; il lui dit :

— Qu'on amène l'homme que j'ai envoyé chercher.

Quelques minutes après, les agents introduisaient dans le cabinet le caissier Carl.

Il était sordidement vêtu, ses effets s'étant usés dans la fuite, dans les transports, puis dans les geôles. Mais l'homme était resté beau, très beau ; ses longs cheveux bouclés encadraient admirablement son front superbe, ses yeux étaient magnifiques et son regard brillait sous l'ombre de ses longs cils.

Il marchait tête baissée, tenant à la main la coiffure bizarre de son costume, car il était toujours vêtu en bohémien. Il releva la tête ; en reconnaissant Huret, il recula et jeta un cri.

— Ah ! ah ! fit Huret en riant, vous trouvez, mon gaillard, que les gens que vous tuez se portent assez bien.

Effrayé, Carl recula comme s'il voulait se cacher derrière les deux agents qui l'avaient amené.

Crédule, superstitieux, ainsi que les gens de sa race, il croyait aux miracles ; Huret, pour lui, était un ressuscité.

Souvent, Iza lui avait dit que cet homme était son mauvais génie. En le voyant ainsi, debout, devant lui, vivant, après le coup terrible qu'il lui avait donné, le misérable se demandait si quelque puissance infernale ne protégeait pas cet homme.

Carl avait peur ; voyant les deux agents s'éloigner sur un signe d'Huret, sa frayeur augmenta. Huret, sentant qu'il le dominait, commença aussitôt en fixant sur lui son regard rude :

— Eh bien ! Carl, es-tu content de ton œuvre ? tu n'étais qu'un bohème, un vaurien, traînant partout tes guenilles ; par ton intelligence précoce, tu avais intéressé à ton sort des gens riches de Widdin qui te donnèrent une éducation que tu ne pouvais pas espérer, te protégèrent et te soutinrent longtemps. Vois un peu ce que tu es devenu ; c'est la paresse qui t'a fait quitter les bureaux du banquier Uzam pour suivre les vagabonds de ton pays qui vont mendier par les routes.

C'est là que tu connus autrefois Iza. Tu savais quelle étrange fille elle était ; lorsqu'elle t'appela à Paris pour l'affaire de la rue Lacuée, c'est toi qui volas,... la nuit...

— Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi, dit vivement Carl.

— Eh !... je le sais bien ; ce n'est pas par tes mains, mais c'est toi qui conduisais, c'est toi qui dirigeais, c'est Norock qui vola.

Le misérable baissa la tête et Huret continua lentement :

— Jeune et protégé, tu étais intelligent ; tu pouvais aspirer à tout ; qu'es-tu devenu ? — un assassin,... un voleur.

— C'est elle, c'est elle, protesta-t-il, qui m'a fait ce que je suis, c'est elle qui m'a rendu criminel... Oh ! je l'aimais tant...

— Tu l'aimais !... Eh bien ! niais, vois ce qu'elle a fait de toi.

Carl ne répondit pas.

— Et cependant, malheureux, tu la cherches, tu l'aimes encore.

— Oh ! non ! non ! je ne l'aime plus, je la hais !... Je la cherche,... oui, mais c'est pour me venger.

— Te venger d'elle,... toi ! D'un regard, elle te ferait tomber à ses pieds.

En disant ces mots, Huret regardait attentivement le visage de Carl.

Le Moldave eut un éclair dans les yeux, une crispation et un mouvement des poings qui ne laissaient aucun doute sur ses intentions vis-à-vis d'Iza dans l'avenir.

Huret parut le remarquer ; il reprit :

— Je sais ce que tu fis avec Iza, j'ai lu très attentivement tes interrogatoires ; as-tu menti ?

— Non !

— Alors elle t'a tout pris ; elle a pris ce que vous deviez partager ?

— Oui ! et pour se débarrasser de moi, elle m'a dénoncé.

— Tiens ! tu sais cela, fit Huret gouailleur.

— Oui, je sais ;... elle peut me dénoncer, me livrer, elle ne craint pas, je n'ai rien pour l'accuser.

— C'est de complicité avec toi qu'elle a volé la banque Flamande, je sais tous vos agissements. Je sais que, lorsque tu vins

à Bruxelles, tu la recevais dans une petite rue du quartier Saint-Josse-ten-Noode ; c'est là que vous convîntes de te faire entrer à la banque comme caissier, qu'il fut décidé qu'une fois toutes les obligations souscrites, les fonds versés, vous videriez tous les deux la caisse avant de partir, et, si tu t'es fait duper par elle, tu n'en es pas moins responsable. M. de Verchemont, directeur de la banque, a déposé contre toi une plainte en vertu de laquelle tu es arrêté aujourd'hui, et tu seras jugé.

— Et elle ? Moi je n'ai rien ; c'est elle qui a tout.

— Elle, tu as le droit de la livrer, de la confondre, et nous te laisserons tranquille. C'est toi qui, dans les rues d'Anvers, m'as frappé, et naturellement je t'accuse aujourd'hui de la tentative d'assassinat.

— C'est elle,... c'est elle... qui m'a dit de frapper.

— C'est elle, c'est vrai ; mais c'est toi qui frappais ; et puis, nous n'avons que toi. Maintenant, que venais-tu chercher avec Norock à Paris, dans la maison de la rue Lacuée ?

— Oh ! ceci, je puis vous le dire, car c'était pour la servir, elle, elle seulement, que nous le faisions. Iza venait me voir chaque soir à la kermesse d'Anvers ; une fois, elle me demanda si je voulais la servir dans une périlleuse entreprise, laquelle ferait ma fortune.

— Tu étais son amant ?

— Oui, mais je ne savais qui elle était ; elle m'avait retrouvé un soir, elle était habillée en bohémienne. Je croyais qu'elle appartenait à une des troupes en représentation à Anvers. Elle m'avait emmené dans une maison du Rideck ; nous avons parlé du pays, nous nous aimions. Pendant une semaine, je la vis ainsi tous les deux jours.

Alors, elle m'envoya à Paris avec Norock ; elle nous donna les clefs de la maison dont vous parlez et nous dit que nous de-

vions trouver, dans un petit coffre-fort, une caisse qui était nécessaire pour ce qu'elle allait entreprendre.

— Que contenait cette caisse ?

Le bohémien hésita à répondre. Huret insistant, il reprit :

— Cette caisse lui venait de son premier maître, un nommé Rigobert *le Sauvage*.

— Ah !... le vieux Rig ?...

— C'est cela ; cette caisse contenait des poisons et des papiers appartenant à Léa Médan ; ces poisons, si on les trouvait, prouvaient que c'était Iza qui avait dirigé le crime de la rue Lacuée.

— Les mêmes poisons qu'elle employa pour se débarrasser du comte de Verchemont ?

— Oui, monsieur.

— C'est ce coffre que Norock apporta à Bruxelles, rue de la Loi, le matin du jour des courses.

— Vous savez tout cela ? fit Carl le regardant étourdi.

Il semblait qu'Huret avait sur lui une mystérieuse influence.

Cet homme, qu'il était convaincu d'avoir tué et qui vivait, qui savait tout ce qu'il croyait secret, le bouleversait ; il était dompté, obéissant.

— Qu'y avait-il dans la jardinière placée devant la cheminée du salon, la grande jardinière que vous avez vidée ?

— Ça,... ça, fit-il, c'est le crime d'Iza. C'est l'enfant qu'elle avait tué, qu'elle avait caché là.

— L'enfant qu'elle avait tué ?

— Oui, l'enfant de Léa Médan, qu'elle avait tué, toujours avec ses poisons.

— Qu'est devenu le corps ?

— En sortant de la rue Lacuée, c'était la nuit, nous l'avons jeté à la rivière, par-dessus le pont d'Austerlitz.

Huret se promena pendant quelques minutes dans son cabinet, pendant que, tout tremblant, Carl l'observait. Se plaçant tout à coup devant lui, il lui dit :

— Tous les forfaits dont tu accuses Iza, tous ces crimes, elle t'accuse, elle, également, de les avoir commis.

— Elle est donc arrêtée ? demanda Carl.

Huret ne répondit pas ; il reprit :

— Aimes-tu encore Iza ?

— Oh ! la misérable !...

— Veux-tu m'aider pour le venger contre elle ?

— Je suis prêt.

— Si tu m'obéis, si tu fais ce que je te demanderai, je te rends libre ; je te renvoie dans ton pays.

— C'est vrai ce que vous me dites là ?

— Cela dépend de toi.

— Oh ! j'accepte !

— Mais, sache-le bien, tu seras libre, mais surveillé. Pendant que tu exécuteras mes ordres, on t'observera, tu seras constamment entouré, sans que tu les voies, d'agents et d'espions ; si tu manquais à ta promesse, tu serais immédiatement repris ; si tu me trompais, tu serais puni, puni sévèrement. Sinon, le lendemain du jour où tu auras accompli mes ordres,

on te reconduira jusqu'à la frontière, et, par Iza, je te ferai donner la somme nécessaire pour retourner dans ton pays.

— Et vous me la ferez revoir, vous me ferez retrouver avec elle... seul ?...

— Oui.

— Alors vous voulez que je la tue !

— Non, au contraire.

— Que voulez-vous donc que je fasse ? je ne vous comprends pas.

— Je veux que tu l'aimes ; je veux qu'elle croie que tu l'aimes comme tu l'aimais autrefois, de ce même amour farouche qui faisait que tu te livrais tout entier ; que pour elle tu ne reculais pas devant un crime. Je veux que tu feignes de croire aux mensonges qu'elle te dira pour justifier sa conduite, que tu lui persuades que ton amour est toujours le même.

Carl regardait Huret avec hébétément ; vainement il cherchait à comprendre ; malgré lui, cet homme l'effrayait ; sa présence était étrange ; ce qu'il lui disait était bien singulier, ce qu'il savait était surprenant ; tout cela bouleversait le malheureux, qui attribuait à l'agent une puissance diabolique.

C'est craintif et rempli d'effroi qu'il lui dit :

— Je ne comprends pas tout ce que vous me demandez, mais je vous obéirai.

— Viens là, fit Huret en lui montrant un siège, et écoute-moi.

Carl obéit.

Huret s'assit devant lui ; pendant une grande heure, il lui parla. Au bout de ce temps, il se leva en disant :

— Ta as bien compris, et tu feras tout ce que je t'ai dit ?

— Mais, en sortant de là, quoi qu'il arrive, je serai libre et je retournerai au pays ?

— Je te le promets.

— Eh bien, monsieur, je vous jure que ce sera fait.

— N'essaye pas de me tromper, n'essaye pas de compromettre rien en allant raconter ce que je t'ai dit.

— Oh ! monsieur...

— Car, je te le répète, dès cette heure, on te suit, on te guette.

— Ah ! si vous pouviez lire en moi, monsieur, si vous pouviez voir avec quelle joie je vais me venger !...

Huret sonna. Carl, inquiet, le regardait. À l'employé qui entra, il dit :

— Vous allez reconduire cet homme jusqu'en bas ; vous lui ferez rendre au greffe les objets et l'argent saisis sur lui ; j'en ai donné l'ordre... Allez, vous êtes libre, fit-il.

Et, pendant qu'on reconduisait Carl stupéfait, Huret se plaça à son bureau.

IV

LA DERNIÈRE NUIT D'IZA

Le comte d'Ouville devait partir le lendemain au matin, pour s'embarquer à Brest. Il avait, la veille et l'avant-veille, passé la plus grande partie de la journée avec Iza. Celle-ci avait tout vendu chez elle ; dans l'état où cela était, c'est-à-dire que, dès qu'elle serait partie, on viendrait enlever le mobilier. Les caisses, les malles étaient déjà expédiées.

Il avait été convenu avec M. d'Ouville que celui-ci viendrait à minuit chez celle qu'il aimait. Il lui avait écrit une longue lettre passionnée dans laquelle il fixait un rendez-vous, et, en même temps, il s'engageait, sur son honneur, à épouser Iza en arrivant à son poste.

Iza avait fait partir ses femmes, par le train du soir, ne gardant près d'elle que sa femme de chambre, en laquelle elle avait peu de confiance, et qu'elle ne voulait pas emmener avec elle, qui devait rester à Paris. Elle la gardait près d'elle cette dernière nuit, afin de l'avoir pour sa toilette du soir et du matin.

Il était près de minuit. Iza, superbe, sortait de son cabinet de toilette, répandant autour d'elle d'enivrants parfums ; elle était vêtue d'un long manteau de velours noir qui la drapait magnifiquement, faisant ressortir encore la splendeur de son teint. C'était une véritable artiste qu'Iza ; elle savait bien attacher les masses lourdes de ses beaux cheveux, avec un négligé qui défiait le plus adroit coiffeur. Il serait difficile de dépeindre la véritable beauté d'Iza, sans un atour, sans un bijou, drapée de sa grande robe de velours indiscretement ouverte sur la gorge. Elle avait mouillé son doigt d'une essence de violette et d'iris, et elle l'étendait sur ses dents. Elle apprêtait ses enivrants baisers.

Le timbre sonna ; Iza, dit aussitôt :

— Courez, Justine ; vous ouvrirez au comte, vous le guiderez jusque dans ma chambre...

Justine disparut. Quelques minutes après, elle reparais-
sait :

— Monsieur le comte attend madame.

— Bien ! Il y a plus personne dans l'hôtel ?

— Non, madame.

— Vous partez également ; vous ne couchez pas ici cette nuit.

— Non, madame ; je viendrai demain, à la première heure, pour habiller madame, ainsi qu'elle me l'a commandé.

— Tout est fermé ?

— Oui, madame ; il n'y a d'éclairé que la chambre.

— Allez ! soyez à l'heure demain.

Justine disparut.

Seule, la Grande Iza se regarda dans l'immense glace qui la reflétait tout entière ; elle se sourit, elle était sûre d'elle. Il était là, il l'attendait, il ne la quitterait plus ; elle n'avait plus rien à redouter désormais. La Grande Iza allait finir sa vie de courtisane en cette nuit pour se réveiller comtesse d'Ouville. Elle allait fuir le monde qui la connaissait pour retrouver un monde respectueux.

Jusqu'à cette heure, par quelles craintes, quelles angoisses n'avait-elle pas passé ! Mais elle savait bien ce qu'elle valait, la grande charmeuse ! et savait qu'une fois qu'une lèvre avait touché la sienne elle ne pouvait s'en détacher.

Après un dernier regard à son miroir, elle entra dans la grande chambre que nous connaissons.

Henri d'Ouille, tremblant d'amour, de désir, l'attendait. En la voyant paraître, plus magnifique dans son négligé, il fut ébloui ; il s'avança vers elle en chancelant, et il tomba à ses genoux, ne trouvant qu'un mot à dire :

— Iza... Iza,... je t'aime !

— Relevez-vous ; j'ai honte et j'ai peur, dit Iza se reculant avec un geste pudique.

Alors il prit les pans de son manteau, avec lesquels il se caressa le visage, la retenant lorsqu'elle voulait reculer.

Elle se défendait en disant :

— Oh ! non, laissez-moi.

Il se redressa et la prit dans ses bras ; il lui parut qu'elle était défaillante, car elle pesait de tout son poids, et il dut la soutenir.

En sentant dans ses bras le corps tressaillir, ses sens s'allumèrent.

— Laissez-moi, laissez-moi ! faisait Iza cherchant à se défendre.

Mais il la tenait, il l'agrippait par sa longue robe, et, à mesure qu'elle cherchait à se sauver, elle se découvrait.

En la voyant ainsi nue, dans ses bras, Henri d'Ouille devint fou ; à sa timidité, à son embarras succédaient la brutalité et la violence ; il poursuivait Iza, lui arrachant sa robe.

Quand elle resta nue devant lui, il la prit et la porta sur le grand lit aux rideaux noirs.

Oh ! l'admirable statue... Oh ! qu'elle était belle ainsi,... blanche comme le marbre sur le velours sombre... Quelle grâce dans ses gestes de pudeur feinte, que de charme dans la mutinerie provocante du visage !

Et quels voluptueux mouvements la faisaient tressaillir !

Le comte Henri d'Ouille n'avait plus de raison ; il ne trouvait plus un mot à dire ; ses lèvres n'avaient que des baisers et des soupirs, des balbutiements :

— Je t'aime !... Que tu es belle, Iza !...

Et cependant, quoique Iza s'en défendît, ses lèvres trouvaient toujours les siennes ; il y buvait dans son parfum l'amour qui l'enivrait, Iza s'abandonna en disant :

— Je suis folle... Je me perds peut-être... Mais je vous aime !...

Par tous les coins du petit hôtel, un monde étrange jaillissait, dirigé par une femme, Justine.

Des portes s'ouvraient : c'était une bande d'agents que conduisait Huret. C'est à Justine qu'Huret demandait des renseignements.

Chaque chambre fouillée, les agents sortaient en disant à leur chef :

— Personne !... Il n'est pas là.

Huret, suivi de ses agents, arriva devant la porte de la chambre.

Justine lui dit alors, en souriant malicieusement :

— Madame est là ; elle s'est enfermée, et je n'ai plus de clef pour ouvrir.

Elle se recula.

L'agent frappa violemment du poing sur la porte. Aussitôt la voix du comte d'Ouville exclama :

— Qui va là ?

Huret, froid, répondit sèchement :

— Au nom de la loi, ouvrez !

Il sembla que les échos de la maison vide répétaient la phrase. Dans la chambre on entendait comme un bouleversement.

Huret, frappant une seconde fois, répétait :

— Au nom de la loi, ouvrez, ou nous enfonçons la porte !

— Attendez, répondit-on.

La porte s'ouvrit presque aussitôt.

Le comte d'Ouville, en bras de chemise, se présenta et dit à l'agent :

— Que voulez-vous ?

— Au nom de la loi, je vous arrête, fit l'agent en lui posant la main sur l'épaule...

— Que faites-vous ? fit le comte terrifié, pendant que les agents s'emparaient de lui sans qu'il pensât à faire la moindre résistance, tant il était bouleversé par cette incompréhensible arrestation.

Les grands rideaux noirs du lit étaient retombés, cachant Iza.

Huret se dirigea de ce côté.

Mais aussitôt le comte, se dégageant des mains des agents qui le tenaient, se précipita au-devant de lui et, se plaçant en face d'Huret, il dit :

— Je vous défends d'aller plus loin ! Vous devez m'arrêter, vous avez affaire à moi : sortons d'ici ; vous justifierez de votre mandat, et je vous suivrai.

L'agent salua respectueusement et dit au comte stupéfait :

— Monsieur le comte, excusez-moi ; je n'ai pas affaire à vous ; en entrant dans cette chambre, ce n'est pas vous que je croyais trouver. Je me suis trompé, vous êtes libre. Mon mandat porte sur la fille Iza Zintsky.

Le comte, comme s'il recevait un coup de cravache, se redressa, pâle de colère, disant :

— Je vous défends de parler ainsi !

— Excusez-moi, je vous le répète, monsieur le comte ; mais laissez-moi accomplir mon mandat. Je ne suis pas ici chez vous, vous n'avez aucune autorité.

Et, comme il se dirigeait encore vers le lit, le comte voulant l'arrêter, faisant un mouvement pour lui prendre le bras, Huret commanda :

— Emparez-vous de cet homme !

Saisi par les agents, M. d'Ouille ne put que protester en s'écriant :

— Vous êtes un misérable ! vous payerez cher ce que vous faites ici.

Huret se contenta de hausser les épaules, et, se dirigeant vers le lit, il releva le rideau.

Iza, échevelée, s'était recouverte de son grand manteau, accroupie, les poings serrés ; terrifiée par ce qui venait de se passer, elle disait :

— L'agent !... Huret vivant !... vivant !...

Huret, d'un ton sec, écrasant de mépris, lui dit :

— Allons, oh !... debout, la fille, lève-toi, habille-toi et suis-nous !

— Oh ! bandit !... canaille !... criait Iza...

Puis, dans sa langue bizarre, elle acheva tout un long chapelet d'injures et de blasphèmes.

Le comte d'Ouille faisait des efforts pour se dégager des agents, voulant venir défendre sa compagne, injuriant Huret ; quand, sur un signe du chef, les agents s'emparèrent d'Iza et la firent descendre du lit.

Elle se défendait ; elle cherchait à mordre ou frapper ceux qui la touchaient ; ne se souciant guère si son manteau s'ouvrait, la laissant voir dans sa nudité, elle se débattait, et il fallut la traîner jusqu'au milieu de la chambre.

— Où as-tu caché ton complice ? demanda Huret.

Comme le comte criait :

— Misérables ! argousins !... bandits !... mouchards !... lâches... qui insultez une femme ! Il n'y a donc pas parmi vous un homme d'honneur !... Vous, leur chef, répondez-moi donc, que je vous crache au visage !

Huret se tourna vers le comte, s'avança vers lui, froid et respectueux, et lui dit :

— Monsieur le comte d'Ouille, j'ai l'honneur de vous demander pardon du mal que je vous fais ; vous ne savez pas quelle misérable créature vous honorez de votre amour.

— Je vous défends...

Huret l'interrompit aussitôt :

— Cette femme a tué son enfant ; cette femme a assassiné son amie Léa Médan. Cette femme a souillé, déshonoré ceux qu'elle a connus ; cette femme a ruiné, déshonoré son mari Séglin ; cette femme a tenté d'empoisonner son amant le comte de Verchemont ; elle a volé deux millions à la banque !... Ne criez pas, ne protestez pas, écoutez-moi. Son amant est là, guettant. C'est la mort ou la ruine pour ceux qui l'ont connue ; les uns l'ont appelée madame Séglin, la Grande Iza, la comtesse de Zintsky, la Belle Lolotte, Iza la Ruine, enfin Iza Lolotte et C^{ie}, assemblage de tous les vices, l'auteur de tous les crimes.

— Il ment !... il ment !... criait Iza ; il ment !...

— Vous mentez !... répéta le comte.

À ce moment, une porte s'ouvrit.

Des agents entrèrent, amenant un jeune homme et disant :

— Nous le tenons !...

Iza avait levé la tête et s'était écriée, épouvantée, en reconnaissant celui qu'on amenait :

— Carl !... Je suis perdue !

Huret, désignant Carl au comte, dit :

— Voici son amant, son complice, le caissier de la banque Flamande ; demandez-lui maintenant si j'ai menti.

Iza était écrasée ; accroupie dans les grandes fourrures, au pied du lit, le visage caché dans ses mains, elle ne bougeait plus.

Le comte était atterré ; il regardait l'agent, il regardait Iza, il regardait Carl sans pouvoir comprendre.

En une seconde, tout l'avenir qu'il avait bâti dans son cerveau s'écroulait. Il se refusait à croire ce qu'il entendait.

Et cependant Iza se taisait ; accablée, elle ne protestait plus.

Huret, s'adressant à Carl, lui demanda :

— Reconnais-tu, toi, qu'Iza était ta maîtresse ?

— Oui, monsieur.

— Qui t'a placé chez le comte de Verchemont, son amant ?

— C'est elle.

— Qui t'a conseillé de voler le comte et qui t'y a aidé ?

— C'est elle.

— Que sont devenus ces deux millions ?

— Je l'ignore ; la faute commise, elle m'a abandonné.

Alors Huret écarta sa redingote, découvrit sa poitrine, montrant une plaie à peine fermée ; il dit :

— Qui a dirigé ton bras lorsque j'ai reçu ce coup de couteau ?

— C'est elle, c'est elle qui m'a dit : « Tue-le ! » au moment où vous vous êtes avancé pour l'arrêter, au moment où elle se sauvait à Anvers.

— Eh bien, monsieur le comte, croyez-vous maintenant ?

Le comte d'Ouille, comme écrasé par ce qu'il venait d'entendre, s'était laissé tomber dans un fauteuil ; sur un signe d'Huret, les agents s'étaient écartés et le malheureux gentilhomme, livide, les yeux hagards, le front couvert de sueur, balbutiait :

— C'était vrai !... c'était vrai !

Il ne répondit pas à la demande du chef ; il ne vit pas que, sur un ordre donné par Huret, on entraînait Iza, qui se fit porter.

Les agents sortirent, emmenant Carl. Huret resta le dernier dans la chambre, attendant un mot du comte.

Celui-ci ne le voyait pas.

Au bout de quelques minutes, Huret sortit à son tour. L'homme resta seul ; il demeura ainsi une grande heure, puis se leva, regarda tout autour de lui, alla jusqu'au grand lit, tomba à genoux sur les marches, enfonça sa tête dans le velours noir, et, fondant en larmes, il gémit :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !... C'est vrai !... Mais je l'aime, je l'aime !

QUATRIÈME PARTIE

LA CHUTE D'UN GENTILHOMME

ÉPILOGUE

Le château de la comtesse d'Yéville de Verchemont était situé sur les hauteurs de Soisy-sous-Étiole. Domaine splendide, dont la grande façade, sans style, tranchait de son blanc cru sur les verts sombres de la forêt de Sénart ; maison riche, luxueuse, confortable, mais sans art. Parc bourgeois, avec des allées droites, des arbres coupés, taillés, des plates-bandes de couleur uniforme, assemblant les mêmes fleurs pour former des dessins grotesques.

Il était défendu aux arbres d'étendre leurs branches pour donner de l'ombre, aux fleurs de pousser, dans la crainte de contrarier le dessin auquel on les condamnait.

Mais tout cela était bien soigné, bien ratissé ; on regrettait que les allées du parc n'eussent pas, pour les éclairer le soir, des rangées de becs de gaz.

C'est dans ce château qu'était venue se réfugier la duchesse Hélène ; c'est là que le comte de Verchemont était venu chez sa grand'tante, pour se trouver près de sa cousine.

Depuis leur arrivée, ce n'étaient que fêtes, grands dîners à l'occasion des fiançailles du comte de Verchemont et de la duchesse de Solanges.

Un soir, tous les invités étaient réunis dans le grand salon ; on jouait, on causait gaiement. Un valet de pied vint parler bas à la comtesse ; celle-ci se leva aussitôt et sortit du salon comme pour aller au-devant d'un visiteur.

La duchesse Hélène était assise au milieu d'un groupe de dames qui la complimentaient sur l'heureuse union projetée ; mais la belle duchesse semblait préoccupée ; son regard ne quittait pas le comte de Verchemont, qui, appuyé dans l'embrasement d'une fenêtre, semblait regarder l'admirable panorama qui s'étend de Ris-Orangys à Ablis.

Le comte de Verchemont était sombre ; c'est que le jour, la nuit, il était toujours tourmenté par la même pensée : l'ajournement de sa rencontre avec M. d'Ouille.

Dans l'éloignement, il n'avait pas trouvé ce qu'il cherchait, l'oubli ; au contraire, ses appréhensions, ses craintes étaient plus aigües. Que se passait-il à Paris ?... Que faisait Iza ? Il se rappelait ses menaces ; il se rappelait le ton féroce avec lequel elle avait salué son départ en promettant de se venger.

Libre d'agir, dans quelle boue traînait-elle son nom ? De quelle calomnies le salissait-elle ?

La rencontre avec le comte d'Ouille suffirait-elle à laver tout cela ?... Qu'était devenu Huret dans toute cette affaire ?...

Vainement, chaque jour, à l'heure du courrier, il attendait une lettre de lui...

Rien !... et il en était arrivé à se demander s'il ne s'était pas laissé jouer ; si Huret, en cette affaire, n'était pas le complice d'Iza ; si l'on ne préparait pas, pour la veille de son mariage, un scandale qui briserait tout.

S'il avait osé, un soir, il serait parti à Paris, pour en finir, en se mettant à la disposition de M. d'Ouille.

C'était d'un regard, d'une phrase, qu'il se trouvait attaché : de l'heure du dîner à l'heure du coucher, la duchesse Hélène réclamait affectueusement sa présence.

Ce soir, le comte était plus sombre que de coutume ; il était plus tourmenté.

La duchesse l'observait.

La vieille comtesse d'Yéville de Verchemont rentrait souriante, précédant un visiteur ; elle dit, faisant elle-même la présentation :

— Mesdames, un nouvel hôte que je vous présente, un ami de la famille, qui veut féliciter M. de Verchemont... Oscar, venez donc : M. le comte d'Ouille !

En entendant ces mots, le comte de Verchemont bondit jusqu'au milieu du salon et se plaça droit devant le nouveau venu, comme s'il voulait l'empêcher d'entrer.

La duchesse Hélène était devenue livide, avait jeté un petit cri et s'était dressée.

Tous les assistants, étonnés, les regardaient.

La vieille comtesse, interdite, ne s'expliquant pas l'effet qui venait de se produire, regardait Verchemont et M. d'Ouille.

Le comte de Verchemont dit :

— Que me voulez-vous, monsieur ?

Le comte d'Ouille avança ; il était boutonné jusqu'au col, et sur son habit tranchait le ruban de la Légion d'honneur ; froid, grave, il salua deux fois le comte de Verchemont stupéfait ; d'une voix haute et claire, il lui dit :

— Monsieur le comte de Verchemont, je viens ici remplir un devoir de gentilhomme ; je suis venu en ce lieu, parce que je devais vous y trouver au milieu de ceux qui vous aiment, et que c'est devant eux que je voulais vous parler.

Ne sachant ce qu'il voulait dire, ému, étourdi, Verchemont balbutiait :

— Monsieur,... je suis à vos ordres... Sortons d'ici.

M. d'Ouille le retint d'un geste, salua encore et reprit :

— Monsieur le comte de Verchemont, je vous demande pardon du mal que je vous ai fait ; je déclare devant tous que, trompé par une misérable, en disant ce que j'ai dit de vous, je ne disais pas la vérité... Monsieur de Verchemont, ayant rétracté tout ce que j'ai dit, je me mets à votre disposition, vous assurant que je regrette tout ce que j'ai fait.

Deux grosses larmes coulaient des yeux de Verchemont, quand le comte d'Ouille, étendant la main, lui demanda d'une voix émue :

— Voulez-vous me faire la grâce de me serrer la main pour m'assurer que vous me croyez un honnête homme ?

Verchemont prit la main et la serra avec effusion, disant :

— Oh ! monsieur, merci !... merci ! et que je vous plains, puisque aujourd'hui vous savez la vérité !... Ce que vous devez souffrir !

Le comte hocha la tête et, se tournant vers la comtesse d'Yéville de Verchemont, vers les assistants qui, stupéfaits, se regardaient entre eux, cherchant vainement à s'expliquer cette scène, il ajouta :

— Excusez-moi, madame, de si mal reconnaître votre hospitalité en troublant une fête. Je fais ici des heureux. M. de Verchemont vous le dira. Permettez-moi de me retirer.

Il serra de nouveau la main de Verchemont, qui le reconduisit, pendant que tous les assistants entouraient la duchesse Hélène pour lui demander l'explication de ce qui venait de se passer.

Celle-ci, tremblante, émue, ne pouvait répondre ; mais elle était radieuse, elle souriait ; tous ses tourments, toutes ses inquiétudes étaient dissipés.

Elle répondit qu'elle ne comprenait rien à tout ce qui se passait.

De Verchemont rentrait à ce moment ; il alla vers la duchesse, lui prit la main et l'embrassa.

Quand il se baissait, il l'entendit lui dire :

— Oh ! que je suis heureuse, maintenant ; que j'ai souffert !

De Verchemont fit un effort, il se dressa souriant. D'un ton léger, mais qui tremblait, il dit, pour répondre à l'anxieuse curiosité de toute la famille qui le regardait :

— Mon Dieu, tout cela s'explique d'un mot et n'a pas l'importance qu'y a attachée ce brave M. d'Ouville ; des récits malveillants avaient été faits sur moi, il y avait cru, les avait répétés, nous devons nous battre ; reconnaissant les mensonges, apprenant qu'on l'avait trompé, il est venu faire la déclaration que vous avez entendue. Il faut avoir un bien grand cœur pour s'humilier ainsi ; c'est le fait d'un gentilhomme.

Comme il disait ces derniers mots en tremblant, comme des larmes mouillaient, ses yeux, il ajouta :

— D'un honnête homme,... et voyez,... je suis comme un enfant,... je pleure,... je pleure... Ah ! c'est beau, c'est beau de voir des bons cœurs qui placent l'honneur au-dessus de l'orgueil !

La situation était embarrassante pour tout le monde ; elle fut heureusement brisée par le valet de pied qui vint annoncer que le dîner était servi.

Quelques jours après la scène que nous venons de raconter, à l'heure même où, à la mairie du l'arrondissement, l'employé glissait dans les cadres la promesse de mariage entre le comte Oscar de Verchemont et M^{me} Maria-Hélène de Verchemont, comtesse d'Yéville, veuve du duc de Solanges, le fourgon des prisons de la Seine amenait au chemin de fer de l'Est deux individus qui, conduits par deux gendarmes, furent placés dans deux compartiments de seconde classe.

L'un était un jeune homme fort beau, vêtu d'un costume valaque, que les voyageurs du même train regardaient avec une certaine curiosité.

L'autre, une femme jeune, vêtue de haillons criards de couleur, en costume de bohémienne, mais qu'elle portait superbement. Elle était magnifique ; son regard audacieux semblait défier ceux qui la regardaient.

Elle paraissait plutôt escortée que conduite par les deux soldats.

C'était l'homme qu'on avait conduit d'abord à son compartiment ; puis après on avait conduit la femme, et c'est avec difficulté qu'on avait pu traverser la foule de curieux qui se précipitaient.

Elle semblait défier tout le monde, haussant les épaules, regardant ceux qui l'entouraient d'un œil méprisant.

Le lendemain, le train s'arrêtait, à peu près à la même heure, à la gare de Kehl.

L'homme descendit d'abord ; les gendarmes, qui l'avaient abandonné, rejoignaient ceux qui accompagnaient la femme.

Celle-ci descendit au buffet. Là elle vit l'individu que les gendarmes venaient de quitter ; le toisant d'un regard méprisant des pieds aux cheveux, elle lui jeta à la face :

— Ingrat et lâche !...

L'homme haussa les épaules, se contentant de dire en riant :

— J'ai ma part.

Le train partait. Il remonta en wagon ; la femme restait seule dans la gare.

Quand le train fut parti, seule elle alla se placer devant une glace comme pour remettre en ordre sa magnifique chevelure. Voyant que personne ne l'observait, elle tira de dessous son chignon une grosse épingle du tour de laquelle elle arracha un papier.

C'était un bulletin de bagages ; elle se rendit aussitôt au bureau, montra son bulletin ; on lui dit que les bagages étaient en consigne, qu'elle pouvait les prendre.

Elle donna le bulletin et se fit conduire dans un hôtel de Kehl ; il fallut un chariot pour mener les colis.

Arrivée à l'hôtel le plus près de la gare, la bohémienne demanda une chambre, fit monter dans cette chambre une des malles qu'elle choisit sur le chariot, commandant qu'on y laissât les autres.

Une heure après, la jeune femme redescendit, vêtue d'un costume de voyage charmant.

C'était la Grande Iza, plus belle que jamais, toute riante de se sentir libre.

Pendant qu'on lui servait son déjeuner, elle commanda une chaise de poste.

Le soir elle était à Bade, descendue à l'hôtel Royal ; après le dîner, elle entra dans le grand salon et, devant la table de roulette, elle s'assit en pensant :

— Je vais jouer sur mon âge ; si je gagne, c'est que ma vie recommence.

Elle plaça cinq louis sur le numéro 25. Penchée sur le tapis vert, elle attendait anxieuse, superstitieuse, comme les gens de sa race ; ce n'était pas seulement son or, c'était sa vie qu'elle jouait ; elle attendait pour savoir ce qu'elle ferait dans l'avenir. Si elle perdait, elle s'irait cacher bien loin, dans ses montagnes ; si elle gagnait, elle revivrait plus brillante ; la société ne lui aurait pas donné tout ce qu'elle voulait lui prendre.

Elle jeta un petit cri joyeux, un cri d'oiseau, lorsque la voix monotone du croupier dit :

— Vingt-cinq... rouge... impair et passe. Elle ramassa fiévreusement les quelques milliers de francs qu'on jeta sur le tapis et se sauva joyeuse. Elle avait gagné, elle allait se lancer dans une vie nouvelle.

C'est par l'or qu'elle l'avait appris, la vie sera donc superbe, brillante ; elle courait joyeuse sous les grands arbres de la promenade, en répétant :

— Je vais vivre... Je vais vivre. Plus de passé !

Tout le monde, déjà, dans les salons de conversation, s'interrogeait, se demandant quelle était l'admirable créature qui venait de faire cette bizarre apparition.

À Paris, le même soir, un homme arrivait dans la rue Jean-Goujon, au petit hôtel que nous connaissons, et y sonnait.

La même servante que nous y avons vue, Justine, lui ouvrit la porte, lui disant :

— Monsieur le comte, madame n'est pas revenue, et nous ne savons où elle est.

— C'est bien, c'est bien, fit-il.

— Le tapissier a consenti, sur notre demande, à ne venir que demain pour enlever les objets qu'il a achetés.

— Bien ! À quelle heure vient-il ?

— Il ne l'a pas dit ; dans la journée.

— C'est bien !

La jeune femme de chambre dirigea le comte dans les appartements ; là, il lui dit :

— Maintenant, laissez-moi.

— Devrai-je venir demain ? demanda-t-elle.

— Non, c'est inutile ; j'attendrai le tapissier. À cette heure, vous êtes libre.

M^{lle} Justine sortit ; en descendant, elle dit :

— Il est fou,... absolument fou !

Le comte d'Ouille, seul dans le vaste appartement, se dirigea vers la chambre d'Iza. En y entrant, il dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber, tant le parfum pénétrant répandu dans l'atmosphère emplît son cerveau du souvenir de celle qu'il aimait.

Il allait et venait dans la chambre et dans le cabinet de toilette ; ramassait, là, un bout de ruban, ici un morceau de dentelle, un gant, le prenait pour l'embrasser, l'appliquait sur ses

lèvres ; puis ému, vaincu, retomba sur le grand tapis noir où la Grande Iza posait ses pieds, et il fondit en larmes.

Oh ! le malheureux, quelle étrange oraison il faisait à ses amours dans ses sanglots déchirants ! quelles choses folles il racontait à ces objets qui avaient touché celle qu'il aimait !

Quelle désespérance, quelle douleur ! le malheureux, comme il souffrait ! comme il payait cruellement à cette heure les quelques minutes d'amour que la Grande Iza lui avait données !

Il était fou ; car, par moments, il se dressait comme si Iza pouvait l'entendre ; penché sur le lit, il l'assurait d'un éternel amour. Enfin, un moment, éperdu, il se redressa, essuya ses larmes, passa la main sur son front, comme pour en chasser les idées malsaines qui comblaient son cerveau. Il disait :

— Non, je ne puis vivre avec cette plaie au cœur, avec cette tache.

Les deux bras croisés sur la poitrine, la tête baissée, l'œil fixe, il restait sombre, plongé dans ses pensées.

M^{lle} Justine, la femme de chambre d'Iza, en sortant du petit hôtel de la rue Jean-Goujon, était entrée dans un café des Champs-Élysées, avait écrit rapidement une lettre et l'avait été porter à la préfecture de police.

À cette heure, les bureaux étaient fermés ; c'est au matin seulement que la lettre fut remise à Huret.

Il la lut et s'exclama :

— Ah ! ça, qu'est-ce que cet homme vient encore faire dans cette maison ?... Qu'y a-t-il encore de nouveau ?... Cette affaire ne finira donc jamais ?... Il n'est pas possible que cette fille lui ait déjà télégraphié de là-bas,... et pourtant pourquoi vient-il dans cette maison ?... Qu'est-ce que cela veut dire ?... Mon Dieu, mon Dieu ! ces hommes sont donc toujours les mêmes ? Il a pu

cependant la juger ; il sait tout ; nous avons eu ensemble une entrevue où je lui ai mis les preuves sous les yeux ;... c'est à lui que j'ai donné cette preuve écrite de sa main ;... tout cela n'était pas niable... Eh bien, non, il l'aime, et, de loin comme de près, il lui appartient. Qu'avait-elle oublié ? Le malheureux a failli déjà se déshonorer pour elle ; maintenant il va tout perdre.

Et Huret, marchant dans son bureau, continuait :

— Je suis un sot. Je ne devais pas obéir à M. de Verchemont. Il abandonne les poursuites, lui, et la laisse fuir, quand je pouvais la faire condamner. Ces folies de gentilhomme sont ridicules ; parce que c'est une femme, il faut la respecter !... gueuse, infâme, qu'importe ! C'est une voleuse, un assassin !... c'est une femme, il faut se taire... Ah ! les sots ! — Elle libre, voilà ce qu'elle fait : elle reprend son œuvre.

Tout fiévreux, l'agent reprit la lettre de la femme de chambre et la relut ; puis il dit :

— Il faut que je sache ce qu'il a été faire là-bas.

Il fit appeler deux agents pour l'accompagner ; quelques minutes après, il arrivait rue Jean-Goujon et sonnait à la porte du petit hôtel.

On ne répondit pas. La porte était ouverte, il entra.

Suivi de ses agents, il traversa le jardin, monta le perron ; la porte du vestibule était ouverte, il y entra. Assez inquiet, il se tourna vers ses agents et leur dit :

— Montons vite. Tout est ouvert ici, c'est singulier.

Les agents obéirent ; ils traversèrent le salon et pénétrèrent dans la grande chambre.

En entrant, les trois hommes jetèrent un cri et se reculèrent.

Au milieu des tentures de velours noir, au-dessus du grand lit, le corps du comte d'Ouville était pendu...

Le malheureux s'était tué au milieu des parfums qu'avait laissés celle qu'il avait aimée.

FIN.

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

<https://ebooks-bnr.com>

en septembre 2016.

— Élaboration :

Ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique : Sylvie, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Bouvier, Alexis. *Iza Lolotte et compagnie*, Paris, Jules Rouff, s.d. (1881). D'autres éditions peuvent avoir été consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'illustration de première page, tirée de Wikimedia, *La Place Sainte Gudule à Bruxelles Après Le Carnaval*, huile sur toile, a été peinte par Franz Gailliard, env. 1890 (The Severin Wunderman Collection).

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.